This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

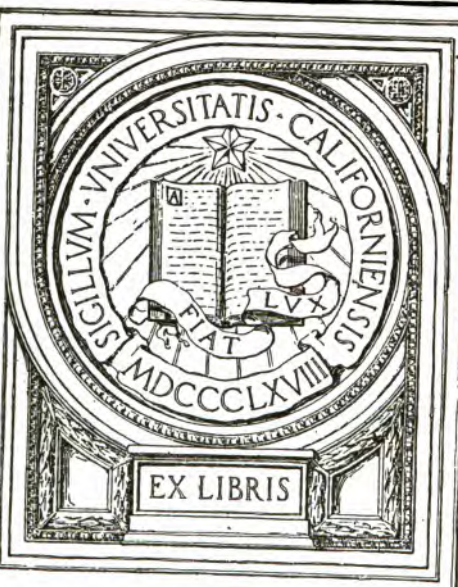
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

MÉMOIRES D'UN PETIT GARÇON

HACHETTE ET Cie

GIFT OF



216
C1972.4

Morris Schœlcher.

Prix de Français. 1873

MÉMOIRES

D'UN PETIT GARÇON

11522 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE. — LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

MÉMOIRES

D'UN PETIT GARÇON

PAR

M^LLE JULIE GOURAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 86 VIGNETTES

PAR ÉMILE BAYARD

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^ie

BOULEVARD S^T-GERMAIN, 79

1870

Droits de propriété et de traduction réservés

UNIV. OF
CALIFORNIA

Z.5
A 92
n.

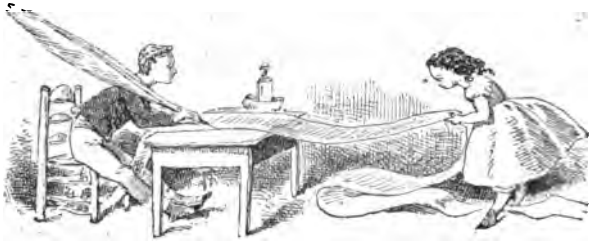
A

HUGUES DE LARNAGE

MON CHER PETIT AMI,

Vous voilà donc devenu un garçon raisonnable! Vous avez des livres, des plumes et des cahiers; vous pourriez même écrire vos Mémoires. *J'ai voulu vous en épargner la peine : d'ailleurs tous les petits garçons se ressemblent et tous retrouveront un peu leur histoire dans celle du petit Henri. Pour moi, mon cher enfant, chaque fois que l'auteur de ces* Mémoires *était sage, gentil pour sa sœur, charitable envers les pauvres, je pensais à vous. Voilà pourquoi je vous offre ce petit livre comme un souvenir de ma tendresse et comme le témoignage de mon affection pour vos excellents parents.*

472106



INTRODUCTION.

MARGUERITE.

Mon frère ! mon frère ! Regarde donc le livre que maman vient de me donner : *Mémoires d'une petite fille !*

Eh bien, monsieur Riri, tu ne diras plus que les petites filles...

HENRI.

Ma sœur, je n'ai jamais dit de mal des petites filles.

MARGUERITE.

C'est vrai, tu es très-gentil ; mais si tu es fier d'apprendre le latin, moi je suis fière qu'une petite fille ait écrit ses Mémoires. Que ce doit être intéressant, Henri !

HENRI, *gravement.*

Oui, Marguerite.

MARGUERITE.

Allons! Tu es jaloux!

HENRI.

Jaloux! non vraiment. Je n'ai qu'un regret, c'est que l'auteur de ces Mémoires ne soit pas ma chère petite Margoton.

MARGUERITE.

Que je t'aime, Henri! Eh bien! sais-tu ce que je pense, moi?

HENRI.

Oui, ma sœur.

MARGUERITE.

Tu l'as deviné?

HENRI.

Je le crois.

MARGUERITE.

Dis-le.

HENRI.

Tu penses que je devrais écrire mes Mémoires.

MARGUERITE.

Précisément, mon frère. Ils seront bien jolis... tu parleras de moi, n'est-ce pas?

HENRI.

A chaque page.

MARGUERITE.

On imprimera mon nom?

HENRI.

Bien entendu; et le mien aussi.

MARGUERITE.

Mon frère, est-on obligé de dire tout, tout, dans ses mémoires?

HENRI.

Tu as peur, Marguerite.

MARGUERITE.

Dame! il y a des secrets.... maman dit que la réputation d'une petite fille est très-importante.

HENRI.

On sait bien que les enfants ne sont pas parfaits, va!

MARGUERITE.

On sait cela en gros, c'est bien différent. Je suis sûre que tu n'oublieras rien. Tu as une mémoire si étonnante!

HENRI.

Sois tranquille : je n'oublierai pas les bons exemples que tu m'as toujours donnés.

MARGUERITE.

Je suis l'aînée, mon frère. J'ai dix ans et tu en as neuf. Nous serons bientôt grands. Ma bonne me le disait encore ce matin.

HENRI, *montrant une image à sa sœur.*

Tiens! Il y a un frère dans les Mémoires d'une petite fille. Ainsi, tu le vois, il faut une sœur dans les Mémoires d'un petit garçon.

MARGUERITE.

Ils nous ressemblent, Henri.

HENRI.

C'est vrai; Marguerite, si tu parles de *Mes Mémoires*, tout sera manqué, je t'en préviens.

MARGUERITE.

Mon frère, je sais garder les secrets.... La preuve, c'est que je sais depuis hier soir que l'oncle Étienne se propose de te donner pour ta fête une volière avec des oiseaux, et.... je ne t'avais encore rien dit.

HENRI.

Me voilà bien rassuré! Et comment seront ces oiseaux?

MARGUERITE.

Des chardonnerets, des oiseaux des îles, achetés à Marseille. Peut-être d'autres encore. Si j'apprends quelque chose de nouveau, je te le dirai; le déjeuner sonne, descendons.

HENRI.

Marguerite, fais attention : si tu dis un seul mot, je le saurai et je jetterai au feu *mon ouvrage*.

MARGUERITE.

Comme tu serais capable de faire ce que tu dis, je serai capable de garder le secret. Seulement, si j'en rêve haut, ce ne sera pas ma faute, mon frère.

A partir de ce jour, le petit Henri devint pensif. Sa mère lui demanda plusieurs fois s'il était malade, quoique l'appétit et le sommeil de l'enfant fussent on ne peut plus satisfaisants.

Je ne saurais vous dire, chers lecteurs, comment Henri s'y est pris pour écrire ses Mémoires sans être vu, sans négliger ses leçons et ses jeux. Le fait est que, la veille de son départ pour le collége, il remit à sa mère douze petits cahiers très-lisiblement écrits. Après les avoir lus, il m'a semblé qu'il y aurait de l'égoïsme à garder pour la famille un travail où tout enfant peut retrouver plus ou moins sa propre histoire. Je l'ai dit à la mère de Henri, qui est mon amie, et j'ai obtenu la permission de publier les *Mémoires d'un petit garçon*.

Univ. of California

MÉMOIRES
D'UN PETIT GARÇON.

CHAPITRE PREMIER.

Mon portrait.

Je ne sais pas si les auteurs font leur portrait, mais moi, je suis d'avis de faire le mien. Il me semble qu'on ne sera pas fâché de savoir comment je suis.

D'abord, j'ai neuf ans et quinze jours. On dit que je serai grand, parce que j'ai de grands pieds et de grandes mains. Mes cheveux sont blonds et

ne frisent pas, ce qui contrariait beaucoup ma bonne quand j'étais petit.

J'ai des yeux noirs comme papa, c'est-à-dire très-beaux. Ma bouche n'est pas extrêmement grande, pourtant j'y mets une prune de reine-Claude tout entière. Mes dents sont petites et blanches. Il en manque : soyez tranquille, elles repousseront. Quand je sors avec maman, j'entends dire aux bonnes femmes du voisinage : « Quel garçon bien tourné ! »

Comme tout le monde trouve que je ressemble à maman, qui est très-belle, je ne peux pas me croire laid, et j'en suis bien aise : voilà mon portrait.

Maintenant je vais faire celui de Marguerite, car il sera souvent question d'elle, et il faut que le lecteur la connaisse aussi.

Portrait de Marguerite.

Ma sœur, on le sait, a un an de plus que moi ; elle est petite, un peu grasse. Ses yeux sont grands et bleus, bordés de longs cils noirs. Quand elle pleure, il reste comme de grosses perles au bord de ses cils. Elle a le nez petit et un peu en l'air. Ses cheveux noirs frisent naturellement, ce qui plaît beaucoup à ma bonne, parce qu'elle n'a pas

E. BAYARD Phot. TRICHON. Sc

Nos portraits.

UNIV OF
CALIFORNIA

la peine de les mettre en papillotes. Marguerite a une petite bouche et une petite cuiller; sa peau est blanche, ses mains et ses pieds sont petits, juste la moitié des miens. Je trouve ma sœur charmante, même lorsqu'elle fait la moue; mais je dois dire que cela lui arrive rarement. Elle est très-gaie, chante comme un oiseau et rit pour un rien, et pourtant Marguerite est une petite fille raisonnable. Vous aurez occasion de le voir plus d'une fois.

Je trouve ma sœur plus gentille que moi, et je désire que le lecteur soit de mon avis. Maintenant je commence.

CHAPITRE II

Papa.

J'avais trois ans, je marchais à quatre pattes sur le tapis, lorsqu'un officier entra dans le salon. Il me prit dans ses bras, me levant en l'air, et après m'avoir regardé d'un air qui me rassura, il dit tout haut : « Mon fils ! mon petit Henri ! » et il m'embrassait sur les joues, sur les yeux, et puis il me regardait et recommençait ses caresses. La porte s'ouvrit, maman se précipita dans les bras de papa, qui me tenait toujours. Marguerite accourut pieds nus, les cheveux sur les épaules, criant de toutes ses forces :

« Papa ! mon petit papa ! » Alors ma bonne me prit et ce fut au tour de Marguerite d'être caressée. Elle connaissait papa, tandis que moi j'avais à peine un an, lorsqu'il partit pour l'Afrique,

parce qu'il est colonel du 2e de chasseurs à cheval. Il s'appelle M. Georges Derivoire.

Jamais ce jour ne s'effacera de ma mémoire ; je pense souvent à la joie et à l'impression que me causa la vue de ce papa que j'appelais dix fois par jour sans savoir au juste ce que je disais ; mais je compris bien vite qu'un papa aime ses enfants et que la présence du mien allait me donner du plaisir et de l'importance. Le lendemain, à mon réveil, je voulus le voir ; Catherine, ma bonne, eut toutes les peines du monde à me faire comprendre qu'il avait besoin de se reposer, revenant de très-loin, et que non-seulement je ne pouvais pas le voir, mais que je devais bien prendre garde de l'éveiller. Alors je parlai tout bas. Ma bonne, pour me récompenser, me donna mes soldats de plomb, les aligna sur une planche qu'elle posa sur mon lit et les fit manœuvrer. Je désignai sous le nom de papa un cavalier auquel Catherine et moi nous fîmes gagner une fameuse bataille !

Quand l'heure de me lever fut venue, ma bonne me dit qu'il fallait être gentil, me laisser débarbouiller pour avoir de belles joues roses à porter à papa, me laisser peigner au lieu de me sauver et de me cacher derrière les rideaux, comme j'avais fait la veille. Je sentais si bien qu'un bel

effet serait le résultat de ma bonne conduite, que je fus doux comme un mouton pendant ma toilette. Catherine profita de ma patience pour accomplir une opération dont j'avais horreur; elle me coupa les ongles, disant que papa me prendrait pour un petit chat, si j'avais des griffes. Cette affreuse perspective d'être pris pour un petit chat au lieu d'un petit garçon, fit tomber d'emblée mes appréhensions pour les ciseaux de ma bonne. Elle avait soin, du reste, de soutenir ma patience par ses discours : *Non, monsieur, mon petit garçon n'est pas un petit chat; il n'a pas de griffes;* puis elle mettait un baiser au bout de chaque doigt, et moi, enchanté de ne pas courir le risque d'être pris pour un chat, je répétais après ma bonne : *pas griffes.*

Catherine était au comble du bonheur, car elle a un goût tout particulier pour ce genre d'opération.

La coiffure ne réussit pas moins bien. Je me laissai peigner, brosser, pommader, friser comme un homme raisonnable. Il est vrai que Marguerite, tout aussi ambitieuse pour son petit frère que ma bonne l'était pour *son garçon*, faisait mille farces, et parvenait à me distraire de l'ennui d'une toilette aussi longue.

Quand nous fûmes prêts tous les deux, Marguerite me prit par la main, et ma bonne nous suivant ouvrit la porte du salon où papa et maman causaient. Catherine resta pour voir notre entrée. Marguerite me conduisit vers papa; elle me quitta la main pour me laisser faire les trois derniers pas, si bien que, m'imaginant que je savais marcher, je devins plus confiant dans mes forces à partir de ce jour. Quand je pense à cette protection de ma sœur, je regrette de n'avoir pas été l'aîné; mais, depuis, je me suis rattrapé, et quand je serai grand, ce sera bien autre chose !

Je ne fis pas plus de réflexions que de difficultés pour aimer papa. Étant sur ses genoux, je me mis à l'examiner avec un sérieux qui le divertit beaucoup. Ses moustaches devaient naturellement attirer mon attention; je les touchai, d'abord avec un peu de crainte, mais papa ayant souri et laissé voir ses belles dents blanches, je compris qu'il n'y avait là aucun danger pour moi. Marguerite était penchée sur le fauteuil, suivait tous mes mouvements et disait : « Comme il est drôle ! »

Ma sœur se croyait déjà une personne et me considérait comme un enfant. Le fait est qu'un an de plus sur sa tête établissait une grande dis-

tance entre nous. Elle secondait déjà maman dans ses soins pour moi. Elle m'exerçait à marcher, et lorsque je tombais, Marguerite s'empressait aussi de tomber pour m'empêcher d'avoir peur et me persuader qu'on ne se fait pas de mal en tombant.

Je ne tardai pas à devenir familier avec papa, et je fus bien content d'apprendre qu'il ne s'en irait pas tout de suite. C'est peut-être le moment de dire au lecteur que mon papa, ayant passé plusieurs années en Afrique, avait un congé, et puis qu'il alla ensuite en garnison à Lyon, qu'il venait très-souvent nous voir à la campagne, et que nous passions l'hiver à la ville tous ensemble. J'ai cru nécessaire de placer ici ces détails, bien que je les ignorasse à ce moment.

J'étais donc devenu à mon aise avec papa. Je sautais sur ses genoux chaque fois que j'en trouvais l'occasion. Je sentais l'importance que je gagnais chaque jour, si bien que je ne tardai pas à devenir tapageur, volontaire. Les beaux yeux noirs de papa, si doux jusqu'alors, prirent une expression de sévérité qui me surprit beaucoup. Il m'appelait *Monsieur* et il me fit si bien comprendre qu'un papa ne gâte pas comme une maman, que je devins bien vite gentil, et tout alla pour le mieux.

Il me prit dans ses bras. (Page 21.)

Le second souvenir marquant de ma vie. est l'apparition d'un beau cheval noir, sur lequel mon père monta habillé dans son uniforme: Ma première surprise étant passée, je voulus monter sur le bel animal. Papa, qui ne me passait guère de fantaisies, trouva celle-ci charmante. Il me prit dans ses bras, me fit toucher le cheval et partit, d'abord au trot, puis au galop. Maman et ma bonne étaient fort mécontentes, ce qui ne les empêcha pas d'admirer ma hardiesse et d'en être fières. Catherine déclara qu'il n'y avait pas mon pareil au monde, et que les Prussiens en verraient de rudes un jour.

A partir de ce moment, mon goût pour les sabres et les tambours se développa d'une façon désespérante, même pour Catherine. J'avais aussi un violon sur lequel je raclais avec une satisfaction particulière. Ma bonne eut l'heureuse idée, pour ses oreilles, de me persuader que les grands joueurs de violon se bornaient à pincer les cordes. Alors je brisai mon archet et je *pinçai du violon*. Tous les jeux du reste m'amusaient : constructions, châteaux de cartes, tours avec les dominos, peinture, chevaux, mais par-dessus tout mes soldats. Je n'aurai garde non plus d'oublier le fouet. Catherine ne pourrait pas compter les

mèches qu'elle m'a fournies. Avec quel plaisir je faisais claquer mon fouet dehors ou dans le vestibule de la maison! Mais je dois dire qu'il me suffisait de faire du bruit et que jamais je n'ai touché un chien ou un chat. Cependant Marguerite commençait à me trouver trop bruyant. Elle m'appelait quelquefois ennuyeux. Alors, voyant qu'elle ne parvenait pas à me persuader qu'un tambour faisait trop de bruit et qu'un sabre de bois était dangereux, elle se mit de la partie. Cette condescendance resserra notre intimité.

Je m'aperçois, peut-être un peu tard, que je ne vous ai pas dit que nous demeurions à Grenoble: je l'ai oublié. Ce n'est pas étonnant : une maison dans une ville ou une autre, peu importait à un garçon de mon âge. Je vous prie pourtant de croire que les belles montagnes qui apparaissent au-dessus de la ville avaient déjà attiré mon attention, surtout lorsqu'elles étaient couvertes de neige.

CHAPITRE III.

Je vais en garnison. — Notre campagne.

Une année s'est déjà écoulée, cher lecteur : un grand événement a eu lieu : j'ai quitté la robe enfantine pour prendre un vêtement plus sérieux : je n'en dis pas davantage.

Papa était en garnison à Lyon, où nous passions l'hiver. J'ai eu beaucoup d'ennui dans cette ville-là, parce qu'il y a du brouillard et que Catherine et maman ont toujours peur du mal de gorge. Alors, si le soleil ne convenait pas à ma bonne, nous ne sortions pas. C'est à cette espèce d'emprisonnement que j'ai dû mes succès pour la danse : il fallait bien nous faire sauter un peu ; autrement, moi, je courais dans le salon, au risque de tout casser.

Maman imagina de nous apprendre à danser. Je

montrai tout de suite des dispositions remarquables. Après le déjeuner et après le dîner surtout, maman se mettait au piano et jouait. Je prenais Marguerite par la main, et nous dansions si bien, que papa restait tout le temps à nous regarder en fumant son cigare.

Catherine et les autres domestiques venaient aussi quelquefois à la porte du salon pour nous voir, et voici ce qui arriva : ce n'était plus seulement pour sauter que nous aimions à danser, mais pour recevoir des compliments. Alors maman supprima la danse au salon, et toute notre ressource était de sauter dans la chambre de notre bonne Catherine.

Je voulus fumer aussi, moi; je demandai des cigares à papa. Il m'en promit à mon grand étonnement. Je n'y croyais pas; car on sait bien qu'on dit des bêtises quand on est petit, et l'on n'espère pas toujours obtenir ses fantaisies. Quelle fut donc ma surprise en voyant papa m'apporter des cigares tout en feu! J'hésitai un instant à les prendre.. . ô bonheur! ils étaient en chocolat.

Maman dit à ma sœur qu'elle pouvait fumer aussi.

Ce jeu dura toute une semaine, pendant la-

Maman se mettait au piano. (Page 24.)

quelle papa ne nous laissa pas manquer de cigares. Il est si bon!

Un jour, j'appris que nous avions une campagne et qu'on nous y mènerait, dès que le beau temps serait venu. Je ne cessaí plus de tourmenter la pauvre Catherine pour savoir quand le beau temps viendrait. Il arriva enfin. Nous étions bien contents de quitter la ville; mais quand j'appris que papa restait avec son régiment, je refusai de partir. Ma mauvaise humeur fit plaisir à mon père. Il me dit pour me consoler que notre campagne n'était pas loin, qu'il viendrait souvent, et qu'il me prendrait sur son cheval. J'ai tout de même un peu pleuré en partant.

C'était à la fin de mai. Le temps était superbe. Après une nuit passée à Grenoble, nous nous sommes mis en route pour Saint-Jean, c'est le nom du village où est notre campagne. Quand on est sur la route, on voit des montagnes en l'air et puis un château : c'est à nous. On va très-doucement dans la montagne, cela se conçoit. La voiture penche à droite, à gauche, pendant une heure et demie. Ce n'était pas amusant pour un petit curieux comme moi. Catherine me tenait à la portière et me faisait les honneurs de son pays. Enfin, nous sommes arrivés. Maman est

reçue comme une reine. Les fermiers étaient bien contents de nous voir, surtout moi, qui étais parti de Saint-Jean au maillot.

A peine descendus, Mlle Agathe, qui reste toujours au château, été comme hiver, s'est emparée de nous. Une magnifique terrasse qui est devant la façade du château me surprit très-agréablement, et sans perdre une minute, je tirai de ma poche des billes qui roulèrent comme sur un parquet. De petits lézards trottaient au soleil. Ils s'arrêtaient quand je les regardais, et puis, après avoir réfléchi sans doute, ils disparaissaient sous la balustrade.

Je m'écriai : « Oh ! des montagnes ! Par ici, par là, de tous côtés des montagnes ! Et au bas des petits jardins, des prés ! »

Ces petits jardins étaient les champs de la vallée de Graisivaudan. Je sais cela aujourd'hui ; je peux même vous dire que de notre chère terrasse on voit, à droite, les montagnes de la Savoie, qui sont bleues le matin et roses le soir ; en face, les rochers de Saint-Pancrace, qui sont coupés à pic et sur lesquels, il y a quelques années, un ami de papa a eu l'imprudence de s'asseoir et a manqué de tomber dans la cascade de Craponeau. On voit Rabot, la citadelle de Grenoble, la grande

route et l'Isère, qui fait un bel M, comme moi lorsque j'écris le nom de ma sœur.

Il était utile de faire cette petite description. J'espère que vous aimerez notre terrasse; car vous m'y trouverez souvent avec Marguerite, récitant nos leçons à maman, ou bien faisant une partie de balle, et surtout les jours où nous espérions voir paraître notre cher papa. Tout m'enchantait, car tout était nouveau pour moi dans ce beau pays. Quel plaisir de sortir sans s'habiller, de sauter du salon sur la terrasse!

Catherine prétendait qu'elle me voyait grandir; ma bonne exagérait un peu, mais la vérité est que je devins en quelques mois un gros garçon qui trottait comme un chevreuil.

J'eus bientôt fait connaissance avec les enfants du jardinier et du fermier; j'aurais volontiers joué avec eux, si Marguerite avait pu être de la partie; c'était impossible. Il n'en fallut pas davantage pour me faire renoncer à eux.

On nous donna un petit jardin. Ce fut une grande joie; je plantais, j'arrosais, j'arrachais. Un jour que nous avions décidé de planter des noyaux de cerises pour voir ce qu'il en adviendrait, le ciel se chargea de nuages, et bientôt la pluie tomba à torrents. Je fus saisi d'un déses-

poir profond auquel succéda un accès de colère. Catherine épuisa en vain toute sa science pour me consoler et me faire comprendre ma sottise. Je me sauvai près de Marguerite, qui jouait à la poupée dans sa chambre.

Aussitôt ma bonne petite sœur accourut vers moi :

« Qu'as-tu donc, Riri, à pleurer et à te fâcher si fort?

— Il pleut!

— Ah! Riri pleure parce qu'il pleut! Et s'il pleut demain, après-demain?

— Je voudrais planter mes noyaux de cerises, moi.

— Justement, mon petit frère, il faut de la pluie, pour qu'ils entrent mieux en terre.

— Tu crois?

— J'en suis sûre. Je suis bien contente, moi, qu'il pleuve.

— Pourquoi?

— Pour savonner et faire mousser le savon avec de l'eau douce, comme Catherine. Veux-tu savonner avec moi, Riri?

— Les hommes ne savonnent pas.

— Vraiment, monsieur. Eh bien! moi, j'ai vu un homme, en passant l'autre jour dans

le village, qui aidait sa femme à faire la lessive.

— Vrai?

— Très-vrai.

— Allons, savonnons, ma sœur. »

Je me rendis donc au conseil de Marguerite; mais je dois avouer que je m'acquittai fort mal de la besogne et que, sauf le plaisir de me mouiller et de jeter le plus d'eau possible par terre, ce jeu me parut insipide. Déjà, voyez-vous, j'avais des goûts d'homme, et Marguerite était une petite ménagère.

Nous grandissions au beau soleil du Dauphiné. Papa tenait bien sa promesse. Il venait passer plusieurs jours de suite, nous apportait des joujoux, n'importe quoi; mais on était sûr de trouver quelque chose de bon dans sa poche.

Le lecteur sait que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Il verra dans le chapitre suivant comment j'ai appris cette vérité.

CHAPITRE IV.

La lecture.

Je ne me bornais plus à aller dire bonjour à maman avec Marguerite; je restais pour la prière. Nous nous mettions à genoux, tous les deux sur le même coussin, devant une petite madone que nous avions appris à aimer dès que nos yeux avaient remarqué la douceur de ses traits.

Marguerite disait la prière tout haut, et je répétais chaque mot après elle; nous ne manquions jamais de prendre la résolution d'être bien sages. Mais cette promesse, devenue une habitude de bonne volonté, n'avait jamais encore été appelée sur un objet spécial. Quelle fut donc notre surprise, lorsque maman, nous attirant tous les deux vers elle, nous dit :

« Mes chéris, vous êtes raisonnables. »

A ces mots, je voulus m'échapper : Marguerite me retint.

« Vous voyez que votre père et moi nous lisons, nous écrivons; nos amis font de même. Eh bien ! vous voilà arrivés à l'âge où il faut apprendre à lire ; autrement, vous ne sauriez pas une foule d'histoires qu'il nous serait impossible de vous raconter, tant elles sont longues ! »

Maman, voyant son discours peu goûté, surtout par moi, prit un beau livre et nous en montra les images. La douce Marguerite, enchantée, fit aussitôt mille questions et courut chez Catherine lui montrer son livre et lui annoncer que nous allions apprendre à lire et que nous saurions bientôt toutes les histoires du monde. Quant à moi, je refusai le petit livre que m'offrait maman, disant que je voulais apprendre à lire dans le journal. Par malheur, papa entra au moment où je faisais mes conditions ; je m'aperçus qu'il trouvait ma fantaisie assez drôle, et je n'en démordis pas. Si bien que la chose passa en plaisanterie et que je mis six mois à apprendre mes lettres dans les annonces du journal. Pendant que je courais, tantôt avec le jardinier, tantôt avec Catherine, qui avait mes principes en fait d'étude, Marguerite travail-

lait deux heures chaque jour. Elle épelait, faisa des *bâtons*, des *o* et des *a*. Ma petite sœur était très-fière de sa science. Elle me montrait ses pages et me disait :

« Riri, tu devrais apprendre aussi, toi ; nous travaillerions sur la même table, nous aurions des récompenses. Vois, dit-elle en tirant une petite boîte de sa poche, j'ai gagné cinq bons points cette semaine et papa m'a donné cinq sous. Je sais les compter, et mes doigts aussi. »

L'argument des cinq sous ne me trouva pas insensible. Je pris la boîte des mains de ma sœur, je l'agitai, et l'harmonie des sous, je dois le dire, me parut fort agréable ; mais deux papillons étant passés au-dessus de ma tête, je les poursuivis, pensant que j'en saurais toujours assez pour être général et tuer des Bédouins.

J'étais paresseux, il faut le dire. La vue d'un livre me faisait horreur, et malgré mon goût très-prononcé pour les images, j'évitais de les regarder de peur d'être pris au piége.

Je grandissais d'une façon gênante pour un paresseux. Les étrangers me donnaient six ans, et j'en avais à peine cinq.

Un jour, un enfant terrible (on m'a expliqué ce que c'est) m'arracha le pénible aveu de mon igno-

rance, et il n'eut rien de plus pressé que de dire au beau milieu du salon :

« Maman, le petit Henri ne sait pas lire ! »

Il s'ensuivit une morale de la maman qui me rendit furieux, et, malgré les petits signes de Marguerite, je remis mes soldats dans leur boîte, disant à mon savant ami que j'allais les envoyer à l'école, de crainte qu'ils ne restassent aussi ignorants que moi.

Quelques jours plus tard, Marguerite vint me trouver à l'entrée de la grande avenue où je sautais à cloche-pied :

« Mon petit frère, veux-tu nous asseoir sur le banc? Je te lirai une histoire bien jolie. Ce n'est pas pour faire la savante, mais seulement pour t'amuser. »

Les yeux de Marguerite étaient si bleus, si contents, que je me rendis tout de suite. Elle tira un petit livre de sa poche, et, nous étant assis sous un beau cerisier qui nous prêtait son ombrage après nous avoir donné ses fruits, ma sœur lut sans manquer un mot la *Belle et la Bête*.

Le lecteur connaît cette histoire, et il l'a lue avec attendrissement. Pour moi, je me pris d'une telle affection pour la *Bête* que, pensant qu'elle allait mourir de chagrin, j'éclatai en reproches contre la *Belle* qui l'avait abandonnée.

Marguerite disait :

« Mais si tu avais vu dans le miroir papa triste et désolé, ne serais-tu pas parti, mon frère ? Moi, je trouve la *Belle* bien bonne d'être restée si longtemps. »

J'admirais la science de ma sœur. J'étais honteux de ne rien découvrir sur des pages où elle voyait si facilement tant de choses merveilleuses. Alors, m'imaginant que tous les livres étaient remplis de semblables histoires, je me décidai à me montrer moins rebelle pour la lecture. La *Belle et la Bête* furent le sujet d'une longue conversation entre nous.

MOI.

Marguerite, si j'étais une bête, m'aimerais-tu ?

MARGUERITE.

Oui, mon frère, mais j'aurais beaucoup de chagrin de te voir si laid !

MOI.

Si j'étais un petit lapin blanc ?

MARGUERITE.

Oh ! que je t'aimerais, Riri ! J'irais dans la montagne te chercher du serpolet. Je te prendrais sur mes genoux pour mieux te caresser ; je jouerais avec toi dans la prairie, et jamais, non jamais, mon petit frère, je ne te mangerais.

Il y aurait des roses et du lierre autour de ta maisonnette. (P. 39.)

MOI.

Je l'espère bien; mais si je voulais habiter les bois, viendrais-tu avec moi?

MARGUERITE.

Peux-tu en douter! Je te ferais une jolie petite maison de terre; je l'entourerais d'un treillis assez large pour que tu sortes et rentres à ton gré. Il y aurait des roses et du lierre autour de ta maisonnette. Seulement, mon frère, je tremblerais de te voir poursuivi par les chasseurs. Je tâcherais de te retenir près de moi, je te conterais des histoires; tu ne me parlerais pas, mais tu m'entendrais. Par exemple, je voudrais bien que tes yeux noirs ne fussent pas remplacés par des yeux roses. Tu aurais toujours un lit de feuilles fraîches et parfumées pour te reposer.

MOI.

Si j'étais un joli chardonneret?

MARGUERITE.

Je laisserais la porte de la cage ouverte, afin que tu pusses aller visiter tes amis. Mais que je serais inquiète! Je te serinerais des airs pour faire de toi un chanteur remarquable; je mettrais dans ta cage tout ce qui te plairait le mieux; tu aurais toujours de l'eau pure et fraîche pour te baigner, sans avoir la peine de la tirer comme le

chardonneret de Jean. Je te prendrais quelquefois dans ma main et je baiserais ta petite tête; je mettrais dans ma bouche un peu de millet, et tu becquetterais sans me pincer.

MOI.

Tu m'aimerais, ma sœur, parce que je serais un gentil oiseau; tu es bien différente de la *Belle*.

MARGUERITE.

C'est vrai, mon frère; mais si, au lieu de devenir une vilaine bête, puisque cela est impossible à cause de ton âme, tu sais, ta figure se couvrait de vilains trous, comme celle du pauvre petit Baptiste, oh! Henri, je t'aimerais comme je t'aime, ce qui ne m'empêche pas d'être bien contente d'avoir un gentil petit frère.

Quoi qu'il en soit de nos enfantillages, l'histoire de la *Belle et la Bête* a eu une grande influence sur mes études.

Je demandai à Marguerite de m'apprendre à lire. Quelle fut ma surprise! ma sœur me refusa:

« Si tu ne savais pas tes lettres, Henri, à la bonne heure; mais, vois-tu, le reste est trop difficile, et je crois que les mamans peuvent seules apprendre les mots. »

J'eus beau insister, dire que la *Belle* eût été plus complaisante pour la *Bête*, ma sœur tint bon,

et, après une grave délibération, il fut décidé que nous irions porter la grande nouvelle du jour à maman.

« Viens, » dit Marguerite en me prenant par la main pour plus de sûreté.

J'obéis, mais non pas sans me faire violence : je sentais la gravité d'une pareille démarche.

CHAPITRE V.

Maman.

Maman était occupée à son secrétaire, mais elle sourit en nous voyant entrer.

« Maman, dit Marguerite, nous venons vous annoncer quelque chose qui va vous faire bien plaisir : Riri veut être gentil et apprendre à lire. »

Maman laissa sa plume, nous fit approcher et nous embrassa. Marguerite était toute rouge et babillait comme une petite folle; moi, j'étais moins en train, sentant déjà tout ce que cette démarche allait me coûter de sacrifices. Je suis persuadé que maman vit ce qui se passait en moi, mais elle n'eut pas l'air de s'en apercevoir. C'est étonnant comme papa et maman voient tout! Je voudrais bien savoir si je verrai tout aussi moi, quand je serai grand.

Je croyais que ma première leçon de lecture serait pour le lendemain, et, selon moi, c'était bien vite commencer. Quelle fut donc ma surprise en voyant ma petite mère chérie quitter son travail, prendre un livre, disant qu'on ne devait jamais remettre au lendemain une bonne résolution! Elle me caressa, me disant qu'il fallait garder le secret pour faire une surprise à papa. Si tous ces discours n'avaient pas été accompagnés de baisers, je me serais mis à pleurer, tant cette lecture me paraissait redoutable. Enfin la leçon commença. Jamais je ne l'oublierai. J'étais debout devant maman : le livre était ouvert sur ses genoux; j'épelais après elle, voulant à tout moment tourner la page, regardant à droite, à gauche, prêt à m'échapper au premier bruit du dehors. Cette leçon, qui dura cinq minutes peut-être, me parut d'une longueur interminable. Maman me dit qu'elle était contente de moi.

Je m'élançai aussitôt sur la terrasse, me disant qu'après tout il fallait bien apprendre à lire.

Pendant deux mois, maman fit preuve d'une patience dont j'étais bien peu reconnaissant; peu à peu je devins un méchant garçon, paresseux, colère, ne rêvant que cerf-volant, billes, boules et fouets, tout excepté le travail. Et il y a de cela

trois ans; j'avais à peine six ans. Il ne faut pas que le lecteur soit surpris de la facilité avec laquelle je fais marcher les années. D'abord, il doit comprendre que j'ai oublié beaucoup de faits divers dont la plupart devaient se ressembler. Ceux qui ont écrit des Mémoires avant moi ont pu inventer, faire des histoires à leur avantage. Je suis trop petit pour cela; d'ailleurs j'aime la vérité, je n'ai jamais menti et il en sera ainsi jusqu'à la fin.

C'est cet amour de la vérité qui m'engage à reprendre le fil de mon discours, comme dit ma bonne.

Marguerite passait son temps à demander ma grâce, promettant que c'était ma dernière sottise, qu'elle me ferait étudier, et toutes sortes de belles choses.

Maman pardonnait, ce qui n'empêchait pas le colonel du 2e de chasseurs à cheval de me donner le fouet à son arrivée.

Quoique cette méthode ne soit pas précisément du goût des petits garçons, il faut pourtant convenir qu'elle éclaircit beaucoup les idées. L'opération faite, je restais sage cinq ou six jours de suite.

J'étais donc, cher lecteur, un vrai petit diable.

Son nom de Turc m'avait donné l'idée de le coiffer d'un turban.
(Page 48.)

UNIV. OF
CALIFORNIA

Catherine arrivait sans cesse chez maman lui dire qu'il me fallait de nouveaux vêtements; le col de mes chemises restait la plupart du temps dans le parc, il était bien rare qu'un mouchoir se trouvât dans ma poche, mes souliers n'avaient jamais de cordons. Ma bonne me débarbouillait trois ou quatre fois par jour, et à me voir on ne s'en serait guère douté. Si le lecteur se reconnaît par hasard, je compte sur son indulgence. Catherine venait-elle à me perdre de vue, je m'échappais. Un de mes grands plaisirs était de mener les chevaux boire. Je montais en croupe du petit fermier, sifflant comme lui et rentrant au trot, enchanté de mon expédition.

La pauvre Catherine ne cessait de dire qu'on me rapporterait mort un beau jour. Jamais elle n'a pu prendre son parti de me voir au haut d'une échelle, descendre l'escalier à cheval sur la rampe, passer ma tête entre les barreaux, courir après les chiens et les tirer par la queue. Catherine disait que je la ferais mourir; mais si je sautais sur ses genoux pour l'embrasser, elle ne se souvenait plus de rien.

Un de mes meilleurs compagnons de jeu était Turc, un chien qui était de mon âge. Quelles parties nous avons faites ensemble! Je ne lui tirais

ni la queue, ni les oreilles à celui-là ; mais je ne le tourmentais pas moins. Son nom de Turc m'avait donné l'idée de le coiffer d'un turban. Marguerite m'aidait de ses conseils et de ses chiffons, et le bon Turc, tout en secouant d'impatience ses belles oreilles, se prêtait à nos plaisirs. Il ne pouvait pas plus se passer de nous, que nous de lui. Aussi, connaissant ses goûts, nous étions remplis d'attentions pour lui. Ce fut donc un véritable chagrin, lorsqu'un jour Catherine nous dit :

« Enfants, ne touchez pas à Turc ; il est malade..... il va mourir. » Et le lendemain on trouva la pauvre bête roide et froide dans sa niche. La mort de Turc nous surprit beaucoup. C'était la première fois que nous voyions l'effet de la mort. Papa nous dit que nous aurions un autre chien : alors nous n'avons plus eu de chagrin.

Comme je ne me rappelle plus rien de remarquable de ce temps-là, je saute par-dessus une année.

CHAPITRE VI.

Sept ans.

Le 24 juin, septième anniversaire de ma naissance, Catherine m'entreprit à son tour. Elle essaya de me prendre par les sentiments, m'expliqua tout au long ce qu'on entendait par l'âge de raison. Elle ajouta qu'il ne lui était plus permis de passer à un garçon de sept ans tout ce qu'elle m'avait passé jusqu'ici. Alors ma bonne me raconta des histoires dont les principaux personnages étaient tous des enfants de sept ans.

De toutes les raisons d'être sage que me donna Catherine, celle qui me toucha le plus fut la crainte de ne pas pouvoir devenir colonel, avoir un cheval noir et des épaulettes d'or. Si bien que je dis à Catherine : « Fais-moi un costume d'offi-

cier, je le mettrai pour prendre mes leçons et tu verras ce que tu verras. »

Catherine ne se le fit pas dire deux fois. Elle acheta force papier d'or et de couleur et au bout de vingt-quatre heures j'arrivai en uniforme chez maman, shako en tête, sabre de bois au côté, épaulettes en graines de melon et en papier d'or.

Maman accepta avec bonté ma nouvelle fantaisie; elle me disait très-sérieusement :

« Mon colonel, tenez mieux votre plume, fermez vos *o* et vos *a;* ah ! colonel, encore un *e* bouché ! »

Tout cela se faisait avec un sang-froid qui me fait rire aujourd'hui; car deux ans de plus, c'est beaucoup dans la vie d'un petit garçon ! Cependant, si mon costume militaire m'aidait pour apprendre à écrire, il m'attira une affaire qui faillit être grave.

Un jour, plusieurs garçons du village jouaient aux soldats avec moi. Nous étions six, et il va sans dire que je m'emparai du commandement. Exercice à feu (sans feu), assauts, tambours, sabres et trompettes, tout y était. Le jeu commencé dans le parc se continua dehors. J'avais besoin d'admiration. Tous les paysans nous regardaient passer, riant de notre sérieux; d'autres enfants

J'avais besoin d'admiration. (Page 50.)

grossirent la troupe et dans un moment d'enthousiasme je me mis, je ne sais pourquoi, à crier vive le roi. Et tous mes camarades de crier après moi : « Vive le roi ! » La plaisanterie ne fut pas du goût des deux bons gendarmes, qui vinrent nous prier de crier : « Vive l'empereur ! » sans quoi ils nous mèneraient en prison.

Mon titre de colonel ne m'empêcha pas de trembler en entendant cette menace, et pourtant je criai encore : « Vive le roi ! » La foule se groupa autour des petits rebelles ; les gendarmes demandèrent mon nom. La chose tournait au sérieux, lorsque Catherine, la tête hérissée d'aiguilles à tricoter, fend la foule, me prend par le bras, m'appelle coureur, désobéissant et gamin.

Les gendarmes pensèrent sans doute que ma bonne pouvait changer mes opinions politiques et ils la laissèrent m'emmener, se contentant d'apprendre que j'étais le fils d'un brave officier.

Cette aventure me valut plus d'une semonce de Catherine, qui aimait beaucoup l'empereur, parce qu'elle l'avait vu passer une fois.

Marguerite devenait très-raisonnable. Elle commençait à écrire couramment, récitait des fables. J'étais loin de suivre un si bon exemple.

Papa et maman causaient longuement. Quand

j'arrivais, on me renvoyait. Une sorte d'inquiétude s'empara de moi. Quelque chose me disait que j'étais l'objet de ces longues conversations. Je ne me trompais pas.

CHAPITRE VII.

M. Hersant.

Un jour papa, arrivant de Lyon, m'annonça que j'allais avoir un maître qui ne me quitterait plus, que ma journée serait réglée comme celle de Marguerite et que j'aurais des bons points ou des mauvais points, des punitions ou des récompenses, suivant ma bonne ou ma mauvaise conduite.

Cette nouvelle, loin de m'effrayer, m'enchanta. connaissais des petits garçons qui avaient un précepteur et ils en paraissaient fort heureux. Les leçons finies, le précepteur jouait avec ses élèves, allait à la promenade. C'était un ami plutôt qu'un maître.

J'attendais donc avec impatience l'arrivée de

ce nouveau personnage, quoique Catherine se servît déjà de son nom pour me rappeler à l'ordre.

Je me souviens, comme si c'était hier, du jour de l'arrivée de M. Hersant. J'avais consenti à me laisser faire une seconde toilette pour paraître convenablement devant un étranger. Je n'attendis même pas que maman me fît appeler. J'entrai au salon brossé, lissé et les mains propres, comme l'enfant le plus raisonnable.

M. Hersant m'embrassa, me fit plusieurs questions auxquelles je répondis assez gentiment. Lorsque, par malheur, il me demanda si j'aimais l'étude, pour toute réponse je me sauvai.

Il n'avait pourtant rien d'effrayant ce bon M. Hersant. D'abord il n'était pas vieux, et si j'avais voulu m'appliquer, j'aurais été le plus heureux des petits garçons.

M. Hersant aimait évidemment les enfants. Il se montra d'abord très-doux envers moi. Il causait raison, comme on dit; mais ce n'était pas ce qu'il me fallait, et je dois, à ma honte et aussi avec beaucoup de regret, avouer que je le rendis bien malheureux par la nécessité continuelle où je le mettais de se fâcher, de me punir.

J'avais horreur des livres, des cahiers et des

plumes. Quand il fut question d'apprendre le latin, je me révoltai ouvertement. La vue de la grammaire me faisait frémir.

Oh ! cher lecteur, plaignez-moi. Pendant une année entière je fus une cause continuelle de chagrin pour mes parents : chaque jour des mauvais points, bien souvent des punitions. A la ville comme à la campagne, que le baromètre fût au beau fixe ou non, il y avait toujours des bourrasques, des tempêtes à la maison. Ma bonne petite mère chérie en était malade, et Marguerite ne me reconnaissait plus.

Mon père me faisait comparaître dans son cabinet et me disait que, si je lassais sa patience, il me renverrait de la maison.

Dans ces moments-là j'étais loin de me croire un officier supérieur, car, tout en aimant beaucoup papa, je le craignais.

J'étais très-malheureux aussi moi, et c'était bien fait. Quand je pense à cette année de méchanceté, j'en ai du chagrin, et le lecteur, qui connaît ma sincérité, voudra bien me croire, si je lui dis que j'éprouve une espèce de contentement à m'accuser d'une si mauvaise conduite.

Enfin on n'y tenait plus : un jour où j'avais été encore plus paresseux qu'à l'ordinaire, au moment

de quitter le salon pour aller me coucher (heure bénie pour tout le monde), maman me retint et me dit d'un air calme et très-résolu :

« Mon enfant, puisque tu ne veux rien apprendre, nous avons décidé, ton père et moi, de te donner un état ; tu iras en apprentissage chez un honnête tapissier. »

Papa me regardait sans ajouter un mot. Marguerite, assise sur sa petite chaise bleue, cachait son visage ; mais je voyais de grosses larmes rouler sur ses joues. Moi, je ne pleurais pas, parce que j'étais bien persuadé qu'on ne me mettrait point en apprentissage chez un tapissier.

Papa ne voulut pas m'embrasser. Maman ne me repoussa pas, mais ses baisers n'étaient pas comme ceux des jours où elle était contente.

Catherine, à qui je racontai la chose en lui faisant part de mes espérances, me dit que j'avais bien tort de croire qu'on garderait à la maison un savant comme M. Hersant, pour perdre son temps et sa patience avec un enfant paresseux, que les *hommes d'état* n'ayant pas besoin de savoir le latin et un tas d'histoires, c'était juste mon affaire d'être tapissier, que pour elle un bon ouvrier était plus qu'un monsieur ignorant et paresseux,

Je me couchai, ne voulant pas prolonger une conversation qui tournait si mal, et je fis semblant de dormir tout de suite.

Catherine était restée dans la chambre ; je voulus voir ce qu'elle faisait : alors, écartant légèrement mon rideau, je la vis préparer un paquet de vêtements qui semblaient bien être faits pour moi, quoique très-différents des miens.

Ma bonne soupira et dit tout haut :

« Faut-il ! faut-il le voir partir ! Jamais je n'aurai le courage de lui mettre cette vilaine blouse à la place de celle qui est si jolie ! Après tout, c'est de bons parents; quand un enfant ne veut rien faire.... lui qui était si gentil !... Il n'aura plus de chocolat le matin.... c'est fini. Ah ! mon Dieu ! »

Cette fois-ci mes larmes partirent et je m'endormis malgré moi.

Le lendemain ce fut bien autre chose lorsqu'il fallut me lever. Je faisais semblant de dormir. A la fin papa vint et levant mes couvertures, il m'ordonna de me lever tout de suite. Je ne me le fis pas dire deux fois.

Quelqu'un frappa tout doucement à la porte, c'était Marguerite :

« Mon frère, mon petit frère, dépêche-toi, j'irai

demander pardon avec toi. M. Hersant dit qu'il faut essayer, qu'il viendra avec nous. »

Tout le temps de ma triste toilette, je pleurais, je sanglotais.

« Crois-tu, demandai-je à ma bonne, que papa et maman me pardonneront ? »

Pour toute réponse Catherine soupira.

Il fallut cependant me décider à faire mon entrée au salon.

Marguerite me conduisait. Elle était pâle et pleurait aussi. Elle se mit à genoux, je fis comme elle:

« Mon petit papa, dit la bonne Marguerite d'une voix tremblante, Henri a beaucoup de chagrin de nous quitter.... Si vous vouliez lui pardonner.... il ne sera plus paresseux.

— Ce n'est pas M. Henri qui oserait faire cette promesse, dit papa en tournant sa moustache.

— Oh ! si ! n'est-ce pas, mon frère? »

Un torrent de larmes sortit de mes yeux : il y en avait partout.

« Colonel, ajouta M. Hersant, je vous demande la permission de garder encore mon élève pendant un mois.

— Votre bonté est grande, monsieur. Songez donc, je vous prie, à tout ce que ce garçon vous a

Marguerite me l'ayant fait remarquer, j'éclatai de rire.
(Page 64.)

fait souffrir depuis six mois ! Sa mère est bouleversée des scènes de chaque jour ; ma pauvre petite Marguerite elle-même est toute triste. »

M. Hersant insista.

« Relevez-vous, monsieur, et remerciez votre précepteur, dont j'admire l'indulgence. C'est à lui seul que vous devez votre pardon, mais ne croyez pas l'obtenir une seconde fois. »

Marguerite m'aida à me relever, car je pleurais tant que je n'y voyais plus.

« Papa, il faut nous embrasser. Et déjà ma sœur était dans les bras de papa.

— Méchant garçon, dit-il en essuyant mes yeux avec son mouchoir. Seras-tu sage? est-ce bien sûr?

— Oh! oui, mon petit père chéri, bien sûr!

— Allons, dit maman en nous embrassant à son tour, tout est fini, allons déjeuner.

— Et Catherine?

— Riri a raison, dit ma sœur, il faut lui porter la bonne nouvelle. »

Nous disparûmes un instant. Ma bonne me remit en toute hâte mes habits ordinaires, me grondant parce que je pleurais toujours.

On était à table. Je pris ma place. Impossible de manger. A chaque instant un gros sanglot venait m'étouffer. Maman parla d'une promenade à âne.

Papa dit qu'il suivrait à cheval ; mais ce qui arrêta le cours de mes larmes, fut l'entrée d'un fermier qui avait un chien dont la queue était tellement en trompette, que, Marguerite me l'ayant fait remarquer, j'éclatai de rire.

CHAPITRE VIII.

Qui fera plaisir.

Marguerite est venue ce matin me demander de lui lire un peu de mes Mémoires. Je me suis fait prier, mais au fond j'étais bien content, et, si elle s'en était allée, j'aurais été très-attrapé. Ma sœur m'a dit qu'elle n'avait jamais rien lu d'aussi joli, et que bien certainement je ferais des livres un jour comme Berquin. Elle a ajouté qu'elle ne m'aurait pas cru capable d'écrire de si vilaines choses de moi. Marguerite était penchée sur mon épaule; nous lisions ensemble tout haut. Mais lorsque nous arrivions à un passage où il était question d'elle, je lisais seul et je voyais que ma sœur était bien contente de ce que je racontais.

« Henri, tu as de la mémoire, me dit Marguerite, mais j'en ai plus que toi. Je crois, mon frère, qu'il est permis de faire connaître ce que tu as fait de bien; car si par hasard les petits garçons voulaient prendre modèle sur toi, il faut qu'ils sachent que, si tu étais étourdi et paresseux, tu avais bon cœur, que tu aimais beaucoup Catherine. Si tu veux, moi, je vais te rappeler plusieurs événements qui ne gâteront pas tes Mémoires. »

J'ai hésité un peu, et Marguerite, devinant ma pensée, a ajouté : « On ne saura pas que je t'ai aidé, tu auras tout le mérite à toi seul. »

Cette réflexion de ma chère petite sœur me décida à accepter son offre. Je l'embrassai et je me mis à l'écouter.

« Te souviens-tu, mon frère, quand tu avais quatre ans, on te mettait des papillotes : un jour, en l'absence de Catherine, la femme de chambre, les passant au fer, te brûla, parce que tu remuais toujours? Laurence était désolée. Elle voulait te mettre un emplâtre de pomme de terre râpée, et toi tu n'as jamais voulu, parce que tu craignais que maman ne s'en aperçût et ne la grondât, car elle n'était pas depuis très-longtemps avec nous. Ta boucle de cheveux cachait la brûlure. Tu me

Le soldat dit : « Merci. » (Page 70.

UNIV. OF
CALIFORNIA

dis dans la journée que ça te faisait grand mal; quand nous étions seuls, je soufflais dessus. Ce ne fut que le surlendemain que maman, voulant te friser elle-même, découvrit la brûlure. Alors, moi je dis la vérité et maman t'a appelé *son bon chéri :* il faut mettre cela.

« Te souviens-tu, mon frère? Nous étions allés avec ma bonne goûter à la ferme de Colombe pour manger des cerises. Il a passé un petit garçon qui marchait pieds nus. Il boitait, parce qu'un caillou lui avait percé le pied; tu as voulu lui donner tes bas. Nous avons couru en avant comme pour attraper un papillon bleu, et puis, quand le petit garçon a passé, tu as ôté tes bas et les lui as donnés; il n'osait pas les prendre; mais nous lui avons dit que tu en avais beaucoup d'autres à la maison dans une commode. Alors il les a mis, et la poussière ne lui faisait plus de mal aux pieds. Catherine a dit que cela s'appelait une bonne action.

« Te souviens-tu, mon frère, qu'un jour ce vilain Maurice, le frère du petit jardinier, a donné un coup de poing dans ton ballon et que tu n'as pas voulu le dire, parce que Maurice aurait été battu?

« Te souviens-tu, mon frère, d'une pièce de dix sous toute neuve que papa t'avait donnée et que toi

tu l'as donnée à un pauvre vieux soldat qui était assis sur le chemin? Et le soldat a dit : Merci, mon petit garçon, le bon Dieu vous bénira.

« Te souviens-tu, mon frère? Un jour je m'étais imaginé de faire des pois d'encre bleue sur ma robe blanche. Catherine était si fâchée, qu'elle a demandé à maman de me punir. J'ai eu du pain sec pendant deux jours à mon goûter, et toi tu as voulu manger du pain sec aussi, et, pour me faire rire, tu mordais dans ton pain pour marquer tes dents. Alors, au lieu de pleurer, j'ai ri et nous avons mangé notre pain sec tout en jouant. »

J'ai remercié ma sœur, et je crois, comme elle, que ces petits traits aideront à me faire pardonner mes fautes passées.

CHAPITRE IX.

Mes amis.

Un jour mon étude fut subitement interrompue par la visite de deux petits garçons nouvellement arrivés dans le voisinage. Papa connaissant leurs parents, on nous dit d'être amis. Ces garçons avaient l'air très-gentil, et je les tutoyai tout de suite. Ils étaient plus jeunes que nous et commençaient seulement à apprendre à lire; ils n'étaient pas paresseux. Du reste, moi aussi, j'étais sage; M. Hersant ne se repentait pas d'être resté, et mon costume d'ouvrier avait été donné à un enfant du village.

Paul et Noël étaient aussi très-contents de venir jouer avec moi. Nous avions toutes sortes de jeux, mais le cerf-volant l'emportait sur les autres. Un soir on nous permit de jouer sur la terrasse;

M. Hersant, qui était toujours de nos parties, imagina d'attacher une petite lanterne à la queue de notre cerf-volant. Les paysans, ayant aperçu cette merveille, avaient tous le nez en l'air, se demandant quel signe c'était. Nous étions enchantés, et, tout en nous promettant de recommencer sans rien dire, notre secret nous échappa au moment même.

Peu à peu je m'éloignais de Marguerite, qui s'en plaignait. Je ne rêvais plus que jeu de boules, barres, toupies, attelages de chevaux, courses et glissades.

Pendant quelque temps, Marguerite faisait tout pour s'associer encore à nos jeux : elle fournissait la ficelle du cerf-volant; nous lui permettions de jouer aux barres, elle assistait à nos parties de boules; appuyée contre un arbre, elle riait en voyant tourner et danser ma toupie; mais nous n'étions plus inséparables comme autrefois. J'avais bien un peu de peine de ce changement et j'étais obligé de me dire qu'un garçon ne peut pas toujours jouer avec une petite fille, ce qui n'empêche pas que les jours de pluie, en l'absence de Paul et de Noël, je faisais la dînette avec ma sœur, je.... jouais à la poupée.

Je savais lire, j'apprenais facilement par cœur,

Les paysans avaient tous le nez en l'air. (Page 72.)

et l'écriture était tout à fait de mon goût. Un cahier de bons points constatait chaque jour mes progrès et ma bonne volonté. Ces bons points se changeaient en sous. Depuis que M. Hersant m'a raconté l'histoire du roi Midas, qui voyait se changer en or tous les objets qu'il touchait, je trouve que ma fortune était bien médiocre. Pourtant cette bourse de gros sous fut l'occasion de grandes joies. Ma sœur et moi trouvions un plaisir extrême à satisfaire nos petites fantaisies, avec notre argent. Nous donnions aux pauvres, croyez-le bien. Jamais nous n'avons eu l'idée d'amasser un trésor, et maman nous approuve beaucoup. Comme je l'aime, maman! Elle ne veut plus que je l'appelle *ma belle maman.* C'est égal, il n'y en a pas de plus belle, ni de meilleure.

Aimez-vous les pêches? Je l'espère, car alors vous serez peut-être indulgent pour une histoire qui doit, à mon grand regret, avoir sa place dans mes Mémoires. Eh bien! notre fermier a un bel arbre dans sa petite vigne, et cet arbre se couvre de belles pêches jaunes en dedans. Un jour, m'étant promené par là, je ramassai une pêche, et malheureusement elle était si bonne, que je m'échappai le lendemain et le surlendemain pour voir si j'en trouverais d'autres. Il n'y en avait

pas N'osant pas secouer l'arbre franchement, je m'y appuyais brusquement jusqu'à ce qu'il tombât un fruit, croyant n'avoir rien à me reprocher, tandis qu'un gamin du village n'eût pas fait autrement. Le fermier jugea la chose ainsi, et il vint dire à maman que depuis huit jours je mangeais ses pêches. Le bon Claude craignait que cela ne me fît mal.

Maman le remercia de l'avoir avertie. Je fus bien surpris, le lendemain, au déjeuner, lorsque maman me donna une belle pêche jaune.

« Je sais que tu les aimes, Henri, tu en auras encore à ton goûter. »

Je rougis; mais ce n'était pas tout. J'allais m'élancer dans le parc avec Marguerite lorsque maman me retint :

« Mon fils, tu as fait une mauvaise action en allant tous les jours manger les pêches du brave Claude. Il faut réparer le tort que tu lui as fait. Voyons ta bourse. »

Il n'y restait qu'une pièce de quatre sous.

« Ce n'est pas assez. Je vais tripler la valeur de tes bons points cette semaine, et comme je ne doute pas que tu ne veuilles restituer à Claude le prix de ses pêches, je compte absolument sur ta sagesse. »

Je dis oui avec beaucoup de confusion, car je savais très-bien, chaque fois que je mordais dans une pêche, qu'elle ne m'appartenait pas et que le fermier vendait ses fruits au château ou ailleurs.

voudrais déjà être grand pour ne plus faire de bêtises! J'ai dit cela à maman; elle m'a répondu qu'il fallait m'appliquer à ne pas en faire dès à présent, qu'autrement je ferais de grandes bêtises au lieu d'en faire de petites.

Je tins parole toute la semaine. M. Hersant n'en revenait pas. Maman gardait le secret de ma faute. Mais quel supplice ces bons points-là m'ont coûté!

voyais toujours les pêches de Claude, en latin ou en français; l'eau m'en venait à la bouche. Ces deux francs gagnés dans la semaine m'ont coûté plus d'efforts que trois mois de travail. Ce n'était pas fini: en me remettant une pièce de deux francs, ma petite mère me dit:

« Tu as bien compris, mon cher enfant, que tu as fait une action indigne de toi et de ton père. Nous appelons petits voleurs les garçons qui secouent nos cerisiers; et pourtant ces enfants-là n'ont pas un père, une maman capables de les instruire, de les surveiller. Aussi sont-ils moins coupables que toi. Il faut donc, pour ton honneur, que nous allions ensemble porter à Claude ces

deux francs que j'estime être le prix de ta gourmandise. »

Jamais je n'oublierai l'impression que me fit ce mot *honneur*. Je me sentis rougir ; il me semblait que j'étais grand, ce qui ne m'empêchait pas de penser que si papa eût su la chose, il m'aurait donné le fouet pour la troisième fois.

Maman, vous le savez, lit dans mon cœur comme dans un livre, elle me dit :

« Allons, du courage, Henri, tu seras bien content d'avoir réparé ta faute. Viens, mon cher enfant. »

Nous voilà partis, marchant sans rien dire. C'était l'heure du dîner à la ferme Je m'attendais donc à comparaître devant les maîtres et les serviteurs et j'étais bien honteux. Pourtant je ne pleurais pas. Tout à coup Claude nous aperçoit, il accourt et nous arrête ; alors, sans que maman m'eût fait ma leçon, je dis au père Claude : « Je suis un étourdi et un petit gourmand, mais j'ai de l'*honneur* et j'ai gagné cette semaine deux francs que je vous apporte, père Claude, pardonnez-moi. »

Voilà le père Claude qui rougit à son tour et qui manque de pleurer. Il me prend dans ses bras, disant que j'étais bien de la famille, et que, si mon grand-père vivait, il serait fier de moi.

Le brave homme m'embrassa, me dit qu'il garderait toute sa vie ma pièce de deux francs et qu'il la laisserait par testament au plus jeune de ses petits-fils. J'étais bien loin de penser qu'une si vilaine histoire aurait une si belle fin.

Ayant fait part de ma surprise et de ma joie à maman, elle m'a répondu :

« Cher petit, il y a des histoires très-belles au commencement et très-vilaines à la fin : le contraire arrive aussi. On conçoit qu'un enfant de ton âge fasse des fautes, et dès qu'il s'en repent et les répare, on les oublie, on l'aime peut-être davantage. »

Il va sans dire que je n'ai pas tenu rancune aux pêches, mais je ne suis jamais très à mon aise quand j'en vois, surtout dans les vignes.

Noël et Paul venaient toutes les semaines au moins une fois. Quand nous avions bien joué, que nous n'en pouvions plus, alors nous causions. C'est seulement dans ces moments-là que Marguerite venait nous trouver. Un jour, on faisait l'enterrement d'un pauvre homme. En voyant le cercueil, le prêtre et les parents en deuil, Noël dit :

« Si tout le monde allait mourir, il n'y aurait donc plus personne ?

— T'es bête, Nono, répondit Paul, nous grandi-

rons, nous les remplacerons; nous serons des messieurs et Marguerite sera une dame. »

Nous n'avions pas pensé à cela, Nono et moi. Alors chacun de nous se demanda ce qu'il ferait quand il serait grand.

« Moi, dit Paul, j'écrirai avec de l'encre bleue, comme papa : j'aurai un cabinet avec des livres, et puis des fourmis, des papillons, des oiseaux et des fleurs. Et toi, Nono ?

— Je ne sais pas, répondit Nono, et il sauta par-dessus la petite balustrade.

— Moi, dit Marguerite, je tâcherai d'être comme maman : j'aurai bien soin des pauvres malades. Je leur ferai de la tisane et j'aurai des emplâtres dans mon secrétaire, et puis de l'arnica, toute une pharmacie enfin. Et toi, Riri?

— Oh ! moi, je reprendrai mon titre de colonel : j'aurai un cheval noir, des moustaches, des sabres, des pistolets, mais je serai très-bon pour les prisonniers. »

M. Hersant persuada à papa et à maman que, malgré la différence d'âge, mes petits amis et moi devions chaque semaine réciter nos fables, montrer nos devoirs et nos notes, et que le plus sage porterait une croix de sagesse, comme dans le collége.

T'es bête, Nono, nous grandirons, nous serons des messieurs et Marguerite sera une dame. (Page 79.)

Cette idée m'enchanta, parce que je me figurais que je ne quitterais jamais ce signe de sagesse : pas du tout. Non-seulement Paul l'obtint le premier, mais j'eus beaucoup de peine à l'obtenir à mon tour. M Hersant imagina même d'écrire sur un petit cahier tout ce que je faisais pendant la semaine, et il lisait ce cahier le samedi soir. Quand j'avais été sage, cette lecture me plaisait beaucoup. Malheureusement ce cahier était un vrai miroir dans lequel j'étais représenté en pied avec tous mes défauts. Rien n'échappait à M. Hersant ; pourtant il n'avait pas de lunettes, comme l'oncle de Paul.

Mes petits amis ne restèrent pas si longtemps que nous à la campagne. Quand ils furent partis, je me trouvai bien heureux d'avoir une sœur, de pouvoir jardiner avec elle et faire des jeux de patience et des bulles de savon les jours de pluie : mais une grande joie et une grande surprise nous attendaient.

CHAPITRE X.

Le petit frère et les cousins.

Catherine nous dit un beau matin que nous avions un petit frère. Cette nouvelle nous enchanta. Marguerite courait déjà pour aller le voir, lorsque ma bonne l'arrêta en lui disant qu'il dormait et que nous ferions sa connaissance un peu plus tard. Je crois bien que Catherine se repentit de nous avoir parlé sitôt de notre petit frère ; car nous ne cessions de la questionner : Comment est-il? et son nom? Nous étions comme des petits fous. Catherine finit par se fâcher, et nous déclara que si nous faisions du tapage, elle ne nous conduirait certainement pas près de lui.

Elle nous fit prendre patience en nous disant que la sœur de maman serait la marraine du pe-

tit, qu'on l'appellerait Xavier, qu'il y aurait une belle cérémonie à l'église et un grand dîner chez nous.

Marguerite demanda s'il y aurait beaucoup de dragées, et ma bonne ayant répondu : certainement, nous ne pouvions plus penser à Xavier sans penser aux dragées.

Enfin Catherine se décida à nous mener voir notre petit frère. Elle nous tenait par la main, nous recommandant le silence. Nous marchions tout doucement, tout doucement. La porte s'ouvrit, et nous vîmes un beau berceau bleu. Catherine écarta légèrement le rideau. Le petit dormait, il était tout rose. Nous aurions bien voulu l'embrasser; Catherine ne voulut pas, elle nous emmena, nous promettant de nous ramener encore.

« Ma bonne, demanda Marguerite, est-ce que vraiment nous avons été aussi petits que lui?

— Certainement, et vous le verrez grandir, comme je vous ai vus grandir. »

J'étais content, mais j'aurais préféré un petit frère qui pût jouer tout de suite aux billes et à la balle.

A partir de ce jour, ma sœur se passa très-bien de moi. Elle courait à tout moment dans la cham-

bre de Xavier ; elle se mettait à genoux devant ma bonne pour mieux le regarder : elle touchait sa petite main, comptait ses petits doigts ; et puis aussi la chère Marguerite tâchait de se donner de l'importance ; elle faisait les commissions, berçait le petit. Si Catherine l'avait souffert, ma sœur aurait passé toutes ses récréations dans cette chambre.

La sœur de maman arriva avec ses deux fils Louis et Robert. Louis avait neuf ans et son frère huit ans. Nous nous étions vus si petits, qu'on peut bien dire que nous allions faire connaissance pour la première fois. Quand la voiture s'arrêta devant le perron, nous étions là, Marguerite et moi avec papa. Les cousins mirent la tête à la portière, criant : « Bonjour ! bonjour ! » Dès qu'ils furent descendus, on s'embrassa. Robert débuta par marcher sur le petit pied de Marguerite, ce qui commença par l'indisposer contre lui.

Maman est grande et ma tante petite ; elles se ressemblent pourtant. Ma tante était habillée en noir ; elle avait l'air triste mais très-bon. Papa a été bien heureux de la voir : il lui a dit, en ouvrant la portière : « Quel bonheur, chère Louise, de vous voir ici ! »

A peine étions-nous entrés au salon, Robert me

Elle nous recommanda le silence. (Page 85.)

dit : « Viens jouer. » Je ne demandais pas mieux ; mais Louis a dit : « Il faut aller voir ma tante, et puis tu ne sais pas si mon cousin peut jouer maintenant.

— Ah ! voilà monsieur Raisonnable qui commence. On ne peut rien faire avec lui.

— Enfants, dit ma tante, montez faire votre toilette. Je vais chez ma sœur, on vous appellera bientôt ; soyez sages. »

J'accompagnai mes cousins dans leur chambre. Robert rencontra le domestique portant des paquets. Il voulut à toute force s'emparer d'un gros sac de nuit et le porter tout seul. Il repoussa Louis, qui voulait l'aider. « Je suis fort, moi, » disait-il. M. Hersant lui enleva le sac avec autorité. « Je ne veux pas, monsieur Robert, que vous commenciez par vous faire mal en arrivant ici. »

Robert regarda M. Hersant d'un air stupéfait, et monta trois marches à la fois pour être arrivé le premier au haut de l'escalier.

Robert commença par examiner la chambre. Le papier ne lui convenait pas ; la commode était vieille. Il se mit d'abord à la fenêtre, puis il monta dessus.

Sa bonne arriva pour ouvrir la caisse et lui donner de quoi s'habiller. Il lui ôta les clefs, ou-

vrit la caisse, en tira tout sans précaution; sa bonne lui dit : « Monsieur Robert, je vous préviens que si vous n'êtes pas sage, j'irai me plaindre à M. votre oncle. A peine arrivé, vous commencez le train. »

Robert rougit et changea la conversation. M. Hersant m'emmena bien vite, disant que j'avais un devoir à faire, après quoi j'aurais congé par extraordinaire.

Nous n'étions pas au bas de l'escalier, et déjà Robert avait une dispute avec sa pauvre bonne Madeleine.

« Voilà, dit M. Hersant, un petit garçon bien indocile et querelleur. C'est à vous, mon chèr Henri, de lui donner de bons exemples. Vous m'aiderez à accomplir la promesse que j'ai faite de garder vos cousins en l'absence de leur précepteur. »

M. Hersant aurait bien voulu me faire un peu plus de morale; mais on lui remit une lettre. Pendant qu'il la lisait, voici ce que je pensais : « C'est singulier, comme on voit tout de suite si un petit garçon est gentil ou méchant! Je voudrais bien savoir comment on me trouve la première fois qu'on me voit! J'aime mieux Louis que Robert; mais c'est vrai que Robert a l'air plus amusant! Oui, M. Hersant a raison; je veux être

M. *Raisonnable* aussi, moi, et comme *la raison du plus fort* (j'avais appris ça la veille) *est toujours la meilleure*, il faudra bien que Robert suive notre exemple. »

Malgré mes belles résolutions, j'avais beaucoup de peine à rester tranquille. Il me prenait des envies de laisser là mon cahier et d'aller chercher mes cousins. Cinq minutes encore et j'avais fini, lorsqu'on frappa tout doucement à la porte : « Entrez : » c'était Louis; il entra, ferma la porte et demanda à M. Hersant si j'aurais bientôt fini.

« A l'instant même, mon ami, attendez-le. »

Louis, de peur de me distraire, alla s'asseoir devant la table placée derrière moi et s'amusa à regarder des papillons que M. Hersant avait pris le matin.

Mon devoir fut bien vite achevé, et je partis avec mon cousin.

« Robert est chez ta maman; moi je suis venu te chercher. »

Il tira de sa poche de belles billes de marbre et m'offrit celle qui me plaisait le mieux; j'en ai pris une bleue. Robert nous aperçut, et bientôt il était près de nous :

« Jouons, jouons; à quoi veux-tu jouer, Louis?

— A ce que tu voudras.

— Et toi, Henri?

— Au ballon, j'en ai un superbe.

— Oh! c'est ennuyeux!

— Aux barres, dis-je en apercevant Marguerite à la fenêtre, ma sœur pourra jouer avec nous.

— Ah! moi, je n'aime pas à jouer avec les petites filles; il leur arrive toujours des accidents, et puis on est grondé. »

Cependant Marguerite fut de la partie. J'eus soin de la garder près de moi tout en courant, de sorte qu'il ne lui arriva rien.

Cette première journée fut assez paisible, et pourtant je ne me sentais pas à l'aise.

Si je vous racontais tout ce qui s'est passé pendant le séjour de mes deux cousins, il y aurait de quoi faire un gros livre comme celui dans lequel M. Hersant cherche les mots espagnols pour les savoir en français. Je vous dirai seulement les événements principaux. Tous ne seront pas exemplaires, ce ne sera pas toujours ma faute.

Ces deux petits cousins étaient très-différents l'un de l'autre (vous verrez pourquoi je dis étaient). Louis était doux et tranquille, un peu timide. Cependant j'ai remarqué qu'il ne manquait pas de courage pour résister à son frère, lorsque celui-ci voulait l'entraîner à désobéir. Louis avait

beaucoup d'attentions pour ma tante et pour maman, et était aussi très-gentil pour ma sœur. Il parlait poliment aux domestiques; tout le monde faisait son éloge.

Vous avez vu que Robert était tout le contraire. J'en ai demandé la raison à maman, qui m'a répondu que mon cousin ayant été longtemps malade, on l'avait gâté, et que mon oncle étant mort, ma tante n'avait pas la force nécessaire pour gouverner son fils. Comme je suis heureux d'avoir un papa!

CHAPITRE XI.

Le baptême.

C'est le 3 septembre qu'on a baptisé mon petit frère. Nous sommes partis pour l'église à dix heures; il faisait un temps superbe.

Ma tante donnait le bras au parrain, un oncle de maman; nous ne l'avions jamais vu. Il est arrivé la veille du baptême et il est parti le lendemain; il est vieux, mais très-gai. Nous aurions bien voulu qu'il restât toujours, parce qu'il racontait des histoires très-drôles et qu'il avait une canne à parapluie, chose que nous n'avions jamais vue encore. Papa et maman y étaient aussi; ils avaient l'air très-content.

Marguerite avait une robe blanche et une ceinture rose; j'étais aussi moi tout en blanc, sauf ma cravate bleue.

Catherine nous avait expliqué bien des fois la cérémonie du baptême, ce qui n'empêche pas que nous étions très-curieux d'y assister. Xavier n'a pas crié; il ouvrait les yeux et regardait d'un air étonné.

Marguerite et moi avons signé proprement sur le registre à la sacristie, Louis aussi; mais Robert, dans son empressement, a fait un gros pâté. Ma tante l'a grondé, et le sacristain avait l'air furieux. En sortant de l'église, papa et maman ont donné de l'argent aux pauvres qui étaient venus. Le parrain a jeté des dragées en l'air, et tous les enfants du village couraient et se battaient pour les ramasser. Ils nous ont suivis jusqu'à la maison, car il pleuvait toujours des dragées.

Nous aussi nous en avons eu, mais dans des sacs. Ma tante nous a donné de jolis livres de prières faits exprès pour les enfants; il y a des images. Je trouve celles de ma sœur plus jolies, et je n'en suis pas fâché, parce que j'aime bien ma sœur. Quand nous sommes rentrés, on a amené le petit Xavier au salon. Maman l'a pris dans ses bras et a dit, en le regardant : « Pauvre petit enfant! » Papa et maman avaient les yeux remplis de larmes. J'ai raconté cela à Marguerite, qui m'a assuré qu'il y a des larmes de chagrin et

des larmes de joie. Elle avait eu très-envie de pleurer une fois quand maman était revenue de Suisse et que nous étions restés avec Catherine. Ma sœur sait beaucoup de choses que j'ignore; aussi je la consulte souvent.

Robert se retint de faire des méchancetés pendant huit jours; après quoi il ne se gênait plus. Marguerite était sa victime. Voulait-elle cueillir un bouton d'or, il courait pour l'arracher et le foulait aux pieds. Comme elle n'aimait pas à rencontrer des vaches, il s'écriait tout à coup :

« Tiens, voyez ces vaches là-bas. »

Enfin il la contrariait du matin au soir.

Un jour Marguerite dit :

« Je voudrais un joli bouquet pour mettre sur ma petite table avec mes anges gardiens.

— Attendez, ma cousine, s'écria Robert, je vais vous en faire un dont vous serez contente. »

Il part, il court et revient avec un gros bouquet. Il avait cueilli les plus belles roses sans permission. Ma sœur n'osait pas accepter, car jamais nous ne nous étions avisés de couper des roses. Marguerite finit par prendre le bouquet; mais à peine le tenait-elle, qu'un petit crapaud sauta sur sa poitrine. Marguerite jeta un cri perçant et devint toute pâle. Alors je me précipitai

Il pleuvait toujours des dragées. (Page 95.)

sur Robert; une bataille s'engagea : coups de poings, coups de pieds, cheveux tirés, tapes, culbutes; enfin, Robert m'ayant attrapé le nez, la vue du sang arrêta le combat. Marguerite avait été chercher du secours; M. Hersant arriva. Robert et moi étions rouges, furieux, nous disant des injures.

« Henri, que vois-je? dit mon précepteur; est-ce ainsi que vous tenez vos bonnes résolutions de ce matin ? »

Mon nez me faisait beaucoup de mal, et j'étais bien aise d'être grondé pour pleurer.

« Monsieur, j'ai voulu venger ma sœur, et je recommencerai encore si Robert la tourmente. »

Ma tante arriva, elle emmena mon cousin; elle avait l'air triste et embarrassé.

Papa et maman ont fait semblant de ne pas savoir ce qui s'était passé. Quant à Catherine, elle ne se gêna pas pour dire que mon cousin ferait mourir ma tante de chagrin, et qu'on devrait le mettre au collége à cent lieues de la famille.

Quand j'y pense, je ne comprends pas la conduite de Robert. Il n'a pourtant pas mauvais cœur; il n'est pas gourmand non plus; je l'ai vu donner ses gâteaux aux enfants du village. Mais eût-il toutes les qualités du monde, je ne lui par-

donnerais pas de tourmenter des petites filles. C'est vraiment bien laid, mon cher Robert. Puisque nous sommes les plus forts, ayons soin d'elles. Quand ma sœur ne peut atteindre un bouquet de noisettes, je saute jusqu'à ce que je l'aie attrapé. Si elle a peur d'une bête, quoique cela me semble singulier, je prends la bête et je la jette bien loin. Ces pauvres petites sœurs, ce c'est pas leur faute si elles sont craintives ! Elles nous rendent aussi des services que nous serions fort maladroits à leur rendre. Un jour, je m'étais coupé le doigt avec mon canif; Catherine n'était pas là, moi je ne voulais pas déranger maman qui avait des visites : alors ma petite sœur me dit :

« Mon frère, donne, je vais t'arranger ton doigt.

— Tu ne sauras pas, Marguerite.

— Laisse-moi faire, Riri. »

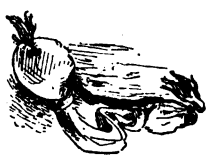
Et ma sœur prend un chiffon de sa poupée, elle fait un petit chapeau à mon doigt, et tortille, tortille du fil tout autour. Alors mon doigt n'a plus saigné, et le lendemain il était guéri.

Marguerite commence aussi à coudre mes cahiers; elle a un dé. Je serai bien content quand elle saura faire les reprises; car il ne se passe guère de jour sans que je ne m'accroche. J'aime bien mon petit Xavier, mais Marguerite !

Oh! quand je serai grand, j'aurai une bourse, une vraie bourse avec des écus et des pièces d'or, et si je m'aperçois que ma sœur désire une bague, un livre, j'irai vite l'acheter.

Je lui rapporterai d'Afrique des oiseaux et de belles peaux de lions, comme papa en a rapporté à maman : Marguerite sera bien contente!

Hélas! j'ai beau faire, il faut quitter un si agréable sujet et passer à un autre. Cher lecteur, ne vous lassez pas d'être indulgent envers moi. Ne me condamnez pas, plaignez-moi, constatez mes sottises pour les éviter.



CHAPITRE XII.

Où l'auteur n'est pas fier.

M. Hersant était fort ennuyé de courir après nous, et malgré ses bons yeux, nous lui échappions souvent.

Un jour, oh, quel jour! un joueur de marionnettes vint dans la cour du château; il avait aussi un chien savant qui jouait aux dominos. Tout le monde assista à une partie qu'il gagna.

Robert dit qu'il voudrait bien avoir ce chien. Le maître répondit qu'il ne le donnerait pas à l'Empereur s'il le lui demandait, que ce chien faisait sa joie et sa gloire. Papa ayant payé la partie, les joueurs s'en allèrent dans le village.

« Suivons-le un peu, s'écria Robert; un peu! »

Robert allait toujours, m'appelait poltron.

« Quel mal faisons-nous? Jamais nous ne re-

verrons un chien si drôle. On nous croit dans le billard. Va-t'en si tu veux; moi je préfère le domino au billard. »

Oh ! que j'ai été lâche ! je sentais que je faisais une mauvaise action, et j'avançais toujours. Il me semblait voir M. Hersant nous chercher partout.

Comment ai-je pu résister à ma conscience que j'entendais me dire dans le fin fond de mon cœur: Riri, retourne, il est encore temps; on s'inquiète au château : retourne, Riri.

Une heure s'était déjà écoulée. Le garçon aux marionnettes s'arrêta dans un petit chemin et nous dit qu'il nous ferait jouer une partie si nous lui donnions de l'argent. Nous n'en avions pas. Robert lui offrit des billes. Il refusa, en disant qu'un chien comme Mino ne se payait pas de pareilles niaiseries.

« Donnez-moi votre veste. »

Robert ôta sa veste, le garçon la prit, joua deux minutes et s'enfuit à toutes jambes. Robert courut après lui, ramassa des pierres, les lança sans pouvoir l'atteindre. Moi, je pleurais, j'avais peur et je pensais à la maison. Oh ! décidément il n'y a de plaisir que pour les enfants sages !

« Tu pleures comme une petite fille, me dit

Robert. As-tu peur des moineaux qui chantent? Vois, le soleil est haut, dans une heure nous serons revenus. M. Hersant nous grondera, et tout sera dit jusqu'à la prochaine fois. »

Le langage de Robert m'indigna.

« Et ta mère, et maman? S'ils nous cherchent? s'ils ont du chagrin? Robert, tu ne penses qu'à faire ta volonté, tu n'aimes que ton plaisir. Je ne te croyais pas si méchant. »

Robert siffla *Au clair de la lune*, puis une minute après il prit mon bras.

« Marchons vite, nous ne serons pas arrivés pour le dîner. »

Un chariot passa. Je proposai à Robert de demander au brave homme qui le conduisait de nous prendre avec lui.

« Monte si tu veux, mon petit, pour moi j'ai de bonnes jambes, et je sais mon chemin. »

Je montai en l'invitant à suivre mon exemple. Il ne voulut pas, malgré tout ce que lui dit le charretier, qui voyait bien que nous étions les enfants du château.

Malheureusement les chevaux de ferme ne vont pas aussi vite que ceux de papa, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que j'aperçus le village. Je descendis, et je n'avais pas fait dix pas que je

Un joueur de marionnettes vint dans la cour du château. (P. 102.)

vis tous les domestiques, papa, ma tante et Catherine en tête. Le voilà! le voilà! s'écrièrent-ils.

Dès que ma tante m'aperçut, elle tomba comme morte; on la porta chez le maréchal-ferrant.

Je tremblais si fort que je ne pouvais plus marcher. Papa me prit dans ses bras sans me gronder. Je sentais battre son cœur.

Malgré l'effroi où j'étais, je parvins à dire:

« Robert vient à pied, il n'a pas voulu monter sur la charrette. »

Quelqu'un courut dire cela à Catherine, qui était auprès de ma pauvre tante, et papa marchait vite en m'emportant.

Maman était dans le parc avec ma sœur. Marguerite pleurait; maman était toute blanche et ne pleurait pas. Elle jeta un cri en m'apercevant.

« Mon fils! Henri, où êtes-vous donc allés? »

Je tremblais tellement qu'il m'était impossible de répondre. On me coucha sur le canapé. Je bus du tilleul bien chaud et je m'endormis. Le lendemain, je me trouvai dans mon lit; en ouvrant les yeux, je vis maman: elle n'était plus pâle.

« Mon cher enfant, tu vois ce qu'il en coûte pour suivre un mauvais conseil. Je sais tout. Robert n'a accusé que lui seul. »

Au premier mot de ma petite mère chérie, j'ai pleuré. Marguerite est venue m'embrasser, et m'a dit tout bas:

« Il est parti. »

Une bonne nuit avait suffi pour me remettre; je pus me lever et déjeuner avec tout le monde.

Maman ne me gronda pas précisément, mais elle me dit d'un air sérieux que je connais bien :

« Mon cher enfant, tu as pu juger de notre douleur. Si tu es moins coupable que Robert, tu l'es pourtant beaucoup. Ta conscience t'a bien dit que tu agissais mal. Tu devais résister à ton cousin. Vous avez couru l'un et l'autre les plus grands dangers. Le monde est rempli d'histoires terribles qui ont commencé par une fuite comme la vôtre. Ce garçon pouvait vous emmener et faire de vous des sauteurs de corde. Vous eussiez été perdus pour nous et pour vous-mêmes. Au lieu d'être soignés, élevés et instruits par nous, vous auriez probablement reçu des coups de bâton comme en a reçu le chien pour apprendre à jouer aux dominos. Promets-moi, mon cher enfant, de ne jamais suivre un mauvais conseil. Vois-tu, un enfant n'a pas besoin de comprendre pour obéir. Nous avons été petits et nous avons eu besoin d'être avertis comme toi. Une mère, Henri, voudrait voir son en-

fant toujours joyeux. Si elle le contrarie, le prive d'un plaisir, c'est qu'elle sait le danger auquel il serait exposé. »

Je promis à maman qu'elle n'aurait plus de semblable reproche à me faire ; j'ai tenu parole. Maman m'a pris la tête et m'a un peu dorloté dans ses bras. C'est signe de contentement. Elle avait l'air de dire : Mon Dieu ! je vous remercie de me l'avoir rendu !

Aussitôt que j'ai été seul avec Marguerite, elle m'a raconté que papa avait déclaré qu'il fallait mettre Robert au collége. Ma tante a beaucoup pleuré, mais, s'étant décidée, papa était parti dès le matin avec le pauvre Robert.

Voilà des histoires qui font réfléchir, même lorsqu'on n'en a pas envie.

Robert, le chien, les dominos et les marionnettes me restèrent longtemps dans l'esprit. M. Hersant ne nous quittait plus un instant. C'était une précaution bien inutile : je ne sortais plus du parc.

Ma présence faisait de la peine à ma bonne tante. Louis la caressait encore plus que de coutume, et ça la faisait pleurer.

Peu à peu, mon cousin et moi nous avons repris nos jeux. Nous parlions de Robert.

Un beau matin, papa est arrivé avec une lettre du directeur pour ma tante. Il disait que la conduite de Robert lui donnait les plus grandes espérances, que les enfants étourdis ne sont pas les plus mauvais, et qu'une faute amène souvent un heureux changement. Ma tante lisait haut cette lettre; mais elle n'a pas pu continuer; elle avait trop grande envie de pleurer.

Je trouve que les mamans pleurent beaucoup. Je veux bien que la mienne pleure, à condition que ce soit de joie : ce n'est pas toujours facile. Je suis plus sage, et pourtant il me prend encore bien souvent des accès de paresse : j'aime la lecture, l'écriture; mais les thèmes, c'est vraiment affreux. Passe encore pour les versions. Que dites-vous de la grammaire? Quelle invention! Parlez-moi d'Annibal, de Scipion, d'Alexandre! voilà de petites histoires intéressantes!

M. Hersant est très-instruit. J'ai trouvé dans mes livres tout ce qu'il m'avait raconté dans nos promenades l'année dernière.

Je suis assez fort en orthographe, à ce qu'il paraît; aussi j'écris souvent à mes petits amis. J'ai une papeterie complète. Je m'amuse quelquefois à écrire à ma sœur. Je lui demande des nouvelles de ses petits oiseaux, j'invente des his-

toires, autrement mon papier ne s'userait jamais.

Noël et Paul disent qu'ils écriront quand ils seront grands. Paul méprise l'écriture, parce qu'on lui a donné une imprimerie avec des petits pots d'encre de toutes les couleurs. A chaque instant, il m'envoie des invitations, des *faire part*. Il m'a promis des cartes de visite pour le jour de l'an.

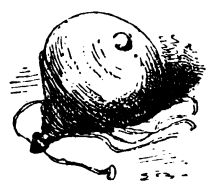
Nous apprenons la géographie d'une manière très-amusante. M. Hersant, que j'aime de plus en plus, dessine sur le sable la forme des îles, des presqu'îles; il fait des montagnes. Mais le plus joli, c'est que nous avons creusé de grandes rigoles pour imiter les rivières, les mers, les golfes et les détroits. Tout cela nous a coûté du travail et encore plus de plaisir.

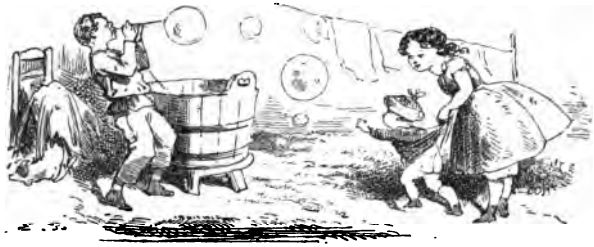
Ce bon M. Hersant! il a arrangé une gymnastique et il va nous donner des leçons à Marguerite et à moi pour courir en l'air, monter en haut des mâts, sauter par-dessus des cordes: je suis fou de bonheur. Malheureusement, Louis, mon gentil cousin, va partir. Ah! si Xavier pouvait grandir tout d'un coup! Je ne peux pas en revenir d'avoir été si petit.

Ma bonne chère tante est partie pour Lyon. Elle s'ennuyait de ne pas voir Robert. Papa ne l'a

pas laissée aller toute seule : il est très-bon papa.

J'ai eu du chagrin en voyant partir Louis. Je lui ai donné ma grosse toupie : je voudrais bien en avoir une autre.





CHAPITRE XIII.

Un moment d'erreur. Plusieurs événements remarquables.

Tant que j'avais eu mon petit cousin pour jouer, je ne m'étais pas aperçu que Marguerite passait presque toutes ses récréations avec Xavier. Une fois seul, je devins jaloux de cette nouvelle intimité : préférer un marmot à moi qui parle sans hésiter, qui cours et qui fais des bulles de savon ! L'offense me paraissait grave. J'enrageais chaque fois que je voyais Marguerite sauter et danser autour de mon petit frère pour obtenir un sourire de lui. Je la trouvais ingrate, capricieuse.

Cependant ma colère contre l'innocent Xavier n'allait pas jusqu'à me faire fuir le gratin de la bouillie, et je dois vous avouer que je n'ignorais pas l'heure où Catherine entrait dans la chambre

avec le poêlon. Quand la part de Xavier était faite, Marguerite et moi, armés d'une petite cuiller, nous nous précipitions sur le gratin. Il n'était pas rare d'entendre le croisement de nos armes. Si ma sœur eût été aussi gourmande que moi, plus d'un combat aurait eu lieu au fond du poêlon. Mais les querelles n'étaient pas faciles avec la douce Marguerite; et il fallait être un méchant garçon comme son frère pour en trouver l'occasion.

Un jour ma sœur vint sur la terrasse où je m'amusais à effrayer les lézards. Marguerite avait une robe bleue brodée par maman; ses boucles noires retombaient sur ses épaules, sa robe courte laissait voir ses petits pieds bien chaussés et, malgré le tablier blanc qu'elle portait encore et son air simple, je lui dis, pour la taquiner, que les petites filles étaient très-coquettes.

Marguerite crut que je plaisantais, et me demanda si je trouvais sa robe jolie.

« Est-ce que les garçons savent cela? Ta robe verte est comme toutes les robes vertes.

—Ma robe verte! Tu le fais exprès, Riri! Vois donc, ma robe est couleur du ciel; tu le sais bien. »

Je m'aperçus de suite que je faisais de la peine à ma sœur, alors je continuai à accuser les petites filles de coquetterie. La querelle s'engagea :

« Et que dis-tu, mon frère, des petits garçons qui ne dorment pas de joie parce qu'ils ont une blouse de velours, et tourmentent leur bonne pour nouer et dénouer dix fois le jour une cravate, qui se servent en cachette du peigne d'une poupée pour se faire une raie de côté, prennent de la pommade et s'en mettent tout en se regardant dans la glace? Oui, monsieur, il y a des petits garçons qui font cela! »

Ma sœur rougit en apercevant maman, et moi j'étais encore plus honteux.

« J'ai tout entendu, dit maman; quoique Henri ait tort, Marguerite n'a pas raison : elle aurait dû se contenter d'assurer son frère qu'elle n'attache pas plus de prix à une robe bleue qu'à une robe verte: elle eût dit la vérité. Mais je ne sais vraiment pourquoi on veut laisser tout entier aux petites filles un défaut dont les petits garçons ne sont nullement exempts. La coquetterie est aussi ridicule chez les uns que chez les autres. Que me font à moi une blouse de velours et une robe brodée, si ceux qui les portent ne sont pas d'aimables enfants? J'ai vu des petits garçons très-fiers de leur costume. Ils se croyaient admirés de tout le monde, tandis qu'une seule chose attirait l'attention : c'étaient leurs mains sales. Mes enfants, ajouta

maman, évitez les querelles, même pour peu de chose, votre tendresse s'en ressentirait plus tard. Rien de plus charmant que Riri et sa sœur quand ils sont bons amis. »

Nous nous sommes embrassés sans que maman nous le dise, et comme Marguerite, vous le savez, est bien plus gentille que moi, il n'y a plus eu de querelles entre nous, ou de si petites, que ça ne vaut pas la peine d'en parler. Je vous prie même d'oublier celle-ci et de nous aimer beaucoup tous les deux ; je tourne bien vite la page.

Un soir nous étions au salon, lorsque maman dit :

« Mes enfants, notre fermière m'a demandé que vous soyez parrain et marraine de sa petite fille : j'ai accepté, bien persuadée que vous seriez contents de rendre un service à ces braves gens. »

Le mot service nous fit bien peu d'effet en comparaison du plaisir d'avoir une filleule ; car il faut vous dire que nous avions été fort étonnés, Marguerite et moi, de n'avoir pas été préférés à ma tante et au vieil oncle pour le baptême de mon petit frère.

Le lendemain, on nous a menés voir notre filleule. Après avoir nommé tous les saints du calendrier, nous nous sommes arrêtés à l'appeler Marguerite Henriette, espérant qu'on ne séparerai

point ces deux noms, qui nous semblent encore les plus beaux après celui d'Anna parce que maman s'appelle ainsi.

On nous a dit que nous devions aimer notre filleule, nous occuper d'elle et la protéger toute la vie. Nous ne demandons pas mieux. Marguerite a fait un peu ses embarras à ce sujet : elle a cousu un béguin pour notre filleule. Ma sœur, vous le savez, a un dé et des aiguilles, mais je suis plus sûr du dé et des aiguilles de Catherine. Enfin, moi, je jouerai avec ma filleule, et quand je serai grand, je lui ferai des cadeaux et de la morale, comme papa et maman en font aux petites filles de l'école.

Un jour donc, Catherine nous habilla très-gentiment pour aller à l'église du village, où l'on devait baptiser notre filleule. Quoique j'aie soutenu à ma sœur que les garçons n'ont pas de coquetterie, la vérité me force à dire que j'en avais, et pas mal, surtout ce jour-là. C'est peut-être plus la faute de ma bonne que la mienne. Cette chère bonne m'avait mis une veste neuve bleue avec des boutons, des boutons à n'en plus finir. Nous partons avec papa et maman. J'étais ravi d'être parrain et d'être si beau. Arrivés dans la cour de la ferme, je fais un faux pas en descendant de voiture, et je tombe le nez dans une mare de boue qui ne sentait pas *la*

Cologne, comme je disais quand j'étais petit. Oh ! dame, je n'étais plus fier. Papa et maman ne songeaient qu'au mal que j'avais pu me faire, et moi je ne songeais qu'à ma veste et à mon pantalon.

L'importance que me donna cet événement ne me consola pas du tout. Le fermier, les enfants et les servantes m'entourèrent aussitôt. C'était à qui m'essuierait, me débarbouillerait. Quand on fut bien sûr que je ne m'étais fait aucun mal, tout le monde rit, excepté moi. Marguerite n'a pas ri beaucoup, mais un peu.

Papa dit que le baptême ne pouvait pas être remis pour cela, et qu'il fallait tout bonnement m'habiller avec les hardes du petit Pierre, qui était justement de mon âge, mais beaucoup plus fort. Mon orgueil était bien rabattu, et j'aurais certainement pleuré, si ma bonne petite sœur n'eût imaginé de me persuader qu'elle voudrait bien aussi elle être habillée en fermière. Elle m'appelait maître Pierre, me demandait des nouvelles de mon troupeau; enfin Marguerite inventait toutes sortes d'histoires pour me faire rire : c'était déjà beaucoup de ne pas pleurer, en me voyant si mal tourné dans les habits de Pierre.

Cependant j'ai fini par prendre mon parti de l'événement. Maman a été très-contente de notre

Oh ! dame, je n'étais plus fier. (Page 118.)

tenue à l'église, nous n'avons point fait de faute, nous étions même très-sérieux, car nous savions bien qu'un baptême n'est pas seulement une affaire de dragées. Notre filleule était laide, ce qui fit de la peine à Marguerite. Maman lui promit qu'elle serait plus gentille dans six mois, et c'est arrivé. Marguerite-Henriette a de belles joues roses et des yeux bleus ; elle nous fait des risettes chaque fois que nous allons la voir. Aujourd'hui elle marche toute seule, et quand sa mère l'amène au château, nous nous amusons avec elle : elle est très-gentille.

Un jour, j'avais presque huit ans, papa dit à maman :

« Il faut débarrasser la tête d'Henri de toutes ces boucles et lui couper les cheveux comme il convient à un garçon de les porter. »

Maman ne répondit pas, et il ne fut plus question de changer ma coiffure. Un mois après, un grand peintre vint à la campagne pour faire notre portrait. J'ai compris que maman me trouvait mieux avec mes boucles et qu'elle avait voulu que je les eusse dans mon portrait.

On dit que le peintre a très-bien réussi : nous *sommes à l'huile*. Je tiens dans mes bras Zéphir, une levrette de papa qui le suit en garnison ; Mar-

guerite s'est indignée lorsqu'on lui a proposé une poupée et elle a saisi au passage le chat de Catherine. Ceci ne veut pas dire que nous nous entendons comme chien et chat.

Ma bonne est ravie d'avoir le portrait de Minette. Si le lecteur veut nous voir, il faut qu'il vienne à Saint-Jean, en été, par exemple, nous le recevrons très-bien.

Le portrait étant achevé, papa et maman me conduisirent chez le meilleur coiffeur. Maman voulut être là.

Catherine eut beau dire que c'était un meurtre de couper les cheveux à son chérubin, on les coupa presque tout ras.

Maman les emporta précieusement; elle en a fait faire un bracelet pour elle, et puis le reste a été donné à quatre vieilles dames de ses amies qui en ont fait des *tours charmants*. Moi, je ne les ai pas reconnues ces dames la première fois, parce que leur perruque était noire auparavant. Mais je suis très-content de revoir mes cheveux en papillotes.

Je travaillais bien. M. Hersant était satisfait de moi. Les mauvais points devenaient de plus en plus rares. Je me plaisais à écouter mon précepteur, dont la conversation m'instruisait beaucoup. C'était bien heureux, car Noël et Paul n'étaient que des

camarades de passage et Marguerite ne quittait presque plus maman. D'ailleurs Xavier continuait à faire ses délices. Je n'étais plus jaloux, à ma grande satisfaction. Oh ! que c'est ennuyeux d'être jaloux ! On est malheureux, on ne dit rien ; on regarde dans un coin ce qui arrive de bon à ses frères et sœurs, on voudrait l'avoir pour soi. Si je remarque un jour que mon petit frère soit jaloux, je lui dirai comme j'ai été honteux et malheureux de ce vilain défaut. Et puis, être jaloux d'une petite sœur ! ah ! ça, par exemple, c'est le pire. Moi, je voudrais toujours que Marguerite fût la plus contente, la plus belle ! Maintenant je commence à lui donner le bras en ville. A la campagne, nous sautons chacun de notre côté ; mais s'il y a un ruisseau à traverser, je l'aide : je lui donne les plus belles mûres des haies. Elle n'a pas peur, Marguerite, que je lui joue de mauvais tours ! Je suis son protecteur !

Papa était si content de moi, qu'il me demanda ce que je désirais pour mes étrennes, sans compter les bonbons et les petits joujoux.

« Des bottes ! des bottes ! » m'écriai-je transporté de joie. Par malheur, on se moqua de mes prétentions, et je me rabattis sur une canne.

Depuis que je portais les cheveux courts, je me

croyais un petit homme et je cherchais à me donner de l'importance. Ma canne servit admirablement mes projets : je commençai par la faire résonner sur les dalles du vestibule au moment de partir pour la promenade ; en chemin, cette canne était précieuse pour écarter le plus petit caillou des pieds de Marguerite ; je m'en servais encore pour atteindre les branches les plus élevées, pour clapoter dans le ruisseau ; enfin j'imaginais des obstacles pour le plaisir de les vaincre. Depuis mes soldats de plomb, je n'avais pas reçu de présent qui me causât plus de joie.

Voyant l'envie que ma canne faisait à Marguerite, je la lui prêtais quelquefois ; puis je trouvai plus simple de lui en faire une de ma façon. Nous étions enchantés de gravir ainsi la montagne.

CHAPITRE XIV.

Histoire d'une dent.

Un jour, au déjeuner, je dis : « Tiens, j'ai une dent qui remue ! » et je la touchais pour faire voir qu'elle ne tenait presque plus.

Maman voulut y attacher un fil et la faire sauter. Alors, oubliant mon titre de colonel que je rappelais encore de temps à autre, je me mis à pleurer. Papa se moqua de moi en riant, parce qu'il était persuadé que je me laisserais faire l'opération par maman ; mais quand il vit à quel point j'étais lâche; il se fâcha tout à fait et maman aussi.

Marguerite chercha dans toutes ses dents s'il y en avait une qui remuât, car cette bonne petite sœur m'aurait volontiers donné l'exemple du courage.

Raisonnements, promesses, tout fut inutile, et on m'enferma dans un cabinet qui avait une petite fenêtre, sous laquelle Marguerite venait prononcer des discours dont l'éloquence aurait touché un garçon tant soit peu raisonnable. Marguerite le pensait du moins, et à la fin de chaque tirade elle disait :

« Eh bien! Riri, es-tu décidé? faut-il que j'aille chercher maman? »

Et je répondais non en pleurant.

Catherine venait aussi, sans avoir plus de succès. Après beaucoup d'allées et venues, Marguerite finit par me laisser. Je m'ennuyais beaucoup. Ma dent ne tenait presque plus, je savais bien que maman ne se chargerait pas de faire du mal à son petit garçon et que ses doigts délicats tireraient tout doucement le fil. Je me disais même que pour un militaire français, j'étais vraiment bien lâche.

Je dois toute la vérité au lecteur : j'ai remarqué que les petits garçons ont beaucoup de peine à dire oui quand ils ont dit non. N'est-ce pas ce qu'on appelle de l'entêtement, la plus sotte des sottises?

Je crois donc qu'il y avait de l'entêtement dans ma résistance, et quoique ce défaut soit bien laid,

j'aime encore mieux y croire qu'à la crainte de souffrir un peu, puisqu'un homme doit être brave.

Je me disais : comme je m'ennuie! On aurait eu le temps d'arracher toutes les dents de lait des garçons de l'école. Je pleurais, j'enrageais. Mais petit nigaud, s'écrie le cher lecteur, pourquoi n'appelais-tu pas? on serait venu bien vite, va! Autre sottise : l'amour-propre m'empêchait d'appeler ma sœur, dont le silence me paraissait un crime. C'est un exercice très-salutaire d'écrire ses mémoires; on se *repasse,* on revoit combien on a été méchant, ridicule! Et la morale qu'un petit garçon se fait à lui-même en vaut bien une autre.

Après une heure écoulée dans un silence désespérant, j'entendis la douce voix de Marguerite.

« Mon frère, mon frère, il vient d'arriver une grande cage remplie de poules. Il y en a des noires avec des huppes blanches, on dirait qu'une marchande de modes les a coiffées; d'autres sont toutes petites, blanches, et ont des espèces de manchettes aux pattes. Oh! Riri, décide-toi à laisser mettre un fil à ta dent! Je n'ai pas de plaisir à voir ces belles poules sans toi, mon frère; on ne te cédera pas; tu resteras prisonnier, Riri : c'est mal de faire de la peine à ses parents! »

Oh! honte, la curiosité seule l'emporta, du moins

je le crains, car il me semble qu'un bon petit garçon se serait décidé tout de suite pour faire plaisir à son papa et à sa maman.

Marguerite ouvrit la porte et me conduisit chez maman. Mon entrée ne fut pas brillante.

« Colonel, me dit maman en prenant un fil, approchez, ce ne sera pas long. »

Mais voilà qu'en attachant le fil, la dent est restée dans les doigts de l'opérateur. J'éclatai de rire en me sauvant.

Je convins avec moi-même que j'avais été ridicule et que bien certainement ma sœur était plus courageuse que moi. J'engage fortement le lecteur à se laisser arracher ses dents de lait : ça n'est rien du tout. Il se fera une réputation d'enfant courageux à bon marché, et s'il écrit jamais ses mémoires, il devra à ses contemporains un chapitre plus brillant que celui-ci.

Ah! ma sœur avait bien raison de me faire sortir de ce vilain cabinet où je m'ennuyais tant! Mes larmes séchèrent à la vue des magnifiques poules! Marguerite avait oublié les jaunes, les coqs noirs à reflets bleus et verts.

Une jolie maison *avec un petit parc* attendait les belles étrangères. Les premiers jours, toutes nos récréations se passaient à leur jeter du pain,

Colonel! me dit maman en prenant un fil. (Page 128.)

à rire des combats qu'excitait notre générosité.

On venait de loin voir nos poules. Tout le monde leur rendait justice, excepté Catherine ; à l'en croire, toutes ces inventions de poules extraordinaires ne valaient pas celles de la Flèche, qu'elle avait élevées, et quand papa voulait la taquiner, il lui disait du mal des poulets de la Flèche ; mais il aime et respecte ma bonne.

Elle n'est pas riche ; papa l'est, ce qui revient au même. Jamais Catherine ne manquera de rien. Quand elle ne pourra plus travailler, elle se reposera, voilà tout. C'est une fameuse bonne, allez !

HAPITRE XV.

La langue anglaise.

« Tu ne sais pas, mon frère, me dit Marguerite, je vais avoir une gouvernante anglaise pour apprendre l'anglais. Tu l'apprendras aussi et nous causerons ensemble. Les autres ne comprendront pas : veux-tu?

— Moi, apprendre avec une demoiselle? jamais, Marguerite; c'est bon pour une petite fille.

— Mais j'apprends bien un peu avec M. Hersant!

— C'est différent. »

Par bonheur, ma chère Marguerite se contenta de mon *c'est différent!* car j'aurais été très-embarrassé d'expliquer en quoi consistait la différence.

Il y a des moments où je suis taquin malgré moi, ou plutôt je n'ai pas le courage d'être gen-

til car je sens bien que je pourrais l'être, si je voulais.

J'étais très-impatient de voir miss Arabella. Je suis très-curieux, alors j'aime quand il vient du monde.

Marguerite me parlait sans cesse de l'arrivée de sa gouvernante.

« Comment crois-tu qu'est miss Arabella, Henri ? »

Et moi, pour rire et pour la tourmenter, je lui faisais des portraits effrayants. Un jour la pauvre miss était grande comme un peuplier; elle avait de longs bras, des dents d'une aune et mille autres agréments de ce genre. Le lendemain, elle était si petite qu'on aurait pu lui donner le berceau de Xavier.

Enfin miss Arabella arriva, et, heureusement pour elle et pour nous, mes portraits n'étaient pas ressemblants. Elle me plut tout de suite, tant elle avait l'air modeste et bon. Mais je me gardai bien de le dire à Marguerite. Ma sœur était enchantée d'avoir près d'elle une personne qui ne la quittait pas, lui donnait des leçons d'anglais et jouait au besoin avec elle.

J'ai oublié de vous dire que j'étais très-fier, comme dit Catherine; moi j'appelle cela être en-

têté (vous avez pu en juger). Désirait-on que je fisse une chose, je croyais me donner de l'importance en m'y refusant, et plus on me priait, plus je résistais : je me suis privé ainsi quelquefois de bien des avantages. C'est sans doute pour cette raison que papa et maman ne me parlaient pas d'apprendre l'anglais. J'en avais grande envie ! quand j'entendais ma sœur dire de petites phrases avec sa gouvernante, je trouvais cela très-drôle et je pensais que ce serait encore bien plus joli de nous entendre parler tous les deux.

Maman, je vous l'ai déjà dit, devine tout, et je suis persuadé que c'est elle qui a dit à Marguerite de me donner de petites leçons en cachette. Oh ! comme elle est bonne, ma sœur ! le désir de m'apprendre la rendait encore plus assidue à ses leçons. Quand nous courions seuls dans le jardin, vite elle m'apprenait des mots anglais.

Un jour elle me dit :

« Mon frère, j'ai une idée, une idée étonnante. Écoute : c'est dans deux mois la fête de maman, il faut que tu la lui souhaites en anglais?

— Avec du gazon anglais?

— Henri, voyons, ne plaisante pas. Mon idée est très-jolie. Je t'apprendrai une petite fable. Tu la réciteras à miss Arabella pour être bien sûr

Nous sommes entrés dans la chambre de maman (Page 137.)

qu'il n'y a pas de faute. Ce jour-là nous déjeunerons, nous dînerons en anglais, et Pierre ne comprendra pas quand nous lui demanderons du pain. »

Hélas ! qu'allez-vous penser de moi? N'importe, je vous dirai la vérité : sachez donc que la perspective d'étonner Pierre, de l'embrouiller, contribua beaucoup à me faire accepter les offres de ma sœur.

Nous voilà donc étudiant l'anglais à nos moments de congé. Quelquefois la leçon se passait comme par hasard devant miss Arabella, qui de l'air le plus indifférent me reprenait sans me regarder, tout en brodant. J'avais des dispositions étonnantes ; oui, étonnantes, messieurs et mesdemoiselles ; la preuve c'est qu'aujourd'hui je suis aussi bavard en anglais qu'en français (quel bonheur !) et il n'y a que dix-huit mois que ma sœur a eu son idée.

Ces deux mois passèrent aussi vite que les autres, et le jour de Sainte-Anne, à neuf heures du matin, nous sommes entrés dans la chambre de maman, Marguerite et moi ayant à la main un gros bouquet de roses.

Ma sœur m'avait appris avec le secours de miss Arabella (j'étais tout à fait réconcilié avec cette

chère miss) un joli compliment. Je le savais très-bien. Lorsque tout à coup, voulant faire un acte d'indépendance, je trouvai plus à propos de dire à maman : *I love you* (je vous aime).

Ces trois mots produisirent un effet foudroyant. Maman pensa que c'était seulement une manière de lui dire : je suis décidé à apprendre l'anglais. Jugez donc de sa surprise et de celle de papa en m'entendant leur réciter une fable sans manquer un mot, et avec un accent qui faisait sourire miss Arabella.

THE SHEEP.

Lazy sheep, pray tell me why
In the pleasant fields you lie,
Eating grass and daisies white,
From the morning till the night?
Every thing can something do,
But what kind of use are you?

Nay, my little master, nay,
Do not serve me so; I pray.
Do'nt you see the wool that grows
On my back, to make you clothes?
Cold and very cold you'd get,
If I did not give you it.

True it seems a pleasant thing
To nip the daisies in the spring;

But many chilly nights I pass
On the cold and dewy grass,
Or pick a scanty dinner, where
All the common's brown and bare.

Then the farmer come at last,
When the merry spring is past,
And cuts my wooly coat away;
To warm you in the winter's day;
Little master, this is why
In the pleasant fields I lie.

C'est papa qui était content! Il me tapait sur les joues, m'appelait son petit garçon, et me promettait de me mener en Angleterre. Mais je n'avais pas besoin de cette promesse pour être heureux : quand on est gentil, on se récompense tout seul.

Je ne veux pas faire le pédant et supposer que tous les petits garçons savent l'anglais, puisqu'il s'en est peu fallu que je ne l'apprisse pas. Je vais donc donner au cher lecteur la traduction de la fable. S'il sait l'anglais, il voudra bien tout de même me savoir gré de mon attention.

LES MOUTONS.

Paresseux moutons, je vous prie, dites-moi pourquoi vous restez dans les champs joyeux, broutant l'herbe et les blanches marguerites, du matin jusqu'au soir?

Tout être peut faire quelque chose : mais vous, à quoi êtes-vous bons?

Tout doux, mon petit monsieur, tout doux! Ne me traitez pas de la sorte, je vous prie; ne voyez-vous pas la laine qui croît sur mon dos? Oh! comme vous auriez froid, et bien froid, si je ne vous la donnais pas!

De vrai, cela me semble amusant de tondre les marguerites au printemps; mais que de fraîches nuits je passe sur l'humide et froid gazon! ou quel maigre dîner je ronge sur la lande aride et sombre!

Puis le fermier arrive enfin, quand le gai printemps est passé, et il coupe toute ma jaquette laineuse pour vous chauffer au temps d'hiver. Petit monsieur, voilà pourquoi je reste dans les gaies prairies.

CHAPITRE XVI.

Nous sommes contents. — Nous avons du chagrin.

La mère de notre filleule nous apporta un petit agneau. Quelle joie ! il broutait sous nos yeux, nous regardait, bêlait. Marguerite lui mit au cou un grelot passé dans un ruban rose. Le nouvel hôte était l'objet de tous nos soins. Je crois même qu'il se serait bien passé d'être peigné par ma sœur; il nous suivait partout comme un chien. J'aurais voulu lui donner un nom; Marguerite m'assura que nous n'en trouverions pas de plus joli que celui d'*Agneau*, et je lui ai cédé. Xavier apprécia bien vite la différence qui existait entre notre agneau et son mouton de carton. Après avoir été un peu effrayés l'un de l'autre, ils devinrent très-bons amis, et ils faisaient des parties qui nous divertissaient beaucoup.

En grandissant, notre plaisir était de nous faire des contes, de supposer qu'au lieu d'être les enfants de papa et de maman, nous étions de pauvres enfants gagnant leur vie.

Un jour, rien ne nous semblait préférable au sort des petits bergers.

« Vois-tu, disait Marguerite, nous serions toujours ensemble, car d'abord moi j'aurais peur des bêtes; je tricoterais. Toi, tu ferais des paniers d'osier, des cages; tu chanterais près de moi. Le soir, j'arrangerais tout dans notre cabane; je ferais la soupe. »

Si par malheur j'avais l'air de me méfier de la soupe de ma sœur, elle se fâchait.

D'autres fois nous étions de petits marchands ambulants. Tout le monde nous aimait et nous achetait. Quelle joie c'était de rapporter de l'argent à nos parents! car si Marguerite ambitionnait de faire le ménage, elle ne renonçait pas à avoir une bonne mère qui l'aimât bien.

Je m'amusais des contes de Marguerite et de ses inventions.

C'est étonnant comme les malheurs arrivent au moment où l'on y pense le moins! Avez-vous remarqué cela?

Nous étions tous contents. Il faisait un temps

superbe. On allait abattre les châtaignes et en manger, lorsque le bon M. Hersant tomba malade. Il fut bien contrarié de se mettre au lit, de me laisser travailler seul et un peu sous la surveillance de miss Arabella, que j'avais pris mon parti d'aimer beaucoup.

Papa crut, comme tout le monde, que M. Hersant guérirait bien vite; le contraire arriva. Alors, comme nous devions quitter bientôt la campagne, maman eut l'idée de m'envoyer en pension à Lyon, parce que je ne faisais pas grand'chose, sauf l'anglais qui allait très-bien.

Cette nouvelle ne me fit pas plaisir, comme vous pensez.

Papa me dit:

« Mon petit garçon, tu es vraiment très-sage, et j'espère que tu ne feras pas le chagrin à M. Hersant d'être indocile pendant sa maladie. Tu as souvent dit que tu l'aimais: eh bien! il faut lui en donner une preuve.

« Il s'agit peut-être de passer un mois hors de la maison (je commençai à pleurer). Tu auras de bons camarades avec lesquels tu joueras. J'irai te voir. Cela sera bien vite passé! D'ailleurs un garçon de huit ans doit déjà montrer du courage. »

Je me mouchai au lieu de répondre.

« Allons, continua papa, tu es un bon enfant; aussi, pour ta récompense, on mettra ta malle à la diligence, et nous irons à l'embarcadère à cheval, comme deux hommes. N'est-ce pas, Riri? »

Je n'avais presque plus de chagrin.

Il n'en fut pas de même pour Marguerite. Maman la gronda; alors elle ne dit plus rien.

Le lendemain, je suis parti à cheval sans pleurer: j'avais ma canne.

La rentrée des classes n'avait pas encore eu lieu, et cependant il y avait quinze élèves, des petits et des moyens. Quelques-uns avaient leurs parents bien loin, bien loin; d'autres étaient privés de vacances parce qu'ils n'avaient pas travaillé. La maison était grande et belle. Il y avait une cour immense plantée d'arbres où l'on jouait pendant la récréation.

Je fus très-bien reçu par les maîtres. Je dois dire qu'à ma grande surprise, je ne me sentis pas aussi malheureux de quitter papa que je me l'étais figuré.

Aussi, c'est qu'il m'avait amené exprès à l'heure de la récréation, de sorte que je commençai tout de suite par jouer.

Il n'y avait pas une minute que j'étais dans la cour, lorsque j'aperçus un petit garçon pâle, blond, un peu plus grand que moi, pas beaucoup. Il nous

regardait, et aucun des garçons n'avait l'air de s'apercevoir de sa présence.

Je demandai à un petit pourquoi celui-là ne jouait pas avec les autres.

« On ne l'aime pas.

— Pourquoi donc? Il a l'air si triste.

— C'est un Anglais. Il ne sait pas dire quatre mots, et il regarde le ciel comme s'il allait en tomber du français.

— Est-il nouveau comme moi?

— Lui! Il y a trois mois qu'il est débarqué on ne sait d'où. Personne ne l'aime.

— Est-il méchant?

— On n'en sait rien. »

Le petit Anglais voyait bien que nous parlions de lui. Il rougit, et marcha de long en large, les mains dans ses poches.

Moi, je ne disais plus rien: je repassais tous mes mots anglais; je voyais miss Arabella, Marguerite, mon dictionnaire et ma grammaire anglaise.

Après un moment d'hésitation, je résolus de faire un acte de courage.

On allait jouer à la toupie, avec une grosse toupie. N'importe; je les laisse tous, et je vais droit au petit abandonné.

Je pourrais très-bien raconter au lecteur la con-

versation que nous avons eue en anglais; mais, s'il ne sait pas l'anglais, lui, il ne sera pas content. Il est donc modeste, et peut-être plus sûr, d'écrire en français.

« Voulez-vous parler avec moi, je sais un peu l'anglais? »

Cyrille devint écarlate et me tendit la main.

« Quel bonheur! s'écria-t-il. Mais on vous détestera si vous m'aimez.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'ils n'aiment pas les Anglais. Ils se moquent de moi, et ils me battraient, s'ils osaient; mais qu'ils viennent! » Et Cyrille ferma les poings.

« Moi, je n'ai pas peur. Papa est colonel, et je serai aussi militaire. »

Je faisais des fautes en parlant, j'hésitais.

« Oh! ne craignez rien, dit Cyrille, ce n'est pas moi qui rirai de vous, au contraire. Je vous apprendrai ma langue et vous m'apprendrez la vôtre. »

Le marché étant conclu, nous nous sommes mis à l'œuvre, et, quoique je ne sois pas ingrat, je suis obligé d'avouer que cette leçon d'anglais, donnée par un petit camarade, me parut bien autrement intéressante que celle de miss Arabella, même en compagnie de ma sœur. Mais ce qui fut une joie

toute nouvelle pour mon cœur, c'était de consoler un petit garçon.

A partir de ce jour, je me sentis tout changé. Je pensais à tous mes bonheurs: papa, maman, ma sœur, Xavier, Catherine et notre campagne. Et quand je me disais que Cyrille n'avait rien de tout cela, j'étais fier de l'aimer, d'être son bonheur. Je dis à mon ami:

« Il faut oublier ce qu'ils vous ont fait (ça m'ennuyait bien de ne pas le tutoyer); demain, nous jouerons avec eux.

— Je ferai comme vous voudrez. »

Le lendemain, à la première récréation, je montai sur un banc de pierre, et je tins à peu près ce langage:

« Messieurs, je vous annonce une nouvelle: Cyrille est mon ami, et je vais vous dire pourquoi. En le voyant tout seul, j'ai pensé que je serais bien malheureux à sa place, et comme j'apprends l'anglais depuis six mois avec ma sœur, je suis décidé à m'amuser avec lui. Quand nous serons grands, nous nous battrons avec les Anglais s'il y a la guerre; en attendant, croyez-moi, jouons tous ensemble petits Anglais et petits Français. »

Un bravo s'étant fait entendre, tout le monde applaudit. Alors je pris Cyrille par la main, et mes

camarades l'embrassèrent avec transport. C'était à qui lui donnerait des billes, du sucre d'orge.

Je n'avais ni bottes ni canne pendant que tout cela se passait; mais je sentais mon importance, un contentement que je n'oublierai de ma vie, même si je deviens très-vieux, comme le parrain de Xavier.

Papa vint me voir le lendemain, et vous pensez bien que je ne manquai pas de lui parler de mon ami Cyrille. Papa loua beaucoup ma conduite, m'appela un brave garçon et me prédit que mon nouvel ami n'oublierait jamais ce que j'avais fait pour lui. Papa me demanda en riant si je me repentais d'avoir appris l'anglais avec une demoiselle. On m'avait dit souvent que j'étais gentil, et j'en étais bien persuadé; mais je compris que mon affaire avec Cyrille était sérieuse, et qu'en écoutant mon cœur j'avais fait une bonne action qui me valait l'estime de papa, de mes maîtres et de mes camarades. Cyrille n'était plus le même : il courait, il parlait un peu (on n'osait plus se moquer de lui), aussi ses joues devinrent roses, et tout le monde disait que sans moi il serait peut-être mort de chagrin.

Le jeu ne nous empêchait pas de causer tout seuls, Cyrille et moi. Quand il vit que je le com-

Je tins à peu près ce langage. (Page 147.)

prenais bien, il me raconta comment il se trouvait à Lyon.

« J'ai un papa aussi, moi, me dit mon ami, seulement il est aux Indes, bien loin, je te montrerai sur la carte; alors il ne peut pas me faire sortir. Maman est morte le jour de ma naissance. Élisabeth, l'aînée de mes deux sœurs, m'a élevé; mais elle s'est mariée avec le capitaine Héliot. J'aurais bien voulu aller aux Indes avec papa et mes sœurs. Le médecin n'a pas voulu; il a dit que je suis trop faible pour supporter le voyage. Alors papa, connaissant ici un monsieur et une dame, il m'a mis dans cette maison. Malheureusement M. et Mme de Cernay sont très-âgés, toujours malades; ils ne peuvent pas me faire sortir. Quelquefois Madame m'apporte des gâteaux; mais qu'est-ce que cela me fait?

« Avant ton arrivée, Henri (il était décidé que nous nous tutoierions), je pleurais tous les jours et souvent la nuit. Il y a un mot anglais que tu dis sans en connaître la signification: *home*. Tu ne sais pas comme on est malheureux quand on n'a pas de *home*. C'est la maison avec tout ce qui est dedans, ce qu'on a toujours vu. Ton pays est bien beau, quoiqu'il ne ressemble pas du tout au mien. Je voudrais voir la mer avec de grands bateaux dessus; entendre parler anglais avec l'accent;

quand papa sera revenu des Indes, je retournerai en Angleterre.

« Si tu m'en crois, Henri, nous continuerons à nous aimer comme maintenant. Qu'est-ce que cela fait d'être Anglais ou Français, si le cœur est bon? D'abord, moi, je ne t'oublierai jamais.

— Ni moi non plus, Cyrille. En attendant que ton père revienne des Indes, nous t'emmènerons à notre campagne. Tu verras comme papa et maman sont bons et Marguerite gentille. Et puis miss Arabella te fera du thé, des tartines qui auront un goût de *home*. Oh! Cyrille, tu seras heureux! »

Si je consolais mon ami, lui m'empêchait d'avoir du chagrin. Loin de m'ennuyer, je m'amusais beaucoup; c'est étonnant comme les chagrins s'en vont vite!

J'apprenais des jeux anglais. La plupart ressemblent aux nôtres: les barres, les quilles, le cheval fondu et le saut de mouton. En fait de nouveauté, je vous signalerai surtout *croquet*. Voici ce que c'est: on place de distance en distance, à la suite les uns des autres, sur un carré long, de petits arcs fixés dans la terre, et avec une raquette de bois on chasse une balle que l'adresse du joueur consiste à faire passer sous chacun des arcs. En Angleterre, ce jeu s'appelle billard des *petits garçons*.

Croquet avait de grands succès parmi nous, peut-être à cause de sa nouveauté.

Je vous citerai encore *foot ball;* c'est-à-dire qu'on lance une balle avec le pied. Ce qu'il y a de plus amusant dans ce jeu, c'est qu'on tombe quelquefois.

Hare and Huntz est une chasse : le *hare* ou lièvre est traqué et poursuivi par les chasseurs. Quand ceux-ci sont nombreux et qu'on peut figurer le cor de chasse avec une trompette, la partie est très-amusante, pourvu qu'on ne soit pas toujours le lièvre.

Dans une si heureuse situation, je pensais à Marguerite sans la regretter. Je me passais très-bien d'elle. Chère petite sœur, pardonne-moi cet aveu. Je t'aime assez pour le faire. Mais ce que je me reproche encore, c'est de n'avoir pas même songé à t'écrire, quoique je te l'eusse promis. Aussi je fus bien honteux quand papa m'apporta une lettre de toi. Marguerite avait pris une feuille de son plus joli papier ; sa lettre était cachetée avec de la cire rouge ; maman lui avait prêté son cachet. Puisque j'ai conservé cette lettre dans mon portefeuille vert, attendez, je vais la chercher : Marguerite ne sera pas fâchée de la retrouver dans mes Mémoires.

LETTRE DE MA SOEUR.

« Château de Saint-Jean, 29 septembre.

« Mon cher Riri,

« J'ai d'abord eu un peu de chagrin de ne pas recevoir une lettre de toi ; mais je me suis dit qu'il fallait au contraire en être contente, parce que si Riri était malheureux, il l'écrirait bien vite à sa petite sœur, n'est-ce pas, mon frère ? Je me figure qu'après avoir travaillé tu joues, et voilà pourquoi il ne te reste pas de temps pour m'écrire.

« Moi, je m'ennuie de ne pas te voir.

« J'aimerais mieux donner à manger aux poules et aux canards seulement à mon tour, et que tu fusses ici.

« Papa nous a parlé de ton ami. Je voudrais bien le voir. Quand nous serons à la ville, maman le fera sortir : comme elle est bonne, maman ! Il paraît que tu es très-gentil. M. Hersant en est très-heureux. On parle beaucoup de toi. Je pense que si j'étais absente, on parlerait de moi aussi. *Agneau* se porte très-bien, pourtant je lui trouve l'air un peu triste. Le vent a fait tomber beaucoup de feuilles, et c'est très-amusant de marcher dessus

en faisant du bruit. Catherine dit que le temps lui *dure* sans toi. J'ai été hier avec elle cueillir les pommes du verger. Il y en a beaucoup, des petites et des grosses. Je fais griller des châtaignes pour mon goûter.

« Adieu, mon petit frère chéri, je t'aime encore plus.

« Ta sœur pour la vie,
« MARGUERITE. »

J'ai lu cette lettre à Cyrille, qui s'est beaucoup réjoui de faire la connaissance de Marguerite. Je ne suis pas sûr que Marguerite ait gardé ma réponse, alors je ne veux pas la lui demander. D'ailleurs ma lettre n'était pas jolie comme la sienne. Je l'avais écrite dans la cour, sur un banc, pendant que ma toupie dansait. Je dis cela pour que le lecteur n'ait pas de regrets.

Je pourrais passer quelque chose, mais je ne veux pas : j'ai eu du chagrin de quitter ma pension, c'est très-laid, n'est-ce pas ?

Dame ! j'aimais beaucoup Cyrille, et puis moi, je m'amusais avec les garçons. Quoique Marguerite soit la plus gentille des sœurs, je ne peux pas jouer à tous les jeux avec elle. Jamais je n'aurais cru qu'un mois allât si vite hors de la maison.

Un jour, à la récréation, papa est venu me chercher. J'ai dit adieu à tous mes camarades, qui n'étaient pas contents de me voir partir sitôt. Cyrille n'a pas pleuré, quoiqu'il en eût bonne envie. Pourtant les autres l'aimaient, et je lui laissais un ami pour me remplacer.

A peine étions-nous dans la rue, que je n'avais plus de chagrin. Je me réjouissais de revoir tout le monde. Papa riait de mes questions et ne lisait pas le journal en voiture, comme un certain voisin de campagne. Papa lit le journal dans son cabinet; lorsqu'il est avec nous, il cause et nous amuse.

CHAPITRE XVII.

Le retour à la maison.

Maman, Marguerite, miss Arabella et Catherine étaient dans la cour à notre arrivée. Comme je courais pour embrasser ma petite mère chérie, Catherine m'a attrapé, et il a fallu qu'elle m'embrassât la première. Maman a ri. Il me semblait revenir d'un grand voyage. J'ai d'abord été trouver M. Hersant, qui était au salon. Il a été très-content, et moi aussi. Marguerite m'a emmené voir les poules et notre mouton. Nous parlions tous les deux à la fois. Je faisais des bêtises exprès pour amuser ma sœur. Miss Arabella ne pouvait pas nous suivre.

La journée n'a pas suffi pour répondre aux questions de Marguerite. Il a fallu continuer le lendemain. Elle désirait bien voir Cyrille. Il faisait un temps superbe. Alors, maman a dit que, pour célé-

brer mon retour, nous aurions congé et que nous irions voir battre les châtaignes. Oh! que c'est amusant! Et puis, quand les fermiers ont ramassé la récolte, il y a les pauvres gens qui viennent chercher dans les feuilles les châtaignes perdues.

Nous avons rencontré une petite fille qui pleurait parce qu'elle s'était piqué les doigts en ramassant des châtaignes. Marguerite a pressé les doigts de la petite et les a essuyés avec son mouchoir. Puis nous lui avons dit de rester tranquille, et nous avons glané pour elle. Quand son panier a été rempli, nous le lui avons rendu. Elle éclatait de rire, nous regardait à travers ses doigts, et riait encore. Marguerite aurait bien voulu embrasser cette petite fille, mais elle n'a pas voulu et s'est sauvée avec son panier rempli de belles châtaignes.

Je repris mes leçons. Je m'appliquais tellement que M. Hersant ne me reconnaissait pas. Je faisais exprès d'être sage pour ne pas fatiguer ce bon M. Hersant; mais ça n'a pas duré très-longtemps. J'ai bientôt fait des étourderies comme à l'ordinaire.

Nous devions partir pour la ville dans quelques jours, lorsqu'une nuit il tomba tant de neige, que maman voulut attendre, parce que maman a très-peur en voiture et que ce n'est pas plus facile de descendre de notre montagne que d'y arriver. Je

n'étais pas fâché de rester encore un peu. Nous nous amusions, Marguerite et moi, à marquer nos pas dans la neige. Le fils du jardinier nous fit un grand bonhomme de neige qui resta debout pendant plusieurs jours; à la fin, nous avons décidé de l'abattre avec ma canne: c'était très-amusant. Comme nous étions enchantés de voir la campagne toute blanche, Catherine nous dit un matin, en nous habillant, que la neige n'était pas amusante pour tout le monde et que le fermier venait de trouver une pauvre vieille qui avait manqué de rester dans la montagne.

Aussitôt habillés, nous courons chez maman et lui demandons des nouvelles de la pauvre femme. Maman nous raconta que cette bonne vieille, n'ayant pas entendu parler de son mari, retenu à l'hôpital depuis un mois, avait entrepris, malgré son âge avancé, d'aller à pied jusqu'à Grenoble. On l'avait trouvée à dix heures du soir et ramenée au château.

« Venez lui rendre visite, » dit maman.

La voyageuse avait été mise dans une chambre du château; maman lui avait donné une camisole chaude; un grand feu brûlait dans la cheminée.

En nous voyant, la pauvre vieille leva les mains et s'écria:

« Bonté divine ! ne dirait-on pas que je suis une dame ! Quel lit ! Que j'y suis donc bien ! Et ces petits enfants qui viennent me voir ! C'est bien vrai que le malheur est bon à quelque chose. »

Jamais nous n'avions vu une femme si vieille. Ses mains et son visage étaient comme du parchemin. Nous ne pouvions pas en détacher nos yeux.

« Crois-tu, me dit Marguerite, quand nous fûmes sortis, que maman deviendra comme cela ? »

J'ai dit non, parce que je voyais que cette pensée faisait de la peine à ma sœur, mais je n'en suis pas sûr.

Un soir je dormais, lorsque tout à coup ma sœur entra dans la chambre de Catherine en poussant des cris affreux.

« Ma bonne, ma bonne, entends-tu ? on tue quelqu'un. »

Catherine prit Marguerite dans ses bras, se mit à rire et lui dit :

« Ma mignonne, calme-toi, ce quelqu'un crierait aussi fort si on le tirait par l'oreille. Il faut bien le *tuer* pour avoir des boudins et des saucisses.

— Ah ! dit Marguerite, c'est le cochon ! »

Cette pauvre Marguerite ! son cœur battait, ma bonne lui a donné de l'eau sucrée, et elle a veillé près de son lit jusqu'à ce qu'elle soit endormie.

C'était très-amusant. (Page 159.)

UNIV. OF
CALIFORNIA

Le lendemain nous avons ri des terreurs de Marguerite. Maman nous ayant dit qu'elle nous permettait de voir *travailler* le charcutier, notre joie fut au comble. Ma sœur oublia son attendrissement de la veille. Catherine lui fit une toilette de circonstance, car Marguerite devait faire une saucisse et moi du boudin.

Cette journée de cuisine nous causa un plaisir d'autant plus grand qu'il était nouveau. Nous marchions sur les talons du charcutier, nous le regardions couper, hacher, avec autant d'intérêt que s'il nous eût montré la lanterne magique. Mais lorsque, tenant sa promesse, l'homme me dit de souffler dans le boyau qu'il avait préparé, j'éprouvai une joie folle en voyant la peau se gonfler. Marguerite ne dédaigna pas de presser de ses petites mains le gros soufflet qui était un peu gras.

Notre sensibilité s'effaça complétement au déjeuner du lendemain, et la sensible Marguerite demanda si le fermier tuerait encore un autre cochon. Je crois bien que l'observation de Catherine sur la susceptibilité de l'individu contribua aussi à endurcir le cœur de la tendre Marguerite.

Pendant les trois ou quatre jours qui s'étaient écoulés, la neige avait presque disparu, la bonne vieille était réchauffée, et nous sommes tous partis,

sauf Catherine qu'on laissa encore un peu pour faire la lessive.

J'avais bien promis à Cyrille de penser à lui; mais, pour dire la vérité, je l'avais oublié, surtout le jour du boudin.

En entrant dans la ville, je demandai à papa de me mener voir mon ami. Il m'assura qu'il m'y conduirait le lendemain à la récréation. J'aurais voulu être au lendemain tout de suite.

Dès que Cyrille m'a aperçu, il s'est jeté dans mes bras. Il avait l'air content, heureux; il parlait français pas trop mal. Papa l'a caressé et lui a dit qu'il sortirait chez nous.

Huit jours après, mon ami Cyrille faisait son entrée à la maison. Maman le reçut si aimablement qu'il ne fut pas intimidé. Il parla anglais avec Marguerite et je crois que sa surprise a été grande en voyant une petite Française parler couramment l'anglais. Ma sœur n'a pas d'orgueil. A sa place, j'aurais fait mes embarras *en anglais*. Elle rougissait en répondant à Cyrille. Quant à miss Arabella, elle était joyeuse comme un oiseau qui se trouve en compagnie de ses semblables. Elle parlait si vite, que ma sœur avait presque autant de peine que moi à la comprendre.

Maman, ma chère maman, avait fait servir au

déjeuner tout ce qui peut régaler un petit Anglais : beefsteak, pommes de terre, beurre et thé. Miss faisait des tartines avec une ardeur britannique vraiment amusante, et Cyrille les faisait disparaître avec tout autant de dextérité. Marguerite a joué avec nous, en anglais, presque toute la journée. Maman pense que cette journée de congé vaut un mois de leçons : nous sommes bien de son avis.

Quoi qu'on en dise, le temps passe encore plus vite quand on joue que lorsqu'on travaille, et nous fûmes tout étonnés d'arriver à l'heure du dîner, puis à celle du départ.

Nous nous sommes dit adieu en nous embrassant, Cyrille et moi ; Marguerite lui a donné un gentil *shake-hand*.

Le soir j'ai entendu maman qui disait à papa (n'allez pas croire que j'ai écouté ; fi donc !) :

« Je suis sûre que si les enfants passaient seulement un mois en Angleterre, ils parleraient tout à fait bien.

— Je le crois aussi, mais, ma chère Anna, toi (papa tutoie toujours maman) qui recules devant la dépense d'un cachemire, n'es-tu pas effrayée de ce que nous coûterait ce voyage de famille ?

— Pas du tout, Georges : Henri et Marguerite se souviendraient toujours de ce voyage, ils en pro-

fiteraient beaucoup, et ils n'abandonneraient pas plus tard, comme cela arrive si souvent, une langue étrangère. »

Papa a répondu, en tournant sa moustache :

« Nous avons le temps d'y penser. »

J'ai couru dire à ma sœur ce que je venais d'entendre, lui recommandant le secret.

L'espoir d'aller en Angleterre me transportait de joie. Marguerite était plus froide. L'idée de passer la mer lui faisait peur. Elle disait:

« J'aimerais mieux y aller quand je serai grande. »

Cependant la carte d'Angleterre devint l'objet de notre attention. Et puis, moi, je faisais adroitement des questions à miss Arabella sur son pays.

Elle ne se faisait pas prier pour répondre et je lançais de petits coups d'œil à ma sœur.

Ce projet nous occupa beaucoup pendant huit jours, et comme maman n'en parlait pas, nous avons fini par ne plus y penser du tout.

CHAPITRE XVIII.

La maladie de papa.

Au lieu d'un voyage, nous avons eu un grand chagrin : papa est tombé malade tout d'un coup. Oh ! comme la maison devint triste ! Maman ne s'occupait plus de nous. A peine si nous la voyions. On inventait toutes sortes de choses pour nous distraire : des promenades bien loin avec Cyrille les jours de sortie ; mais nous ne pouvions presque plus nous amuser, nous pensions toujours à papa.

Le médecin venait trois fois par jour ; tout le monde envoyait savoir des nouvelles. Un jour, une vieille dame, amie de maman, nous rencontra au Jardin des Plantes ; elle nous embrassa en disant : pauvres petits, et elle fit un signe à M. Hersant. Marguerite pleura.

« Papa va mourir, me dit-elle tout bas.

— C'est impossible, ma sœur.

— Les autres papas meurent bien, le nôtre pourrait bien mourir aussi! »

Heureusement que M. Hersant eut l'idée de nous faire voir les oiseaux empaillés.

Alors Marguerite ne pleura plus et s'amusa beaucoup, car elle ferait une lieue pour voir un bel oiseau.

J'étais bien content de voir ma sœur consolée; mais l'air et les paroles de la dame me revenaient toujours. Je me figurais comme maman serait malheureuse et nous aussi. Nous aurions des habits noirs, nous pleurerions beaucoup; et enfin nous n'aurions plus de papa! Je dis à M. Hersant mes pensées. Il en eut l'air étonné; mais les grandes personnes consolent toujours les enfants.

« Bien souvent, mon petit ami, on se fait du chagrin pour des choses qui n'arrivent jamais. Votre papa peut être très-malade et ne pas mourir. »

Il me rappela qu'un de nos fermiers avait eu la fièvre pendant deux mois et qu'il faisait maintenant douze lieues à pied.

De tout ce que M. Hersant me dit pour me consoler, l'exemple du vieux Jacques me rassura plus que tout le reste.

M. Hersant ajouta qu'il fallait redoubler de sagesse et prier Dieu de tout notre cœur, parce qu'il

Papa riait en la regardant. (Page 172.)

ne refuse rien aux enfants qui aiment bien leurs parents.

Alors, je dis à Marguerite que nous devions être d'une sagesse extraordinaire.

Après notre prière du matin, nous en faisions encore de petites en cachette, et de notre invention. Un jour maman nous surprit dans l'alcôve de Catherine à genoux tous les deux ; elle se mit au milieu de nous, passa ses bras autour de notre taille et nous serra contre elle sans rien dire. Oh ! comme elle était pâle, maman ! Elle nous embrassa et partit bien vite.

Il y avait plus d'un mois que nous n'avions vu notre papa, lorsqu'un jour, après le déjeuner, maman ouvrit la porte de la chambre et nous fit signe de venir.

Vous croyez peut-être que nous avons couru comme des fous. Eh bien ! au contraire, nous marchions tout doucement, ce qui n'empêche pas que le cœur nous battait très-fort.

Papa était au lit. Sa barbe était si longue que je ne le reconnaissais plus. Mais quand il a souri en disant : Bonjour, mes petits enfants ; je serai bientôt guéri, —je l'ai trouvé le même. Il n'a pas voulu nous embrasser, sans doute de peur de nous donner sa maladie. Maman a dit qu'elle s'en chargerait. Alors, elle nous a pris sur ses genoux et nous a donné des baisers, des baisers.

Papa ayant demandé à boire, Marguerite voulut verser la tisane. Maman l'a laissée faire. Papa riait en la regardant tourner la petite cuiller ; Marguerite est montée sur un coussin pour donner la tasse à papa. Après avoir bu, il a dit que ma sœur avait mieux sucré la tisane que maman. Et Marguerite l'a cru. Moi, j'ai bien vu que c'était pour lui faire plaisir. Au bout de dix minutes on nous renvoya.

A partir de ce jour, papa continua à aller de mieux en mieux. Nous restions plus longtemps dans sa chambre. Marguerite faisait les commissions, racontait des histoires. Il n'était pas rare que papa s'endormît, ma sœur continuait toujours pour maman et..... pour elle.

Enfin, notre bon père guérit tout à fait. Quelle joie dans la maison ! Les domestiques avaient l'air aussi heureux que nous. M. Hersant, qui fait toujours de la morale, m'a dit :

« Voyez, mon enfant, les bons maîtres sont aimés de leurs serviteurs ! »

J'ai promis à M. Hersant d'être un bon maître.

CHAPITRE XIX.

Plusieurs choses intéressantes.

Cyrille venait régulièrement à la maison les jours de sortie. J'avais été bien privé de ne pas le voir pendant la maladie de papa. Pourtant, s'il était venu comme à l'ordinaire, je ne crois pas que j'aurais joué : j'avais trop de chagrin.

Comme la maison était différente de ce qu'elle était auparavant! Il venait des officiers à cheval et papa sortait avec eux. La bonne dame du Jardin des Plantes avait bien raison d'être triste en nous embrassant. Je ne me figure pas la maison sans papa et sans maman. Allons, je ne veux pas m'attrister : je suis trop content.

J'ai oublié de vous dire que mon ami Cyrille a des dispositions étonnantes pour le dessin. Quand il était petit, qu'il ne savait ni lire ni écrire, il

dessinait des tigres, des lions terribles, des jardins plantés d'arbres. Maintenant il dessine des têtes d'hommes avec de grandes barbes et des paysages charmants. Tout cela m'a donné envie de dessiner. Je l'ai dit à papa, qui a consenti à me donner un maître pour m'amuser et peut-être aussi pour essayer de me faire rester tranquille. Papa dit que le dessin est très-utile aux militaires. J'ai été ravi d'avoir un porte-crayon, des crayons noirs, un portefeuille et de la mie de pain pour effacer, ce qui était et est toujours nécessaire.

Je n'étais pas fou du dessin comme Cyrille : cependant je m'appliquais, et quand je voulais me distraire, je faisais le portrait de Marguerite. Ce portrait était celui d'une vieille bonne femme avec un nez d'un mètre et une bouche jusqu'aux oreilles, puis j'écrivais au-dessous de cette caricature : *portrait de Marguerite.*

Vous auriez bien tort de croire que ma sœur se fâchait ; elle riait encore plus que moi.

Ah ! c'est que Marguerite, voyez-vous, a toujours été la plus aimable des petites filles, gaie, complaisante ; aujourd'hui qu'elle commence à être un peu grande, je suis sûr de lui faire plaisir en mettant ses talents de couture à l'épreuve.

Il y a cependant des cas graves où elle se recon-

naît incapable; comme l'autre jour, en glissant sur la rampe de l'escalier: zic.... zic.... j'ai arraché le fond de mon indispensable (expression de Cyrille). Mais il y a de petits et fréquents accidents pour lesquels l'aiguille de Marguerite m'est fort utile. Elle coud mes cahiers aussi bien que Catherine. Seulement, je crains qu'elle ne perce ses petits doigts et je l'aide à enfoncer et à tirer l'aiguille.

Il y a longtemps que je ne vous ai parlé de Xavier: je l'ai laissé grandir. Vous apprendrez avec plaisir qu'il est très-gentil et très-drôle dans sa petite blouse. Ses révérences nous amusent beaucoup. Je le porte, je joue avec lui.

Quand on pense que j'ai été petit comme Xavier, que je deviendrai grand comme papa et vieux comme l'oncle qui a une canne à parapluie!

Voici une chose peu flatteuse pour moi: n'importe, je serai sincère jusqu'au bout. Mon petit frère est plus obéissant que je ne l'étais à son âge. Je l'admire ce bon petit Xavier, tout en jouant avec lui; il a déjà sa philosophie. L'autre jour, il regardait sur les genoux de maman les images de la Bible de Royaumont, comme Marguerite et moi les regardions étant petits. Arrivé à la page où Adam et Ève sont chassés du paradis terrestre,

maman lui expliqua en quoi avait consisté leur désobéissance. Xavier laissa son doigt sur l'image, devint sérieux et dit :

« S'ils avaient mangé la pomme au dessert, ils n'auraient pas été renvoyés du beau jardin, n'est-ce pas, maman? »

Or, il est défendu à Xavier de manger des fruits entre ses repas, et c'est dans cette défense respectée, que mon petit frère a trouvé sa morale.

Cependant M. Xavier n'a pas toujours eu des principes aussi sévères, surtout en fait de lentilles. Un jour il échappa, je ne sais comment par exemple, à la surveillance de Catherine. On l'appelait, on le cherchait de tous côtés sans parvenir à le trouver. Ma bonne était très-agitée. Par bonheur elle poussa ses recherches jusque dans l'office de la cuisine. Que vit-elle? Maître Xavier à genoux devant le buffet ouvert, souriant à un plat de lentilles dans lequel sa petite main tâchait de faire l'office d'une cuiller. Catherine eut quelque peine à l'arracher aux douceurs des lentilles; elle s'inquiétait des conséquences d'un pareil exploit, lorsque ces paroles vinrent la rassurer : Pas mangé, moi, pas mangé!

Si je suis content d'avoir une sœur, je ne le suis

pas moins d'avoir un frère dont je suis l'aîné. Il grandit ce petit. J'ai trois ans de plus que lui. C'est beaucoup ! Je pourrai l'aider à apprendre ses leçons ; je lui dirai comment je faisais quand j'étais petit. Nous nous aimerons, c'est certain, et s'il veut aussi, lui, être militaire, je le prendrai dans mon régiment.

Si je n'avais pas eu mon ami Cyrille, l'hiver m'aurait semblé bien long. On a beau vanter les douceurs du colin-maillard et nos jeux de patience, je ne trouve rien de si triste que d'être renfermé dans une chambre, sans compter qu'il arrive toujours quelque malheur ; renverser une lampe, casser un carreau de vitre, et puis cette envie continuelle de toucher au feu et de souffler. On devient désobéissant malgré soi, et puis on est grondé. Je suis beaucoup plus gentil l'été que l'hiver. Quand il pleuvait, et je vous assure qu'il pleut souvent à Lyon, M. Hersant faisait des projets de promenade pour nous égayer un peu, ce qui, j'en conviens, n'était pas très-difficile. Il a été décidé qu'on nous mènerait à Sassenage, endroit célèbre pour les fromages ; nous verrons ces fameuses grottes creusées dans le rocher. La fée Mélusine habitait ce séjour, quoiqu'elle eût à choisir entre de beaux châteaux.

Marguerite nous a dit que si elle était une fée, elle ne s'appellerait pas Mélusine et demeurerait dans une grotte de cristal rose plutôt que dans de vilains trous à fromage (Marguerite n'aime pas le fromage). Miss Arabella, entendant vanter le fromage de Sassenage, a parlé de celui de Chester, qu'elle déclare être le premier fromage du monde. C'est toujours comme cela lorsqu'on parle de l'Angleterre. M. Hersant, qui aime beaucoup le Sassenage, s'est un peu querellé avec notre chère miss. Marguerite et moi n'avons retenu qu'une seule chose de la discussion, c'est qu'il y a dans le comté de Chester trente-deux mille vaches, dont le lait fournit chaque année 11 500 tonnes de fromage, et chaque tonne contient 25 760 livres anglaises. Marguerite n'aime que le fromage à la crème, surtout lorsqu'il y a des fraises dedans. Elle a horreur de tous les autres fromages. Je vais vous dire pourquoi.

Nons avons un petit microscope, vous savez, un verre qui grossit les objets. Ma sœur et moi nous nous amusons souvent à mettre de petites feuilles, des mouches, des brins de mousse, un cheveu dans notre microscope, ces objets deviennent très-gros. Un cheveu de Marguerite est comme une ficelle. Un jour, c'était au goûter, nous avons mis un

petit morceau de fromage dans notre microscope, et qu'avons-nous vu? Un serpent.

Marguerite a poussé un cri, et n'a jamais voulu depuis manger de fromage. Quand j'en mange, je lui dis, pour la taquiner : Ma sœur, les serpents sont délicieux, veux-tu y goûter? Maman me gronde un peu.

Vous n'avez pas idée comme c'est amusant de regarder dans un microscope ! On voit tous les secrets des petites fleurs, des ailes de mouches et des brins d'herbe. M. Hersant a raison : le bon Dieu a fait de bien belles choses.

Vous voyez à peu près comment l'hiver se passait depuis que nous étions grands. Il faut ajouter à nos plaisirs beaucoup de parties de loto. C'est surtout amusant lorsque papa et maman jouent. Papa fait le vieux bonhomme qui n'y voit pas ; il donne des noms très-drôles aux numéros : 1, qui est tout seul ; 22, les deux cocottes ; 10, qui n'est pas 9; 77, les jambes à Thomas ; alors nous rions beaucoup.

Nous jouons des marrons et des dragées. Papa prétend que cela nous rendra gourmands. Maman aime mieux les petits gourmands que les petits avares ; elle déteste les avares, maman. Ah ! dame, c'est qu'elle est si bonne !

Marguerite dit toujours : Moi, je veux être comme maman.

Ma sœur a raison. J'ai bien l'intention de prendre modèle sur papa, qui serait parfait s'il ne nous envoyait pas coucher de si bonne heure. A propos, je me souviens d'une sottise pour laquelle vous aurez peut-être une raison de vous montrer indulgent.

Vous saurez d'abord que M. Hersant est très-long à mettre sa cravate : il n'en finit pas. Nous devions aller voir passer la revue.

Alors, me trouvant seul dans le salon, j'imaginai d'avancer la pendule : je monte sur le petit tabouret, j'ouvre la pendule et je pousse l'aiguille ; mais, ô désespoir ! voilà cette vieille pendule qui se met à sonner tout de travers. J'étais désolé, fort inquiet.

Après le déjeuner, maman dit : « Comme il est tard !

— Pas du tout, ma chère, reprit papa en tirant sa montre à répétition, c'est la pendule qui avance de trois quarts d'heure.

— Impossible, Georges. »

Je devins très-rouge.

« C'est sans doute Pierre qui s'est ingéré d'y toucher.

— Non papa, c'est moi.

— Et pourquoi cela, Monsieur?

— Pour faire dépêcher M. Hersant. »

On sonna. Papa sortit bien vite : il riait.

Maman n'a pas ri du tout. Elle m'a défendu de toucher aux pendules sous aucun prétexte. Elle a ajouté :

« Je te pardonne, mon enfant, puisque tu as dit la vérité, et tu as bien fait, car sans cela tu ne serais pas allé à la revue. »

Je dirai toujours la vérité.

Une de mes grandes joies était de voir mes vêtements devenus trop courts, passer sur le dos d'un petit garçon.

Voici comment la chose se fait encore : on choisit l'enfant d'un bon ouvrier pauvre. Catherine le débarbouille à fond; maman arrange elle-même ses cheveux : on l'habille, il déjeune; mais il ne s'en va pas sans que maman lui ait dit qu'elle n'aime pas les enfants malpropres et que, s'il se tache, on donnera mes vêtements à un autre petit garçon l'année suivante.

Un jour il pleuvait à verse : nous ne savions que faire pour nous amuser. Papa était sorti; j'entrai dans son cabinet de toilette; il venait de se raser; je pris la savonnette et je me couvris le visage de

savon. On ne voyait plus que mes deux yeux. Marguerite ne tarda pas à me trouver. Après avoir bien ri de ma mine barbouillée, elle me dit :

« Mon frère, j'ai vu à la foire un singe qui rasait une tête de bois. Je t'en prie, laisse-moi te raser ; je ne te couperai pas : mon petit couteau de Spa me servira de rasoir. »

L'idée était charmante, convenez-en, cher lecteur ! Aussi j'acceptai les offres de service de ma sœur. La chère Marguerite, ayant obtenu mon consentement, me passa une serviette au cou, prétendit que le savon n'était pas assez épais et s'empara de ma tête.

J'avais du savon plein le nez, j'étais obligé de fermer les yeux et la bouche et de m'abandonner à la merci de ma petite sœur. Enfin, quand elle eut fini avec le savon, elle prit son petit couteau orné de roses et de myosotis, et se mit à enlever le savon. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle jugea utile de me pincer le nez à plusieurs reprises, d'ajouter du savon aux endroits où la barbe résistait à son petit couteau.

Catherine arriva comme l'opération s'achevait. Nous nous sommes sauvés en riant.

L'affaire étant parvenue jusqu'à maman, elle m'a défendu d'aller dans le cabinet de papa. Ceci

Elle s'empara de ma tête. (Page 182.

me dérangea un peu, car j'avais l'habitude de me regarder dans la glace, de me donner un coup de brosse et de mettre un peu d'eau de Cologne sur mon mouchoir.

C'est étonnant comme le temps passe, même en faisant des thèmes. L'hiver était encore une fois fini et maman parlait de la campagne. La campagne! que c'est beau! Amusant et commode! Quoique maman nous habille très-simplement, nous sommes encore plus simples à la campagne. On sort tel qu'on est; on prend sa canne, voilà tout.

Nous comptions les jours et celui qui nous semblait si éloigné arriva bientôt.

La voiture était couverte de paquets. Papa et maman avaient l'air aussi content que nous, de sorte que tout le monde l'était, excepté le pauvre Cyrille, dont le cœur était bien gros en me disant adieu en anglais.

Vous ne vous doutez pas de ce qui va arriver.

CHAPITRE XX.

Le lecteur aura du chagrin.

Nous arrivons, nous courons partout : bonjour maître Pierre, bonjour François, bonjour Marthe, bonjour à tout le monde.

On nous aime beaucoup, sans doute; mais le retour de maman est une vraie fête. Les paysans s'aperçoivent bien qu'elle est là. Ils n'ont qu'à demander pour obtenir; ils empruntent les affaires de la maison pour ne pas user les leurs. Maman sait bien cela et prête tout de même. Les malades viennent aussi quand ils peuvent marcher; autrement ma bonne petite mère va les visiter. Elle nous emmène quelquefois. Notre visite fait toujours plaisir.

Le lendemain de notre arrivée, Catherine a jeté

un cri de surprise en entrant dans ma chambre : j'étais tout rouge, j'avais la rougeole.

Ne souffrant pas, l'effroi de ma bonne me parut singulier. Je lui demandai le miroir, et j'ai bien ri en voyant ma vilaine figure.

Ma gaîté n'a pas été de longue durée; maman vint et déclara que je ne pouvais pas me lever. M. Hersant a ajouté ses recommandations à celles de maman et de Catherine. Ce n'est pas tout : notre médecin arriva bientôt. Je l'aime beaucoup, parce qu'il me prêtait sa canne quand j'étais petit et faisait semblant de prendre du tabac dans ma main comme dans une tabatière, et puis je n'avais jamais été bien malade. Je ne fus donc pas très-effrayé en voyant le bon M. Nicolle ; mais lorsqu'il m'annonça que je ne devais pas songer à me lever, qu'il fallait rentrer mes bras dans mon lit, ne pas me découvrir, je me crus à moitié mort, et je lui tournai le dos pour pleurer.

« Allons, mon petit ami, serez-vous moins sage que votre sœur?

— Marguerite a la rougeole?

— Oui, et comme cette chambre est très-grande, votre sœur sera dans l'alcôve. Quoique loin l'un de l'autre, vous pourrez causer un peu, ce sera moins ennuyeux.

— Ce sera très-amusant, monsieur; je n'ai plus de chagrin d'avoir la rougeole. »

Pendant que notre bon médecin causait avec moi, papa est entré portant Marguerite dans ses bras. On l'avait si bien enveloppée de couvertures, que le bout de son nez seul passait. Cette maladie à deux me ravissait. Maman et Catherine étaient moins enchantées, mais bien bonnes. Quand Marguerite m'a aperçu, elle a ri, et moi, j'ai ri aussi.

La première heure de notre installation fut très-gaie; la seconde et celles qui suivirent le furent beaucoup moins. C'est une triste position de se voir retrancher tout à coup son déjeuner et son dîner, et de remplacer l'un et l'autre par de la tisane chaude.

Je me serais probablement fâché si j'avais été malade seul; la sagesse de Marguerite me retenait. J'avoue facilement que ma sœur a plus de raison que moi; mais je n'aime pas à en fournir trop souvent la preuve.

D'ailleurs, s'il faut en croire Catherine, les petits garçons sont moins sages que leurs sœurs pendant la maladie. Ma bonne enflammait mon courage par de beaux récits dont je vous fais grâce. Qu'il vous suffise de savoir que les histoires de Cathe-

rine soutenaient mon courage à ce point, que je pris la résolution de ne plus me plaindre : je n'ai pas tenu parole.

Catherine n'aime pas qu'on se regarde dans la glace ; elle consentait pourtant à nous accorder de temps en temps cette distraction. Elle pensait sans doute qu'il était impossible d'avoir de la vanité de notre nez rouge et enflé.

Un jour Marguerite me dit :

« Mon frère, si nous allions rester laids?

MOI.

Oh! que non, Marguerite!

MARGUERITE.

J'en ai peur, moi.

MOI.

Que veux-tu? On nous aimerait tout de même.

MARGUERITE.

C'est égal, Henri, j'aurais beaucoup de chagrin de ne plus ressembler à maman.

MOI.

Tu lui ressembleras toujours en dedans; tu seras bonne. Et puis, Marguerite, tu chanteras, tu joueras du piano comme elle, va, tu ne t'ennuieras pas!

— Comment, Riri, tu n'aurais pas de chagrin si je restais laide? Eh bien! moi, monsieur, j'en au-

rais beaucoup si tu l'étais. Tu ne veux donc plus être un bel officier comme papa? »

Pour toute réponse, je me mis à chanter sur tous les tons: *Ça m'est égal d'être laid! laid! laid!*

Maman entra, et je lui racontai ce que ma sœur venait de dire.

« Ces rougeurs passeront, mes enfants: il n'y a pas lieu de s'en tourmenter ; mais sachez que vous ne me seriez pas moins chers si votre peau était moins fine et moins blanche. »

Je le crois. Cependant j'ai vu bien des fois maman sourire de plaisir en regardant ma sœur. Elle avait l'air de dire: Quelle jolie petite fille ! comme ces boucles font bien sous son chapeau de paille! comme elle est gracieuse! Mais aussi Marguerite est bonne, et je suis sûr que maman aime encore mieux la bonté que la beauté: je suis comme elle.

Je n'ai pas dit cela à maman.

Le lecteur va être très-heureux en apprenant que notre rougeole a été bénigne, selon l'expression du médecin. Nous n'avons presque pas eu de fièvre, ce qui ne nous a pas empêchés de boire beaucoup d'excellent sirop. On nous leva au bout de huit jours, mais avec la défense de mettre le nez à la fenêtre: nous étions prisonniers, et Catherine un

La petite jardinière venait danser sous les fenêtres. (Page 193.)

méchant geôlier. Nous passions des heures entières devant les vitres pour regarder dehors. La petite jardinière venait danser sous les fenêtres pour nous amuser; elle chassait les poules de notre côté et leur jetait du grain. Notre mouton vint aussi paître sous nos yeux; mais tout cela augmentait notre envie de sortir et de cueillir des fleurs.

Un jour, il y avait du soleil partout, le ciel était bleu, et nous entendions chanter les oiseaux. Ma sœur était encore plus ennuyée qu'à l'ordinaire.

«Je ne veux plus avoir d'oiseaux, me dit-elle en soupirant.

MOI.

Tu n'aimes plus les oiseaux?

MARGUERITE.

Je ne dis pas cela, Henri; mais je n'en aurai jamais en cage; ils doivent être trop malheureux.

MOI.

Tu veux dire que nous sommes en cage?

MARGUERITE.

Oui, et ce n'est pas amusant.

MOI.

Veux-tu que je te conte une histoire?

MARGUERITE.

Tu n'en sais pas!

MOI.

J'en ferai une.

MARGUERITE.

Tu ne sais pas en faire. »

Maman entra, et voyant le petit air triste de ma sœur, elle l'appela sa pauvre petite chérie, lui dit que nous sortirions bientôt, et qu'il fallait remercier Dieu de n'être pas très-malade, qu'un peu d'ennui n'était pas grand chose, surtout lorsqu'on avait une maman toujours prête à raconter des histoires.

Ma sœur oublia tous ses chagrins; elle sauta sur les genoux de maman, et moi, qui allais bâtir des forts et pousser une attaque avec mes fantassins, je fus obligé de m'asseoir comme une petite fille pour écouter l'histoire. J'ai eu l'air un peu fâché, je ne sais pas pourquoi, car j'étais très-content.

Cette histoire n'est qu'un conte, comme vous le verrez.

CHAPITRE XXI.

Superbe et Gentillet.

Une reine vint à perdre son mari et se trouva fort embarrassée pour élever ses deux fils. Superbe, l'aîné, était d'un caractère si difficile, que les gouverneurs et les gouvernantes auxquels il était confié se retiraient au bout de vingt-quatre heures. Il se trouva pourtant un homme généreux qui se laissa toucher par les larmes de la mère.

Le roi avait voulu que son héritier fût vêtu, dès le plus bas âge, d'habits brodés d'or et d'argent. Vous pensez quelle sotte vanité donnèrent au prince ces beaux habits.

On s'étonnait qu'une pareille faiblesse vînt du père, vaillant guerrier, et non de la mère ; car, dans ce pays-là, on croyait la raison des hommes

supérieure à celle des femmes, quoique la preuve du contraire fût assez commune.

Superbe était grand, beau ; sa taille élégante faisait valoir les riches vêtements qu'il portait même à l'intérieur du palais. Tant d'éclat ne pouvait faire oublier qu'il était un enfant léger, curieux, volontaire, paresseux à tel point qu'il ignorait les choses que savent d'ordinaire tous les enfants de son âge : il ne pensait qu'à jouer.

Gentillet, plus jeune de deux ans, passait pour un enfant de peu d'importance, qui ne devait avoir aucune part au royaume de son père. Mais lui, qui ne savait rien de tout cela, se trouvait le plus heureux des petits garçons, lorsqu'après ses devoirs terminés, sa mère l'embrassait et lui donnait des récompenses. Tout le monde aimait Gentillet. S'il n'avait pas la beauté de Superbe, sa bonne grâce, la gaieté et la franchise de sa mine ne permettaient pas de s'apercevoir de ce qui lui manquait. Quel malheur, disait on, qu'il ne soit pas l'aîné, car à coup sûr il sera sage ! Que deviendra le royaume aux mains d'un écervelé comme Superbe ?

La reine aimait beaucoup ses deux fils ; mais vous serez peut-être étonnés en apprenant qu'elle préférait Superbe, précisément à cause de ses dé-

fauts; elle avait pour lui une sorte de compassion. — Que deviendra-t-il? pensait la bonne mère. Personne ne l'aimera! Moi je l'aime, parce qu'il est mon fils! Quant à Gentillet, pauvre chevalier, il sera heureux, on l'aimera: il est bon et aimable, studieux, résolu.

La reine, étant en grand deuil, ne recevait aucun étranger: ses dames d'honneur les plus intimes, les gouverneurs de ses enfants avaient seuls accès dans sa solitude. Le plus souvent c'était pour lui apporter des plaintes contre Superbe et essayer de se faire remplacer; mais à peine la bonne reine avait-elle dit un mot, que, charmés par le son de sa voix, la douceur de son regard, ils renouvelaient l'assurance de leur dévouement et s'en retournaient à leur poste.

La reine, encore tout émue d'une scène dont elle venait d'entendre le récit, se demandait par quel moyen on parviendrait à vaincre le caractère de Superbe, lorsque quelqu'un frappa à la porte. Jamais personne ne s'était permis une semblable liberté. Cependant, la reine voulut bien répondre, et, sur son invitation, une petite paysanne, fraîche, gracieuse, vêtue d'une jupe de drap bleu, corsage noir, chapeau de paille orné de coquelicots, sa quenouille à la main, lui sourit en entrant.

« Bonne reine, je suis la fée Fleur-des-Champs, je vous aime et je viens vous consoler.

« Allons, vous aussi, vous ne croyez qu'aux fées couvertes d'or et de pierreries, aux fées hideuses ou éblouissantes de beauté ; une simple bergère ne vous paraît pas digne de ce nom. Vous avez tort.

« J'ai eu le choix des dons, comme bien vous pensez ; j'ai voulu passer sans bruit : pas de char traîné par des dragons à la gueule enflammée ; le tonnerre et les éclairs n'annoncent jamais ma présence.

« Comme mon nom vous le dit, j'habite les champs, où il fait toujours beau pour moi, par exemple ; je ne pousse pas la simplicité jusqu'à recevoir la pluie et la grêle sur le dos. Non, vraiment !

« Ma puissance consiste à secourir les pauvres, à obliger, à consoler quelquefois les princes et les reines ; je dis quelquefois, car s'il fallait m'occuper de tous ceux qui se désespèrent, souffrent, se lamentent de la perfidie de leurs meilleurs amis, je passerais ma vie hors des champs. Là mes mains suppléent à celles de l'enfant que sa mère envoie glaner ; j'allége le fardeau du vieillard. Quand je vois de vigilants fermiers man-

quer de bras pour faire la récolte, je les aide par enchantement.

« Si je passe devant une lessive étendue et que le temps soit incertain, je la sèche en soufflant dessus. J'entre dans les chaumières, je console les enfants délaissés par la mère qui travaille au dehors; je fais manger la bouillie aux nourrissons, je les dorlote, je leur chante des chansons qu'ils n'ont certes jamais entendues; je débarbouille les aînés et leur apprends de jolis jeux.

« Ce n'est pas tout : j'entre à la ferme, et quand je vois une brave servante surchargée de besogne, je pétris le pain du bout de mon doigt et j'enfourne avec la même facilité. Je bats le beurre, je veille au troupeau; je fais fleurir les roses et le jasmin la veille de la fête pour parer les jeunes filles. Enfin, je suis une fée *pratique*, une heureuse fée, croyez-moi, puisqu'à chaque instant du jour je fais des heureux et sans exiger de reconnaissance : sage précaution!

« Malgré mes goûts champêtres, ma bonne reine, je n'en suis pas moins une fée philosophe. J'ai sur l'éducation des idées, des méthodes dont je viens vous proposer de faire l'essai sur votre fils aîné. Il veut jouer, toujours jouer! Eh bien! soit, nous l'amuserons tout en l'instruisant.

« Mais voici l'heure de votre souper, permettez-moi de vous en servir un de ma façon. »

Fleur-des-Champs frappa dans ses mains, et aussitôt de petits bergers apportèrent une table couverte d'excellents mets, parmi lesquels figuraient des fromages à la crème servis dans des corbeilles d'un tissu si fin et si serré, que la crème y était contenue comme dans un vase de cristal. La nappe était brodée, Fleur-des-Champs en fit remarquer le dessin à la reine.

« Ce n'est pas l'ouvrage d'un coup de baguette, dit-elle, mais bien l'œuvre de mes doigts; seulement, vous comprenez que je travaille *comme une fée*. J'aurais plutôt renoncé à ma toute-puissance, que de vivre dans l'oisiveté. J'ai les paresseux en horreur; eux seuls ne connaissent pas mes bienfaits.

— Que vous avez donc eu une bonne idée, ma chère Fleur-des-Champs, dit la reine tout en mangeant de bon appétit, de venir me voir! Vous savez donc qu'il y a des chagrins dans les palais?

— Oui, je le sais. Mais ceux qui habitent les palais ne veulent pas toujours entendre raison.

« Eh bien! c'est convenu, vous me confiez Superbe et je vous le rendrai corrigé, et cela par la méthode la plus douce.

— Vous me demandez un grand sacrifice! Que dira-t-on de l'absence de l'héritier?

— Qu'il voyage; n'est-ce pas la grande ressource des princes et des seigneurs? Du reste, bonne reine, vous ne perdrez point de vue votre fils. Voici un petit tuyau de bois qui vaut mieux que toutes les lorgnettes d'opéra. Superbe habitera un château situé à mille lieues d'ici, dans un pays enchanté et enchanteur; dès que vous voudrez le voir et l'entendre, vous n'aurez qu'à regarder dans la lorgnette. Mais d'abord, donnez un coup d'œil au château, et dites-moi s'il vous plaît. »

La reine porta la rustique lunette à ses yeux et vit un immense palais en marbre blanc et bleu; les fenêtres étaient ornées de guirlandes de fleurs, des fruits couvraient les arbres, des oiseaux de toutes couleurs voltigeaient et tournaient dans les airs; on entendait une musique ravissante; des bandes d'enfants couraient dans des jardins d'une beauté inconnue jusqu'ici à la reine.

« Comment trouvez-vous ma petite maison de campagne?

— Admirable! l'éloignement seul m'effraye. »

Fleur-des-Champs éclata de rire.

« L'éloignement! ma bonne reine; croyez-vous donc que je voyage en chemin de fer ou en ballon

comme une tortue? Dès que votre fils aura mis le pied dans ma petite voiture, un bon vent d'est nous transportera comme le plus léger brin de paille. »

La reine pensa qu'il était de son devoir d'accepter les offres de service de la fée : l'engagement fut pris. Il était tard.

« Je vous quitte, dit Fleur-des-Champs; reposez-vous. Moi, je vais prendre la quenouille d'une bonne vieille qui s'est endormie; si je ne lui viens en aide, elle ne pourra pas vendre son fil demain. Adieu, chère reine; quand vous vous éveillerez, votre fils sera dans mon château. »

Elle disparut et laissa sur la table un bouquet d'une fraîcheur et d'un parfum délicieux.

La reine passa une nuit excellente.

A peine éveillée, elle prit sa lorgnette et vit le palais enchanté. Un grand mouvement y régnait. Mais, ô surprise! Fleur-des-Champs et Superbe arrivent. Ils sont reçus par une foule de joyeux enfants, qui invitent Superbe à jouer.

A partir de ce moment, la reine ne quitta plus sa lorgnette. Les dames d'honneur et les dames d'atour ne savaient que penser en voyant une personne aussi grave que la reine passer tout son temps à regarder dans un tuyau de bois. Lors-

qu'elle n'avait plus la force de le tenir, une de ses femmes le plaçait à la portée de son regard.

Toutes les audiences furent suspendues; les ambassadeurs eux-mêmes n'étaient pas admis devant la reine; Gentillet obtenait à peine la faveur d'embrasser sa mère: on ne savait que penser à la cour. Quant à Superbe, tout le monde le croyait parti avec une nombreuse suite, que la reine avait eu soin d'envoyer en pays étranger.

Laissons la tendre mère se crever les yeux à regarder dans sa lunette, et nous racontons ce qui se passait dans le château bleu.

Les petits garçons qui avaient reçu Superbe l'emmenèrent en chantant et en dansant dans le palais, dans les jardins, lui faisant admirer des jeux de toutes sortes : chevaux de bois qui galopaient, arlequins bavards et excellents danseurs de cordes, cerceaux d'or légers comme des plumes, toupies chantantes, bilboquets de diamants, oiseaux qui se laissaient mettre un grain de sel sur la queue et qu'on avait le plaisir de mettre dans de belles cages où ils chantaient sans boire ni manger.

Pas un livre! pas une plume! pas l'ombre d'un précepteur!

Superbe était dans la joie de son âme. Il n'en revenait pas et se demandait combien de temps durerait une vie si douce.

Tous ses caprices étaient satisfaits, et certes il n'en manquait pas! Un jour, il voulut voir s'il serait plus heureux que beaucoup de petits garçons de son âge, Il demanda la lune. Un astronome la lui apporta aussitôt et la remporta avec la même facilité. Sa gourmandise n'était pas moins bien servie, et tout était admirablement organisé pour la satisfaire: murs en sucre d'orge, rideaux de sucre filé, chaises d'angélique, buffets en chocolat, tables de nougats de Marseille, ornements en fruits confits, etc. Le merveilleux était de pouvoir passer la langue sur toutes ces friandises et de les grignoter sans qu'il y parût. Ah! vraiment Superbe ne songeait guère à son pays, où les maisons étaient bâties en pierres de taille, les tables en bois et les chaises en velours!

Le petit égoïste ne songeait pas davantage à sa mère et à Gentillet. Le temps passait vite pour lui, tandis que la reine voyait avec peine les mois se succéder sans que Fleur-des-Champs lui ramenât son fils.

Cependant Superbe finit par éprouver quelque lassitude. Il aurait souhaité se reposer de ses

jeux, mais on ne lui en laissa pas le loisir : — Jouons, jouons toujours, disaient ses compagnons.

Le jeune prince n'en pouvait plus, et la reine n'était pas moins fatiguée de braquer sa lunette sur le château bleu. Elle commençait à se demander si Fleur-des-Champs ne s'était pas moquée d'elle. Heureusement que le bouquet frais et parfumé était là pour justifier la bonne fée.

Que faisait Gentillet? Il s'instruisait rapidement en toutes choses. Ses maîtres découvraient chaque jour en lui des dispositions merveilleuses pour les sciences, les arts et la philosophie. Il était si accompli, que les grands du royaume furent d'accord pour demander à la reine de lui confier le gouvernement du royaume en l'absence de son frère.

La reine s'affligea de cette démarche. Superbe était l'aîné, et la couronne lui revenait de droit. Elle tourna encore une fois ses regards vers le château bleu, et elle vit Superbe poursuivant dans les airs des papillons d'or. Elle soupira et se rendit aux vœux de la nation.

Gentillet fut bien surpris en apprenant l'honneur qu'on lui faisait. Il avait cru accomplir un simple devoir en se montrant studieux. Il demanda s'il ne serait pas préférable de rappeler son frère aîné,

auquel la couronne revenait de droit. Il parla avec tant de sagesse, que les seigneurs persistèrent à lui confier les rênes du gouvernement.

Gentillet justifia complétement le choix de ceux qui l'avaient élu. Par ses soins, tous les abus furent réformés. Il rendait ou faisait rendre la justice. Les pauvres pouvaient l'approcher, il les écoutait et plaidait leur cause.

Un matin la reine sortit seule dans la campagne. La moisson était faite, de riches gerbes couvraient la terre. Sa Majesté s'assit tout bonnement sur une gerbe et, pensant à Superbe qu'elle venait de voir s'enlever en ballon, elle se demandait quand finirait une si étrange épreuve.

« Eh bien, dit une douce voix, nous touchons aussi, nous, au moment de notre moisson. Encore quelques heures, et Superbe sera dégoûté des jeux auxquels il s'est livré avec tant d'ardeur depuis deux années. Bonne reine, ajouta Fleur-des-Champs, en se montrant dans son costume de bergère, il vous faudra encore beaucoup de courage.

— J'en aurai, répondit la reine. Quelle mère en a jamais manqué pour assurer le bonheur de ses enfants? Mais que faites-vous donc ici, ce matin, Fleur-des-Champs?

— Je glane : ce n'est pas assez pour moi de protéger les moissons du fermier laborieux; ma joie serait incomplète, si je n'assurais la petite récolte du pauvre. Voyez, » dit-elle en ouvrant son tablier, puis apercevant une bande d'oiseaux, elle leur jeta du grain, et eux se perchèrent sur sa tête, sur ses épaules, et (ce qui est de mode aujourd'hui), chantèrent un chœur avec un ensemble parfait. Jamais la reine n'avait entendu rien de pareil à la cour.

« Allons, dit Fleur-des-Champs, Votre Majesté verra du nouveau la première fois qu'elle regardera dans sa lunette. »

La reine rentra bien vite et courut à sa lunette.

Quel changement de décoration ! Superbe pleurait seul dans un coin ; ses compagnons l'avaient abandonné. On entendait pourtant encore leurs cris joyeux, et il semblait facile que le prince allât les retrouver. Il ne voulait donc plus jouer ? La reine pleura aussi, mais ces larmes ne lui firent pas de mal aux yeux, comme toutes celles qu'elle avait répandues. C'est que la physionomie de Superbe avait changé d'expression. Cet air arrogant et dissipé était remplacé par la douceur et la réflexion. Il se leva, sortit du château malgré les cris de ses compagnons qui l'appelaient en-

core et alla dans le parc. Il marcha quelque temps et s'assit sous un acacia en fleurs. Une bergère s'approcha de lui :

« Que faut-il pour vous plaire? demanda-t-elle en faisant la révérence.

— Oh ! gentille bergère, peut-être me fuiriez-vous comme mes compagnons, si je vous disais l'objet de mes vœux.

— Dites toujours; qui sait ?

— Je désire voir ma mère, mon frère, mon précepteur, mes livres, mes cahiers, ma géographie. Oh! ma géographie! voilà ce qu'il me faudrait pour être heureux ! »

A peine Superbe avait-il fini de parler, que le château bleu s'écroula avec un effroyable bruit. Un jeune écuyer lui amena un cheval blanc comme la neige et tout caparaçonné de velours bleu brodé d'or, et l'engagea à monter sur le beau coursier qui le ramènerait chez sa mère. Superbe obéit sans demander pourquoi et comment, suivant sa détestable habitude, et il se trouva en un clin d'œil dans la cour de son palais.

La reine avait tout vu, tout entendu. Elle alla recevoir son fils, l'embrassa tendrement, et lui ne cessait de répéter : « Ma mère, ma bonne mère, que je suis heureux de vous retrouver ! »

Ils se perchèrent sur sa tête. (Page 207.)

La mère oublia tous ses chagrins passés en entendant de si douces paroles.

Superbe avait grandi; mais il n'avait pas cette fraîcheur et cette joie que porte sur son visage un bon écolier.

Le prince demanda son frère. La reine lui raconta avec un peu d'embarras ce qui était advenu en son absence. Superbe n'en témoigna aucun mécontentement. Il demanda ses précepteurs, et il fit connaître la résolution où il était de travailler et de réparer le temps perdu.

Gentillet fut tout joyeux en revoyant son frère. Il lui dit qu'il était prêt à lui rendre le trône. Superbe s'avoua incapable de gouverner et supplia Gentillet de garder une couronne qui lui allait si bien.

Malgré sa modestie, Gentillet ne savait que répondre ; il ne pouvait oublier que son frère avait passé dans la dissipation les années que, lui, avait consacrées à l'étude.

Cependant Superbe se mit à l'œuvre. Hélas! c'était pitié de voir ce grand garçon apprendre à lire, faire des *bâtons*, des *o* et des *a*, réciter des fables, tandis que son frère conduisait les affaires avec une sagesse dont s'étonnaient les vieillards

La reine attendait avec impatience la visite de Fleur-des-Champs. Elle ne tarda pas.

« Comment trouvez-vous ma méthode, chère reine?

— Excellente, mon fils est corrigé. Il a appris par lui-même combien les enfants se trompent en croyant que le bonheur consiste à s'amuser toujours. Il reconnaît la sagesse des parents qui partagent le temps entre le travail et le plaisir. Mais, ma bonne et chère fée, ne pouvez-vous pas, d'un petit coup de baguette, aplanir les difficultés que ce cher enfant trouve aujourd'hui dans les études les plus élémentaires?

— C'est ici où s'arrête mon pouvoir, répondit Fleur-des-Champs. Le courage et la persévérance peuvent seuls réparer le temps perdu. Cependant vos larmes me touchent, chère reine, et je veux donner à Superbe une plume de *bonne volonté*. Cette plume lui sera d'un grand secours tant qu'il sera résolu à travailler; mais elle s'arrêtera lorsque la bonne volonté du Prince manquera. »

La reine trouva ces conditions excellentes; car elle ne doutait pas du courage de son fils. Elle arriva même, chose étonnante, à donner raison à Fleur-des-Champs, se disant, bien bas il est vrai, que les parents doivent poursuivre sans relâche cette vilaine paresse qui fait le malheur des enfants.

Mes chéris, ajouta maman, la plume de Superbe marcha très-bien. Une seule fois elle se ralentit, mais ce fut pour reprendre un nouvel élan.

Cette plume n'avait jamais besoin d'être taillée; une goutte d'encre durait une année entière, de sorte que Superbe ne perdait pas un instant. Sans égaler son frère en savoir, il acquit une instruction solide, et parvint si bien à faire oublier ce qu'il avait été autrefois, qu'on l'appelait le *bon Prince*[1].

1. C'est maman qui a écrit de sa main ce conte dans mes Mémoires. (*Note de l'auteur.*)

CHAPITRE XXII.

Bonheur de n'être plus malade. — Les abeilles.

Ce conte me fit beaucoup de peine. Je crus que maman l'avait inventé pour me rappeler ma paresse d'autrefois. J'allais pleurer, lorsque M. Hersant apporta de la part du fermier un beau rayon de miel.

Ce gâteau de cire excita notre admiration. Nous savions bien que les abeilles font le miel, mais nous n'avions jamais vu l'ouvrage de ces bonnes mouches. Oh ! que c'est ennuyeux d'être renfermé ! M. Hersant nous consola bien vite en nous faisant la promesse de nous mener chez le père Claude pour voir une ruche.

Je croyais que maman ne se doutait pas du chagrin que m'avait causé l'histoire de Superbe et de

Gentillet. Jugez donc de ma surprise, lorsqu'elle me dit le soir en m'embrassant :

« Ne crois pas, mon cher enfant, que j'aie inventé un conte pour te rappeler un défaut dont tu es corrigé. Non vraiment. Je ne sais comment ce conte s'est présenté à mon esprit. Tu es si sage depuis longtemps, cher petit, que je ne me souviens plus du passé. Henri, les mères aiment leurs enfants plus qu'elles-mêmes, et, quand elles ont pardonné c'est pour toujours ; mais, mon chéri, le chagrin que tu as éprouvé me prouve combien tu regrettes de nous avoir fait de la peine. Vois-tu ? la conscience n'oublie pas, et Dieu l'a permis ainsi pour notre plus grand bien. Allons, Gentillet, dit maman en m'embrassant encore, dormez bien, et si le temps est aussi beau demain qu'aujourd'hui, nous donnerons la volée à nos oiseaux. »

J'étais si joyeux, que je fus au moins deux minutes sans pouvoir dormir.

Le lendemain, le ciel était bleu, le soleil avait l'air content comme nous. Catherine fit notre toilette avec un soin tout particulier. Elle n'en finissait pas avec ses recommandations, et si maman l'avait crue, on nous aurait encore laissés en cage.

La porte s'ouvre, nous sommes sur la terrasse. Quel bonheur!

Après avoir fait quelques gambades nous sommes allés voir les poules, notre mouton, enfin notre société intime. Je vous assure que ces amis-là ne furent pas du tout indifférents à notre retour: les poulettes jacassaient. Nous les avons remerciées de leurs bons œufs. Le mouton frottait sa tête contre nous et regardait tendrement le paysage. Je ne plaisante pas!

Marguerite trottait comme une perdrix. Il ne fut pas question d'étude pendant quinze jours. Nous nous promenions, et tout le reste du temps nous restions près de maman. Elle nous regardait, touchait notre front, nos mains, et nous demandait si nous nous sentions comme à l'ordinaire; nous disions : — oui.

Un jour, M. Hersant, nous voyant mordre dans une tartine de miel, demanda à maman la permission de nous mener voir les ruches de Claude.

Des cris de joie devancèrent la réponse de maman, et nous voilà partis.

MARGUERITE.

Et si les abeilles nous piquent?

M. HERSANT.

Elles ne piquent que ceux qui ont peur, Mar-

guerite. Soyez calme, gardez-vous de faire des gestes; vous les verrez passer près de vous allant à leurs affaires sans s'inquiéter de notre présence. Si par hasard il en venait une se poser sur votre figure, ne bougez pas, et aussitôt vous la verrez s'envoler.

MOI.

Te souviens-tu, Marguerite? un jour chez ma tante, nous nous promenions sous la grande avenue de tilleuls, et des milliers d'abeilles bourdonnaient au-dessus des arbres tout en travaillant.

MARGUERITE.

Je vois les ruches! le père Claude! allons vite.

C'était vrai. Claude nous conduisit dans un coin de son jardin, et nous vîmes sur deux longs bancs de bois, en plein midi, plusieurs paniers arrondis par le haut et faits de cordons de paille tournés et fortement tressés ensemble; c'est ce qu'on appelle des ruches.

Le fermier est très-fier de ses abeilles, et il ne se fit pas prier pour nous en faire les honneurs. Voyant comme Marguerite et moi étions attentifs, il nous conduisit devant une espèce de coffre carré en bois : c'était une ruche qui permet de

voir dans l'intérieur. Cette ruche est formée de deux moitiés de volets bien jointes et retenues par des crochets. Claude ouvrit un volet. Oh! merveille, les abeilles étaient sous verre! on les voyait travailler! Marguerite, qui ne craignait plus rien pour son petit nez, était au comble du bonheur; elle ne pouvait détacher ses yeux des gâteaux de cire suspendus au haut de la ruche. Je vous prie de croire que je n'étais pas moins étonné et ravi que ma sœur.

MOI.

Comment peut-on tirer les gâteaux?

M. HERSANT.

On choisit le moment où la plus grande partie des abeilles sont au champ pour butiner; on frappe d'un côté pour faire passer de l'autre le peu d'ouvrières qui sont restées au logis; on enlève le toit, on lève les crochets, on sépare les gâteaux de cire; puis on met bien vite à la place de la moitié pleine une moitié de coffre vide que les ouvrières ne demandent pas mieux de remplir.

M. Hersant nous aurait, j'en suis sûr, dit encore beaucoup de choses, si maman ne lui avait pas fait signe qu'il était temps de partir.

Chemin faisant, je demandai à mon précepteur s'il me parlerait des abeilles plus au long. Il me l'a promis, car l'intérêt que j'ai montré lui a beaucoup plu. Ma franchise habituelle m'oblige à avouer au lecteur que, dès le lendemain, le bon M. Hersant m'expliqua encore ce que nous avions vu, me parla de la reine des abeilles, de son importance, enfin de la manière dont vivent les abeilles ; mais j'ai oublié tout cela et je gâterais mes Mémoires si je voulais faire le savant. Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, c'est ce bon M. Hubert, un aveugle qui a étudié mieux que tout le monde les abeilles, a écrit des livres qui sont dans la bibliothèque de M. Hersant. Ce M. Hubert avait un domestique qui regardait les abeilles derrière un vitrage toute la journée et racontait à son maître ce qu'il avait observé. Je pense que le pauvre aveugle ne s'ennuyait pas, et j'en suis bien content. Je m'occuperai plus tard des abeilles ; en attendant, je mange du miel.

Quoique je fusse très-bien remis, on ne me permettait pas de courir, ce qui n'empêchait pas que j'étais toujours un peu en avant. Nos promenades étaient des leçons, mais des leçons sans livre, sans dictionnaire, sans grammaire : papa d'un côté, M. Hersant de l'autre. Ma curiosité ne leur

laissait guère de repos. La gentille Marguerite faisait aussi de petites questions. Maman était très-contente de nous.

Un jour nous étions dans la forêt, tout à coup je m'écrie : Une fourmilière ! et je me disposais à enfoncer ma canne dans la maison de mesdames les fourmis, lorsque M. Hersant m'arrêta le bras, absolument comme si j'allais commettre un crime.

« Y pensez-vous, Henri ! Les fourmis ne méritent pas moins votre admiration que les abeilles.

MOI.

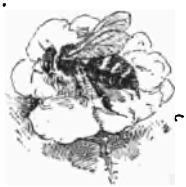
Oh ! monsieur, *la fourmi n'est pas prêteuse*, et moi j'aime qu'on soit complaisant.

— Henri ! s'écria ma sœur, ne les taquine pas. Regarde donc comme elles travaillent. Je voudrais bien savoir comment est faite une fourmilière ; mais il faudrait être moi-même une fourmi pour satisfaire ma curiosité.

— Ce n'est pas nécessaire, reprit papa. Ces insectes sont si intéressants, que leurs mœurs ont fait l'étude de beaucoup de savants ; ils ont écrit des livres sur les fourmis. »

Alors figurez-vous que papa et M. Hersant se sont mis à nous raconter des choses si extraordinaires, que je les ai retenues comme j'ai retenu

le conte de Gentillet. Et à vrai dire, tout cela pourrait bien n'être pas très-vrai. C'est égal, je vais vous dire ce qu'on nous a dit autour de cette fourmilière. Si je me trompe, vous voudrez bien m'excuser et vous rappeler qu'il y a un an au moins que l'histoire des fourmis nous a été racontée.



CHAPITRE XXIII.

L'auteur est obligé d'être un peu savant. — Les fourmis.

Je suis beaucoup plus fort en fourmis qu'en abeilles : cela se conçoit. On rencontre des fourmis partout, et il n'y a point de danger à les regarder. Il n'en est pas de même des abeilles, qui sont des savantes, et quoi qu'en dise M. Hersant, maman craint toujours que nous ne soyons piqués.

J'aime beaucoup les bêtes, et si je n'étais pas obligé de faire mes études, je m'occuperais d'elles, surtout à la campagne où il n'en manque pas.

La fourmilière que j'ai trouvée dans la forêt était à des fourmis fauves (les fourmis ne sont pas toutes pareilles). Le lecteur a dû aussi en rencontrer pendant les vacances, et ce monticule

l'a bien étonné. Que va-t-il dire en apprenant que es fourmis transportent, pour bâtir leur édifice, des petits morceaux d'écorce d'arbre, des feuilles, des brins d'herbe, des petites pierres, du blé, de l'avoine, tout ce qu'elles trouvent afin d'élever le plus haut possible leur maison?

Marguerite croyait que les fourmis portaient tout cela sur leur dos. Nous avons bien ri de l'idée de ma sœur.

Ces habiles ouvrières ont des mâchoires très-fortes, dentées, crochues à la pointe, et en les tenant écartées, elles s'en servent pour le transport de leurs matériaux et aussi pour attaquer leurs ennemis.

Je croyais que les fourmis travaillaient, entassaient ainsi pour avoir de quoi se nourrir l'hiver, puisque la fourmi a dit à la cigale qui venait lui demander quelque grain pour subsister :

Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez? j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant!

Pas du tout; les fourmis mangent très-peu et

pas de grain. Leur idée, en construisant un monticule, est de se préserver de l'eau, du froid, et d'empêcher les indiscrets de pénétrer chez elles. Ces dames craignent aussi beaucoup le soleil, tout en aimant á avoir chaud. C'est comme nous qui fermons nos persiennes, quoique bien contents qu'il fasse beau.

Marguerite et moi étions déjà bien émerveillés de tout ce que nous voyions, lorsque M. Hersant vint mettre le comble à notre admiration en nous parlant de l'intérieur des fourmilières.

D'abord M. Hersant n'exagère pas; c'est un homme calme. Le lecteur est donc prié de croire ce que je vais lui raconter.

La plus grande partie d'une fourmilière ne se voit pas; elle est cachée très-avant dans la terre. Des avenues conduisent du haut de l'édifice jusque dans l'intérieur; il y a de petites rues où passent sans cesse les fourmis; mais elles ne sont pas bêtes, allez; quand le soir arrive, elles ferment et barricadent leurs portes comme des personnes, et les ouvrent le matin. S'il pleut, elles restent renfermées et travaillent. Vous ne les verrez jamais regarder aux fenêtres. Les fourmis s'entendent très-bien entre elles. Au moindre danger, celles qui montent la garde se divisent en deux corps,

La fourmilière était à des fourmis fauves. (Page 222.)

les unes guettent l'ennemi, combattent s'il y a lieu, tandis que les autres vont jeter l'alarme à l'intérieur. Elles arrivent toutes et ont l'air furieux. Je me trompe en disant toutes : *les bonnes* gardent *les petits* et les cachent dans des trous. »

De retour à la maison, papa nous a encore raconté beaucoup de choses merveilleuses des *fourmis de gazon*. Celles-ci bâtissent de petites cases les unes au-dessus des autres, le long des brins d'herbe, avec des grains de sable. D'autres font leur nid au pied des arbres, et s'élèvent jusqu'aux branches les plus hautes pour y chercher les pucerons, qui leur fournissent une espèce de sirop fort à leur goût. Elles sucent les pucerons et se gardent bien de les tuer.

Marguerite s'écria : « Une fourmi ! une fourmi ! » Je la mis dans mon microscope. Quel plaisir de voir ses grandes jambes, sa large tête et son corselet fauve, ses pattes brunes et sa bouche toute grande ouverte. Nous avons compris le service que cette mâchoire dentée rend aux fourmis à la guerre et dans les déménagements.

Ces fourmis, que je peux écraser, sont courageuses, guerrières, et à certains moments toute la nation prend les armes. Il n'est pas jusqu'aux plus

petites qui ne se jettent sur l'ennemi pour l'entraîner dans la fourmilière où il passe un mauvais quart d'heure.

Ce ne sont pas seulement les petits insectes qui ont à redouter les attaques des fourmis; les hannetons ne les intimident pas. Leurs armes sont ces mâchoires dont je vous parlais tout à l'heure.

Lorsqu'elles se croient exposées à quelque danger, elles changent de domicile. A peine arrivées au lieu choisi, elles se mettent à l'ouvrage avec une ardeur étonnante. Les grosses fourmis portent les petites (c'est bien cela!). Ces petites bêtes sont très-altérées. M. Hersant les a vues boire....

Marguerite vient d'entrer; elle a lu par-dessus mon épaule, avec ma permission.

« Henri, n'oublie pas les fourmis qui sculptent le bois. Oh! mon frère, comme tes Mémoires deviennent intéressants! »

Puis ma chère sœur m'a un peu tiré les cheveux et s'est sauvée.

J'aurais certainement oublié les fourmis qui sculptent le bois, et, en y songeant, je ne me trouvai guère plus avancé; je ne me souvenais plus très-bien de ce qu'on nous en avait dit. Alors

le soir, faisant semblant de rien (je suis fin ! vous le savez), j'ai remis la conversation sur les fourmis, et voici ce que j'ai appris :

Elles choisissent un arbre et en sculptent l'intérieur. Il y a plusieurs étages, avec des planchers et des plafonds épais comme une carte à jouer. Ces étages, soutenus par des cloisons ou des colonnes, se divisent en petites cases. Ces fourmilières sont immenses : loges, salles, *boudoirs*, corridors, rien n'y manque. Ces fourmis-là ne travaillent que la nuit ; je sais pourquoi : elles font du mal aux arbres, les rendent tout noirs, coupent la racine en bâtissant leur nid, et les malfaiteurs n'aiment pas le soleil ; c'est tout au plus s'ils supportent le clair de lune !

Tout le reste de la semaine, il a été question des fourmis. Nous les cherchions dans les prairies et nous nous amusions, Marguerite et moi, à regarder leur nid et à les suivre dans leurs voyages.

J'espère que le lecteur s'est amusé avec mes fourmis ; alors je vais lui raconter une histoire bien étonnante que nous avons lue et *vue* dans un livre, car il y a une belle image qui représente ce que je vais vous raconter.

« Un voyageur, un peintre, était dans un village

indien. Ce monsieur allait dans les forêts pour dessiner des arbres. Un jour qu'il était très-occupé à esquisser le tronc d'un arbre, il remarqua des insectes, des lézards qui passaient tout près de lui. Marguerite se serait bien vite sauvée; mais le peintre se dépêcha de travailler, pensant que la promenade de ces individus était signe d'orage. Il entendait aussi des cris d'oiseaux, si bien qu'ayant une bonne lieue à faire pour regagner sa demeure, il serra son dessin et se disposait à partir, lorsque tout à coup il fut couvert des pieds à la tête d'une nuée de fourmis. Il se leva bien vite, et si vite, qu'il renversa une boîte à couleurs en se sauvant. Il aurait bien voulu aller chercher les objets qu'il avait laissés : impossible; figurez-vous un régiment de fourmis serré, serré, et qui aurait rempli notre grand salon. Ces fourmis voyageuses ne s'embarrassaient de rien; elles passaient par-dessus tout, même par-dessus les arbres les plus hauts. Enfin, ce pauvre monsieur finit par pouvoir aller chercher son fusil; mais il était tout couvert de fourmis, comme une fourmilière, aussi a-t-il été piqué. Ces fourmis-là sont plus méchantes que celles de notre pays, qui laissent seulement une petite rougeur sur la peau. »

Mon histoire de fourmis est un peu longue, j'en conviens; mais, comme dit Marguerite, il faut mettre des choses intéressantes dans mes Mémoires, et ne pas toujours parler de nous. Je prie le lecteur d'être de l'avis de Marguerite.

CHAPITRE XXIV.

L'hospitalité.

Les premiers jours après notre rougeole, nous disions à chaque instant : — Quel bonheur de ne plus être malade ! Et puis nous n'avons plus pensé à notre bonheur.

J'avais beaucoup grandi, et j'étais très-content lorsqu'on me le disait. Seulement je ne pouvais pas souffrir la plaisanterie d'un vieux voisin qui ne manquait jamais de s'écrier chaque fois qu'il me voyait : *La mauvaise herbe croît toujours.* Je finis par me fâcher, et je lui dis :

« Monsieur, s'il n'y avait que les mauvaises herbes qui poussent, nous n'aurions pas un si beau jardin et une si belle avenue d'arbres ; je ne suis pas une mauvaise herbe, moi. »

Maman me fit taire, me gronda un peu, mais

très-peu, ce qui voulait dire qu'elle n'était pas fâchée que j'eusse querellé le vieux voisin. Marguerite était contente aussi.

Nous avions repris nos études comme auparavant et, de l'avis de tout le monde, nous travaillions très-bien; alors le temps passait vite, et puis papa et maman inventaient des parties pour nous récompenser. Au moment où nous nous y attendions le moins, papa entrait dans la salle d'étude et disait :

« Allons, enfants, venez faire une course avec moi dans la montagne; on peut interrompre les études des écoliers sages. »

Nous sautions, nous embrassions papa et nous étions bien vite en route. L'âne était souvent de la partie, parce que maman craint toujours que ma sœur ne se fatigue; cependant Marguerite ne monte sur *Bon-pied* que par obéissance. Il faut la voir trotter avec ses guêtres jusqu'aux genoux et son bâton. Son plus grand plaisir est de cueillir des fleurs dans la montagne pour Catherine, qui est une grande fleuriste. Nous nous reposons dans les granges; papa nous raconte des histoires d'Afrique, et nous sommes très-contents.

Un de nos plaisirs aussi, c'est la pêche. Nous avons de petites lignes. C'est toujours moi qui mets

le ver dans l'hameçon de Marguerite; elle a peur de toutes les bêtes. Je trouve que maman devrait un peu la gronder pour cela. Les petites filles ont peur de tout, c'est ridicule. Pourtant je vous prie de croire que je n'imite pas ces vilains garçons qui prennent plaisir à effrayer leurs sœurs. Oh! que c'est laid! C'est honteux même. Moi, je raisonne Marguerite; quand je la vois s'effrayer d'une sauterelle, je lui dis :

« Ma sœur, regarde donc ses pattes, sa tête! quel mal veux-tu que cette petite bête te fasse? Vois comme elle saute, se promène dans le gazon! »

Marguerite m'écoute et ne respire bien qu'en voyant la sauterelle s'éloigner.

Je ne vous parle pas souvent de mon ami Cyrille, et pourtant je l'aime bien, allez! J'attendais les vacances; les voici arrivées et Cyrille aussi.

Quel plaisir de recevoir un petit camarade! de le promener partout! A peine Cyrille fut-il descendu de voiture, que je le menai voir ce que j'aimais le plus. Je dois vous avouer que j'étais fier de notre belle campagne. J'ai bien vu que mon camarade était étonné. Comme son papa est aux Indes, il n'a pas de château; mais Cyrille m'a dit que plus tard son papa en aurait aussi un et que j'irais en vacances chez lui.

J'étais ivre de joie, non-seulement parce que j'aime Cyrille et que j'étais content de le voir sorti du collége, mais parce qu'il sait beaucoup de jeux, qu'il monte bien à cheval, n'a peur de rien et qu'il veut tout ce que je veux. L'anglais nous était devenu si familier, que nous parlions presque toujours dans cette langue. Miss Arabella triomphait ; elle faisait des tartines soir et matin et encore dans le milieu du jour. Maman, qui n'oublie jamais l'utile, nous disait :

« Voyez, mes enfants ! comme c'est agréable maintenant de savoir une langue étrangère. Vous trouverez bien commode de pouvoir parler et comprendre lorsque nous irons en Angleterre. »

Et nous disions : — *Oh ! yes, mama.*

Nous ne nous contentons pas seulement de causer, nous avons une petite bibliothèque anglaise, et si le cher lecteur veut s'instruire et s'amuser, il n'a qu'à lire comme nous : *Boys' own book*, *Evenings at home ; Hymns*, by Mrs. Barbauld ; *Sandford and Merton*, by Day ; *nursery rhymes*, *and Lucy; Rosamond horry ; Frank and Mary, Parent's assistant and popular tales*, by Miss Edgeworth.

Nous lisons tous ces jolis livres comme de vrais petits Anglais.

Cyrille dessine très-bien ; il a toujours un album

dans sa poche, et quand il voit une montagne qui lui plaît, il la dessine; il est aussi très-fort pour les animaux. Je lui ai demandé de faire le portrait de notre chien; il a très-bien réussi.

Un jour à déjeuner papa reçut une lettre de M. Anderson, le père de Cyrille; il venait d'arriver à Liverpool, et il s'empressait de remercier papa des bontés qu'il avait eues pour Cyrille.

M. Anderson demandait s'il serait possible de trouver une occasion pour ramener son fils à Paris, où il viendrait le prendre et irait s'embarquer avec lui à Boulogne.

Maman sourit en regardant papa.

Je m'imaginai alors que nous reconduirions nous-mêmes Cyrille, et, à partir de ce moment, je devins curieux. Je fis de très-vilaines choses, si vilaines que je veux vous les dire exprès pour me punir; dès que je voyais papa et maman causer, je faisais semblant de m'amuser ou de lire attentivement. Ce n'est pas tout : un soir on parlait du voyage de Cyrille, lorsque l'heure d'aller nous coucher arriva, et il fallut bien partir : Marguerite et moi n'avons jamais fait de grimaces pour aller nous coucher.

Étant au lit, je m'empêchai de dormir, et n'entendant plus de bruit, je me levai, et me voilà

marchant pieds nus tout doucement, jusqu'à la porte du petit salon. Il faisait clair de lune. Je me vis en passant dans une glace, et j'eus honte de moi. J'avais l'air d'un petit voleur.

Je fus sur le point de retourner dans mon lit : la curiosité l'emporta, et, l'oreille collée sur la porte, j'entendis maman : — Georges, allons à Paris avec les enfants. Tu reconduiras Cyrille jusqu'en Angleterre.

J'aurais bien voulu entendre le reste de la conversation, mais j'avais trop grand'peur d'être surpris ; ensuite je savais déjà qu'il suffit que maman désire une chose pour que papa y consente. Je me sauvai avec les mêmes précautions, et je m'endormis, croyant être le plus heureux des petits garçons.

Le lendemain, à ma grande surprise, je n'étais plus content, j'éprouvai de l'embarras en disant bonjour. Marguerite me demanda plusieurs fois dans la journée ce que j'avais.

Si quelqu'un m'eût dit que cet acte de curiosité pût me rendre malheureux, je ne l'aurais pas cru. Je me voyais sans cesse traversant le salon, j'étais encore plus effrayé. Enfin, n'y pouvant plus tenir, j'emmenai Marguerite au bout de l'avenue, lui annonçant que j'avais un grand secret à lui dire.

Ma sœur pensa qu'il s'agissait d'une surprise pour maman. Quand elle entendit l'histoire, elle devint rouge comme si ma sottise retombait sur elle.

« Oh! mon frère, dit Marguerite, sans parler du voyage, que tu dois avoir de chagrin d'avoir fait cela! c'est bien mal, Henri; si j'étais à ta place, j'irais tout de suite avouer ma faute à papa.

MOI.

Tu veux qu'il me gronde?

MARGUERITE.

N'importe, mon frère, tu seras plus tranquille après. C'est si laid d'être curieux! Et puis papa et maman causent devant nous, et s'ils nous cachent une chose, nous ne devons pas chercher à la savoir. »

Je fus extrêmement effrayé du discours de Marguerite. Pour toute consolation, ma sœur m'engageait à aller me faire gronder! Ajoutez encore qu'elle ne témoignait pas la moindre joie de ma belle découverte!

Cependant, après avoir délibéré longuement avec moi-même, je me décidai à suivre le conseil de Marguerite et il fut résolu que j'irais avouer ma faute à maman, qui bien sûr en parlerait à papa en le priant de faire semblant de ne rien savoir.

Je profitai du moment où ma petite mère était

seule, et sous prétexte d'obtenir une permission accordée une fois pour toutes, j'entrai au salon.

« Que veux-tu, cher enfant?

MOI.

Vous conter une bien vilaine histoire. »

Et sans lever les yeux, debout, devant maman, je lui racontai ma faute sans rien passer.

MAMAN, *avec surprise.*

Tu as fait là une action basse, mon fils, mais lorsque le coupable se dénonce lui-même, c'est qu'il sent la gravité de sa faute. Je ne te gronderai donc pas, mon enfant; je me bornerai à te dire que non-seulement tu pouvais être surpris par ton père, qui eût sévèrement jugé la chose, mais que de plus, tu t'exposais à être vu par nos domestiques : quelle idée auraient-ils eue de leur petit maître?

Quand tu désires savoir une chose, mon fils, il faut nous interroger. Nous répondrons à ta question, si nous le jugeons à propos. »

Maman (elle est si bonne!) m'embrassa, en ajoutant que j'avais fait un acte de courage qui l'aiderait certainement à oublier ma faute.

J'avais une telle crainte d'être curieux, qu'il m'arrivait souvent de me boucher les oreilles ou

de chanter quand je voyais papa et maman causer ensemble.

Il ne fut plus question de cette histoire, si ce n'est avec Marguerite, qui m'assurait que papa l'ignorait. Moi, je crois que maman raconte tout à papa et qu'il est convenu qu'il ne grondera que dans les grandes occasions et maman dans les petites.

Je dis à Marguerite :

« Comment fais-tu donc pour être si sage ?

— Mon frère, je pense à faire plaisir à papa et à maman. Je me dis le matin en faisant ma prière : Je veux être bien bonne, bien gentille, et le soir, je repasse ma journée, et quand je vois que j'ai manqué à mes promesses, je recommence le lendemain, et toujours comme cela, Henri. »

J'ai pris la résolution d'imiter Marguerite. Bah ! j'ai beau faire, elle l'emporte toujours. N'est-ce pas que vous aimez Marguerite, cher lecteur ?

Cyrille ne songeait plus qu'à retourner en Angleterre. Il demandait sans cesse à papa si ce serait bientôt. Nous regardions sur la carte le chemin qu'il allait faire.

Une fois Cyrille disait que la plus belle chose du monde, c'était la mer. Moi, je soutenais les

montagnes. Nous étions en colère comme deux petits coqs. Cyrille m'ayant un peu poussé, je le poussai très-fort, et voilà qu'un combat s'ensuivit.

Marguerite crut d'abord que c'était pour jouer. Elle ne le crut pas longtemps et alla bien vite appeler au secours.

L'arrivée de papa suffit pour nous calmer. Je pris la parole pour expliquer le sujet de la querelle. Mon éloquence fit éclater de rire papa. Il me tira les oreilles en disant :

« Tu parles en aveugle, tu n'as jamais vu la mer. Vous êtes deux petits fous, messieurs, toutes les œuvres de Dieu sont belles et méritent notre admiration. Cyrille croit sans doute qu'il lui revient quelque gloire de l'Océan qui entoure son pays, et toi, tu t'imagines que le mont Pancrace et le mont Pelvou te donnent de l'importance. Allons, soyez bons amis comme par le passé. Nous irons tous conduire notre cher Cyrille jusqu'à Paris. »

A cette nouvelle, je me jetai dans les bras de mon ami, et je sentis que je l'aimais encore plus qu'avant la bataille.

Marguerite n'était pas très-contente et Catherine ne l'était pas du tout. Si maman croyait ma bonne, on ne changerait jamais de place. Je sais bien

qu'il y a beaucoup de paquets et que ce n'est pas déjà si amusant de faire et vider les malles : que voulez-vous ?

J'ai souvent admiré la patience de maman avec cette chère Catherine. J'ai fait part de mon étonnement à Marguerite, qui m'a répondu :

« Mon frère, c'est bien juste. Quand nous étions tout petits, ma bonne nous berçait des nuits entières, nous consolait avec des chansons. Toi, tu ne t'en souviens pas, mais maman ne l'oubliera jamais. »

C'est égal : si je n'aimais pas tant Catherine, elle m'ennuierait joliment !

Tiens, ce n'est pas très-gentil ce que je viens d'écrire là ! Eh bien ! je ne l'effacerai pas. Je ne veux pas laisser croire que je suis parfait. Oh ! non ! j'ai encore de l'humeur fort souvent. Je voudrais toujours faire à ma tête, prendre mes aises. Mais n'ayez pas peur. Je sais que c'est mal ; je me retiens le plus possible, et quand il m'arrive d'être insupportable, je m'en repens.

Malgré le plaisir que j'éprouvais à changer de place, j'avais le cœur un peu gros de quitter notre campagne si belle ; les arbres étaient couverts de fruits et les meules de foin reparaissaient pour la seconde fois de l'année. J'avais besoin de me rap-

Voilà qu'un combat s'ensuivit. (Page 241.)

peler tout ce que Paul et Nono m'avaient dit de Paris pour me consoler de quitter les pêches et les raisins : car je suis gourmand; si le lecteur l'est aussi, il me pardonnera en sentant l'eau lui venir à la bouche. C'est bien le cas de placer ici un petit trait de mon enfance : j'avais quatre ans, et je me trouvais à un grand dîner de famille chez de bons amis de papa. Placé à côté de maman, j'étais très-fier d'être au milieu de grandes personnes. Maman m'avait dit : « Un petit garçon ne doit pas manger de tout, il doit même se priver de quelque chose. » Je parus me rendre à l'avis de maman, et je ne tardai pas à lui dire à l'oreille : « Maman, je me suis privé de bœuf; je puis manger de tout maintenant? »

Pardonnez-moi ce bavardage. J'ai beaucoup de plaisir à me rappeler ces petits riens maintenant que je suis grand !

Nous avions beau nous amuser, Cyrille et moi, le temps nous paraissait très-long. La conversation ne roulait plus que sur le voyage. Ce fut bien autre chose lorsque papa nous dit qu'il était décidé à m'emmener avec lui à Londres. Cyrille fit des folies. Il ne parlait plus que de la Tamise, des paquebots et du mal de mer. Je l'écoutais avec admiration et j'en avais aussi pour moi-même, en

pensant que j'irais à l'étranger et que je savais la langue du pays.

A partir de ce jour, le français fut complétement mis de côté : nous jouions en anglais, nous mangions en anglais, nous nous aimions en anglais, nous rêvions en anglais. Celui qui manquait au règlement donnait un gage. Jamais gouvernante ne fut plus heureuse que miss Arabella tout le temps que dura cette fantaisie britannique.

CHAPITRE XXV.

Le départ. — Paris.

Enfin, malgré les lenteurs de Catherine, tout fut prêt, et par un beau jour nous sommes partis. Xavier lui-même battait des mains.

Nous avons regardé le château et nos belles montagnes jusqu'à ce qu'elles aient disparu. Ma bonne en aurait certainement voulu à Cyrille, si quelqu'un pouvait en vouloir à mon ami. Sa jolie figure lui plaisait, son humeur gaie, ses petites histoires et son accent l'amusaient.

Je ne vous rappellerai point le plaisir qu'on éprouve à monter en wagon, à en descendre le plus souvent possible pour changer de place et se donner de l'importance ; à prendre au buffet des objets de fantaisie, à se dépêcher, à se jeter

tout essoufflé dans le wagon : vous avez passé par là.

Arrivons vite à Paris. Malheureusement, je ne peux pas vous faire partager mes impressions de voyage : car malgré mes huit ans (c'était l'année dernière) j'ai suivi l'exemple du petit Xavier, et j'étais si endormi en arrivant, que c'est à peine si je savais où nous étions, et le lendemain en m'éveillant je croyais rêver. Peu à peu je repris le fil de mes idées et je m'écriai sur un air adopté pour exprimer mes sentiments de joie : Je suis à Paris! à Paris! à Paris! Et sans en attendre l'invitation, je me levai et courus à la fenêtre située au deuxième étage de l'hôtel Brighton, rue de Rivoli. Si vous êtes venu à Paris, cher lecteur, vous aurez certainement passé dans cette belle rue, et vous pouvez imaginer ma surprise, ma joie, en voyant un beau jardin où jouaient déjà des enfants.

Je commençai ma toilette sans bruit, comme un petit homme. Catherine aurait bien voulu encore m'arranger, me *pomponner*, comme elle dit; mais maman trouve très-ridicule qu'un garçon de huit ans ne sache pas s'habiller. D'ailleurs je suis très-propre, j'ai même un peu trop de goût pour la grande eau. Il arrive souvent que ma cuvette déborde, et Catherine se fâche. Bientôt Marguerite

vint m'avertir qu'elle était prête et que papa voulait profiter du beau temps pour nous promener.

M. Hersant était resté à la campagne. Quoique j'aime beaucoup mon précepteur, je supporte très-bien son absence, par la bonne raison que précepteur est le synonyme de thèmes, versions, et tout le reste. Malgré la certitude donnée que le travail serait suspendu pendant notre court séjour à Paris, j'étais plus tranquille de savoir M. Hersant à cent lieues de nous. Ce n'est pas de l'ingratitude. Il faut bien qu'il ait du temps à lui pour courir sur les montagnes, ce bon M. Hersant!

Cyrille connaissait Paris, et j'ai remarqué qu'il faisait un peu l'important en nous parlant des belles choses que nous verrions.

Papa et maman étaient gais comme nous; ils s'amusaient de nos surprises, de nos exclamations. S'ils n'avaient pas eu l'habitude de s'occuper de nous, leur embarras eût été bien grand, la bonne, la douce Catherine, ayant déclaré qu'elle ne voulait pas sortir dans un *train* comme cela, qu'il y avait de quoi perdre la tête, et que bien certainement on nous ramènerait bras et jambes cassés. Toutes ses excursions se bornèrent à aller à Saint-Roch avec nous, et je vous assure qu'elle n'était pas à son aise en traversant la rue Saint-Honoré.

Je ne sais comment il se fait que j'ai oublié de vous parler d'une séance de Polichinelle qui m'avait singulièrement fâché autrefois. Une dame avait réuni tous les enfants pour voir Polichinelle, et ce méchant personnage avait raconté l'histoire de chacun de nous. Ce fut une grande maladresse de sa part, car voyant que nous lui avions été tous dénoncés, nous fûmes moins sensibles à ses indiscrétions.

Je n'ai pas de rancune, au reste, et je consentis à aller voir Polichinelle. Il m'a paru fort aimable et même très-complimenteur : je pense que c'est nécessaire à Paris pour se faire aimer. Les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, le Jardin d'acclimatation, Versailles, Saint-Cloud, nous ont bien étonnés, ma sœur et moi. Papa nous expliquait tout. Les bêtes, les oiseaux et les petits poissons excitaient notre enthousiasme. Je ne me souciais plus d'aller en Angleterre. Je ne le disais pas à Cyrille. C'était juste; lui ne me disait pas qu'il brûlait de partir; je le voyais bien pourtant!

Vous savez que papa est très-bon; mais je ne vous ai pas dit qu'il fait élever un pauvre petit aveugle. Maman veut qu'on place Louis chez les aveugles de Paris, parce qu'il a beaucoup d'esprit et qu'il pourra s'instruire. Il nous fait des cages

Je consentis à aller voir Polichinelle. (Page 250.)

et des paniers; moi, je ne sais rien faire quand je n'y vois pas.

On parla de Louis, et il fut décidé que nous irions tous, excepté Xavier, à la maison des aveugles.

Je n'oublierai jamais cette visite. Je n'ai pas besoin de consulter ma sœur pour me la rappeler; je m'en souviens comme si nous l'avions faite hier : vous verrez.

Comme cette institution des pauvres petits aveugles est une chose très-importante; je vais d'abord vous dire ce que papa nous a raconté le long du chemin :

Il y a environ quatre-vingts ans qu'on a pensé pour la première fois à instruire les aveugles à Paris : ailleurs, je ne sais pas. Voici comment c'est arrivé : un soir, en été, plusieurs pauvres aveugles, huit ou dix, s'étaient placés dans un endroit où passait beaucoup de monde; ils jouaient à tort et à travers de divers instruments, et, pour faire rire les passants, ils avaient devant eux des pupitres avec de la musique et puis des lunettes sur le nez. Alors on les regardait, et quoique leur musique fût affreuse, on les écoutait et on leur donnait une petite aumône. Eh bien! parmi les personnes arrêtées, un monsieur (je vais vous dire

tout de suite son nom), M. Valentin Haüy, pensa que ce serait une bien bonne œuvre si l'on pouvait apprendre réellement la musique aux aveugles. Puisque ces infortunés, se dit-il, devinent tout en touchant les objets, il doit y avoir un moyen de les instruire. Et voilà ce bon Haüy qui se creuse la tête.

Un jeune homme de seize ans, le Sueur, presque aveugle de naissance, lui fut amené et recommandé comme étant doué d'une intelligence rare. Haüy (papa ne disait pas monsieur) s'occupa de son élève avec beaucoup de soin et fut enchanté des progrès du jeune homme, qui était bien heureux de travailler, de s'instruire au lieu de mendier à la porte d'une église.

Cette histoire devint le sujet de toutes les conversations et on en parla même à la cour du roi Louis XVI. De grands personnages se réunirent et s'intéressèrent si bien aux aveugles, qu'une maison fut disposée pour les recevoir et leur donner de l'instruction. Cet établissement n'est pas celui où nous sommes allés.

Les progrès des aveugles furent rapides. Le roi et la reine voulurent voir ces pauvres enfants. On les fit venir à Versailles, où ils passèrent un examen devant la cour. Quand la famille royale

se retira, les enfants chantèrent une hymne en chœur. On les garda pendant huit jours au château de Versailles ; je pense qu'ils eurent un bon dîner.

Depuis ce temps-là on s'est toujours occupé des enfants aveugles, et aujourd'hui ils demeurent dans une belle maison sur le boulevard des Invalides, où nous arrivions juste comme papa finissait de nous dire ce que je viens de vous raconter.

C'est le chef de l'établissement qui nous a reçus. Il a l'air très-bon et il est très-complaisant. Papa et maman ont causé avec lui du petit Louis. Le temps nous paraissait bien long ; il nous tardait de voir travailler les aveugles.

Enfin, nous allons dans une classe. Une vingtaine de garçons étaient assis sur des bancs le long de la muraille. Le maître, placé devant une petite table, faisait la dictée. Tous les écoliers écrivaient, mais pas avec une plume. Ils font des points saillants sur du gros papier encadré dans une planchette faite exprès ; il y a aussi une espèce de règle à coulisse qui les aide pour écrire droit.

Leur alphabet se compose de dix points saillants qui, étant placés de diverses manières, suffisent pour écrire tout ce qu'on veut. Les chiffres s'apprennent et s'écrivent de même.

Nous n'en revenions pas, Marguerite et moi ; et

pourtant ce qui nous a le plus surpris c'est de voir que le maître est aveugle. Il promenait très-vite ses doigts sur les pages écrites en points, et dictait. Il a eu la bonté de nous montrer un gros livre, qu'il a pris lui-même dans une armoire fermée à clef, où nous avons pu voir l'alphabet, puis un élève s'est levé pour expliquer la dictée; il a très-bien analysé. Je pensais que M. Hersant serait content si je savais les participes comme ce jeune aveugle. On enseigne à ces pauvres enfants: d'abord à lire et à écrire, la grammaire, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles, c'est-à-dire la botanique, les oiseaux, les papillons, etc. Quand ils sont plus grands, on leur apprend des langues étrangères, les mathématiques (de grands calculs), l'histoire universelle, et ils lisent encore des livres en prose et en vers.

Il faut six mois à un aveugle pour apprendre à lire. Ce n'est pas beaucoup! Quand ils ne savent pas lire au bout d'un an, c'est fini! Et moi, qui ai été plus de deux ans sans vouloir apprendre! Ces bons petits aveugles apprennent le solfége, l'harmonie, divers instruments, et surtout l'orgue. Oh! comme je suis content qu'ils puissent chanter et se distraire un peu!

Ce n'est pas tout. Nous sommes allés dans di-

vers ateliers : atelier de vannerie, c'est-à-dire où l'on fait les paniers, les brosses. Il y a un maître ouvrier, qui voit, par exemple, pour leur donner des leçons. Cet ouvrier nous a dit qu'un apprenti gagne à peu près cent francs par an. Tout cet argent n'est pas pour lui, mais on lui en donne un peu comme récompense. Je suis sûr que les aveugles travailleraient pour rien plutôt que de rester les bras croisés toute la journée.

Nous en avons vu un nouveau faisant une brosse de chiendent pour la première fois. Il était bien gentil, et Cyrille a fait son portrait.

Il y a un atelier où l'on rempaille les chaises. Une femme donne les leçons. Puis un atelier de tour. Je ne voulais pas croire que ces grands jeunes gens fussent aveugles tant ils travaillaient vite et faisaient de jolies coupes. Les ouvriers qui nous ont le plus étonnés sont les relieurs ; ils enfilent leur grosse aiguille tout aussi vite que Catherine enfile la sienne. Il faut les voir assembler, coudre les feuilles ! Oh ! comme ce bon Haüy serait content, s'il revenait au milieu de ses protégés ! Il y a une imprimerie où s'impriment tous les livres à l'usage de la maison. J'oubliais de vous dire que nous avons vu trois cents volumes reliés.

Nous avons assisté à une leçon de piano. L'é-

lève faisait la gamme en *ut* mineur (maman l'a dit), le maître aveugle était debout et il suivait *des doigts* toutes les notes, reprenait l'élève quand il se trompait. Moi, je parlais, je questionnais sans cesse; Cyrille et Marguerite ne disaient rien; mais vous verrez bientôt que ma sœur n'en pensait pas moins.

Nous avons été dans les réfectoires, à la cuisine et enfin à la chapelle, une belle et jolie chapelle, ornée de peintures qui n'ont point échappé à l'attention du cher Cyrille.

Nous sommes passés dans le quartier des petites filles. Il y en a 60, et 140 garçons à peu près. On nous a dit que les classes se faisaient de la même manière. Le tricot, le filet en tout genre sont les occupations habituelles des filles. La musique les occupe aussi beaucoup. Une jeune personne de seize ans nous a joué un très-joli morceau.

Notre visite s'est terminée à la salle de vente, où sont déposés les ouvrages des aveugles : coupes, boîtes, divers objets tournés par les garçons, et quantité de bourses, de châles en filet, de tricots de toutes sortes faits par les filles.

Je n'ai pas besoin de vous dire que papa et maman ont fait des emplettes, je vous le dis tout de même, parce que cela me fait plaisir. Si ma sœur

et moi avions eu de l'argent, nous l'aurions certainement dépensé chez nos amis les bons aveugles.

Oui, ils sont bons, pieux, reconnaissants et très-réfléchis. Ils ont bien raison d'aimer Dieu de tout leur cœur et d'être sages! Je suis sûr que c'est pourquoi ils ne sont pas tristes et malheureux.

Le chef des instituteurs nous invita au concert qui devait avoir lieu la semaine suivante.

Papa refusa, puisque nous devions partir pour l'Angleterre.

Oh! comme cette visite m'a fait plaisir! Je ne pensais pas plus au Jardin d'acclimatation qu'à celui des plantes. Je me figurais être aveugle; je fermais les yeux en marchant. Papa nous a fait un peu de morale, pas beaucoup, sur la conduite exemplaire de ces enfants, leur application et leur résignation.

Quand j'ai été seul avec Marguerite, nous avons causé encore. Ma sœur était triste.

MARGUERITE.

Henri, ce ne sont pas les enfants qui m'ont fait le plus d'effet, ce sont les maîtres aveugles. Comme il faut qu'ils soient bons pour ne pas s'ennuyer de donner des leçons sans y voir. Ah! que j'aurais de chagrin, mon frère, si papa et maman étaient aveugles!

MOI.

Et si je l'étais, Marguerite, est-ce que tu n'aurais pas de chagrin?

MARGUERITE.

Oh! oui, mon frère, mais je serais bien gentille pour toi, va.

MOI.

Mais je ne te verrais plus, Marguerite, ni les beaux nuages bleus et roses du côté de la Savoie; et puis je ne te verrais pas quand tu seras grande, que tu auras de belles robes et un chapeau de paille de riz avec du lilas, comme celui de maman.

J'ai voulu jouer à l'aveugle, Marguerite n'a pas été de cet avis-là.

Le lendemain, il faisait à peine jour, lorsque ma sœur poussa des cris qui nous éveillèrent tous en même temps. Maman accourut toute tremblante près de ma sœur, où Catherine était déjà essayant de la réveiller. Marguerite avait le cauchemar et rêvait qu'elle était aveugle! Maman la prit sur ses genoux, fit ouvrir les volets.

J'arrivai aussi, moi, et je vis la pauvre Marguerite qui tremblait et pleurait toujours. Papa n'avait pas l'air content :

« Tu avais raison, Anna, dit-il, nous n'aurions pas dû l'emmener, elle est trop nerveuse. »

Enfin Marguerite se calma. Maman lui baisait les yeux tout doucement, la regardait et avait l'air de dire : Non, ma petite fille chérie n'est pas aveugle, elle a de bons et beaux yeux bleus que je ne me lasse pas de voir.

Maman craignait que ce cauchemar ne revînt, alors cette bonne mère fit mettre le lit de ma sœur à côté du sien.

Pour changer nos idées, papa nous conduisit chez Robert Houdin. La réussite fut complète : au lieu de rêver d'aveugles, nous rêvions tours de cartes, fleurs et bonbons, et le récit de nos rêves était presque aussi amusant qu'une vraie séance.

La pluie mit fin à nos jeux des Tuileries. Notre ressource était de regarder les passants barboter dans la boue et se heurter avec leurs parapluies. Catherine trouve Paris très-laid quand il pleut; je suis un peu de son avis

CHAPITRE XXVI.

M. Anderson. — La mer.

M. Anderson arriva exactement le jour qu'il avait indiqué et vint nous trouver à l'hôtel. Cyrille se jeta dans les bras de son père. L'un et l'autre étaient contents sans doute, mais la joie anglaise ne ressemble pas à la joie française. M. Anderson est grand, maigre et un peu jaune. Il a été étonné, stupéfait en nous entendant parler couramment sa langue, et il traduisait la satisfaction que lui causait cette agréable surprise par de fréquents et vigoureux *shake-hand*. Il remercia papa et maman des bontés qu'ils avaient eues pour Cyrille. Il me remercia aussi :

« Vous devriez, master Henry (master est le titre que l'on donne aux petits garçons jusqu'à

l'âge de douze ou treize ans), demander à M. votre père de venir en Angleterre avec nous. Je serais bien heureux de vous faire les honneurs de notre pays.

— Nous l'avons décidé ainsi, monsieur, répondit maman. Je resterai ici à attendre les voyageurs.

PAPA.

Ce voyage est de toute nécessité pour vider une querelle entre les deux amis : à savoir si la mer l'emporte réellement sur nos Alpes dauphinoises. »

M. Anderson rit beaucoup ; mais j'ai bien vu qu'il pense comme Cyrille et met *sa mer* au-dessus de tout.

Ce n'était pas le moment de recommencer une discussion.

Papa invita M. Anderson à dîner avec nous. Il est venu. Le dîner a été très-gai et nous nous sommes quittés en disant : « A demain. »

Cyrille n'était plus le même. Il marchait avec assurance et même avec une certaine fierté. Comment s'en étonner? Un petit garçon se sent si peu de chose, quand il n'a pas son père ou sa mère pour le protéger, le gronder ! Moi, je serais bien malheureux, et la vue de l'immense M. Anderson m'a réjoui, parce que j'aime Cyrille et que son bonheur est un peu le mien.

Catherine nourrissait au fond du cœur la secrète espérance que mon voyage manquerait. Elle crut que je voulais rire, lorsque je vins lui annoncer notre départ pour le lendemain. Maman fut obligée de lui parler sérieusement. Allors elle donna mes affaires pour les emballer dans la malle de papa. La chère Catherine me dit le soir que ce grand Anglais aurait aussi bien fait de rester chez lui.

Et ma chère petite sœur, que disait-elle?

MOI.

Es-tu jalouse, Marguerite, de me voir partir pour Londres avec papa?

MARGUERITE.

Jalouse, Riri? y penses-tu? Je voudrais toujours te voir content. Tu vas beaucoup t'amuser, mon frère, et je m'en réjouis. Je sais bien qu'il n'est pas aussi simple de m'emmener que toi. Si je tombais malade, papa serait très-embarrassé. Je te prie seulement de me rapporter des aiguilles et de bien retenir tout ce que tu verras pour me le raconter.

Alors j'ai promis à ma sœur d'écrire un petit journal pour elle. J'ai tenu parole, non pas sans quelque peine. J'étais bien loin de me douter que ce petit travail tiendrait un jour sa place dans mes *Mémoires*.

Le lendemain, à sept heures, j'étais prêt. Je ne pus m'empêcher de me regarder dans la glace. Ce n'était pas par coquetterie. Ce voyage en Angleterre me donnait tant d'importance à mes yeux, que j'aimais à me considérer, à voir la mine d'un garçon de huit ans partant pour Londres.

L'enthousiasme n'empêcha pas les larmes de remplir mes yeux, lorsque je dis adieu à maman. Je ne l'avais pas quittée depuis mon petit séjour en pension. J'étais habitué à l'embrasser matin et soir, et encore dans la journée : maintenant je ne l'embrasserai plus du tout pendant quinze jours.

Elle vit bien ce que je pensais et prit un air gai, quoiqu'elle fût encore plus triste que moi. A notre retour, maman m'a dit que mon chagrin lui avait fait plaisir : je vous le dis tout de suite de peur de l'oublier.

Maman et Marguerite sont venues nous conduire au chemin de fer. M. Anderson et Cyrille étaient arrivés et *pesés*. Bientôt la cloche sonna, il fallut se séparer.

Mon chagrin s'en alla bien vite. J'étais content, je riais. Les voyageurs s'occupaient de moi. Tous me donnaient dix ans.

La route n'est pas jolie de Paris à Boulogne.

J'aurais très-bien pu dormir comme un gros monsieur en face de nous, mais je n'en avais pas envie. Cependant je ne me suis pas ennuyé. Je descendais le plus souvent possible, non-seulement pour le plaisir de changer de place, mais aussi pour faire comme tout le monde et ne pas avoir l'air d'un petit garçon embarrassé. Et puis le buffet, ce n'est pas le moins joli point de vue en voyage. Papa me laissait prendre ce que je voulais. Il pourrait vous parler de ma discrétion; comme il ne le fera pas, je me charge volontiers de vous dire que je n'ai pas été trop gourmand. Au contraire, je me suis retenu.

Cyrille me demandait comment je me figurais la mer. Je répondais des folies exprès, nous riions et nos papas aussi.

Enfin, nous voilà arrivés à Boulogne. Les voyageurs montent vite en voiture, on prend les paquets, on se presse comme pour le chemin de fer.

Je demandai à Cyrille la raison de cette précipitation. Il me répondit tranquillement que c'était à cause de la marée.

J'étais bien avancé! La marée! Papa devait la connaître, mais ce n'était pas le moment de faire des questions. Nous traversons le pont, voici les quais, des hôtels garnis; la mer avec de grosses

vagues, un paquebot dont la cheminée envoie une vilaine fumée noire et épaisse.

Papa me tenait par la main, car il y avait foule; on allait, on venait, on criait. Ah ! dame, le cœur me battait joliment !

PAPA.

Eh ! bien, Henri, veux-tu toujours partir ?

MOI.

Certainement, papa. J'ai un peu peur; mais s'il y avait du danger, vous ne m'emmèneriez pas.

— Voilà un garçon qui parle bien, dit une dame anglaise enchantée de placer son français.

Ma frayeur ne dura pas longtemps. Une fois sur le paquebot, je me crus sur une balançoire, mon jeu favori, quoique j'aie oublié de vous le dire.

Nous voilà partis : *poum, poum, poum !*

Papa me regardait, Cyrille promenait ses grands yeux autour de lui et ne s'occupait pas plus de moi que des autres passagers.

Papa n'est jamais malade, et à sa grande joie j'ai suivi un si bon exemple. De sorte que, m'étant peu à peu habitué à ma nouvelle situation, je m'amusais de tout ce qui se passait autour de moi. Le temps était superbe ; les vagues brillaient en se brisant. Plus nous avancions, plus c'était

beau. Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder les vagues.

Hélas! hélas! bientôt je vis quelque chose de moins joli, c'était Cyrille couché sur le pont et très-malade. Oh! que j'eus de peine! Il était pâle, si pâle, que je m'imaginai qu'il allait mourir, et je me mis à pleurer.

Papa me dit que Cyrille serait guéri dès qu'il aurait quitté le paquebot. Alors, je ne pleurai plus, mais je plaignais beaucoup mon ami.

Oh! comme le lecteur se tromperait, s'il croyait que le petit Henri ne pensait pas à sa maman et à sa sœur!

Au contraire. Je me disais : maman sait l'heure de la traversée *de la Manche*, et bien sûre elle pense à nous. Quand maman est inquiète, elle prie le bon Dieu. Ainsi, je suis tranquille, nous ferons bon voyage.

C'était vrai : au bout de deux heures nous étions à Folkestone. On enleva le pauvre Cyrille comme un paquet : ce n'est pas fameux pour un Anglais qui vante si fort la mer! Ah! mes montagnes! c'est tout le contraire. On y respire un air pur et le mal de mer n'a jamais monté jusque-là.

Il fallut se remettre en route pour Londres ou *London*, si vous le préférez.

Malgré ma bonne contenance, j'étais fatigué, et une fois dans le wagon, en dépit de l'horrible tapage du chemin de fer qui va si vite, si vite, je m'endormis pour ne me réveiller que le lendemain matin à l'hôtel Mivart, près de Hyde Park.

Le lecteur est-il comme moi? Quand je change de lit, je ne sais plus où je suis le lendemain matin en ouvrant les yeux. A Londres, j'étais tout à fait embrouillé à cause des cris des marchands qui ne ressemblent pas du tout à ceux de France. Heureusement que papa vint à mon secours. Dès qu'il m'eut dit : *good morning*, *master Henry*, je me suis retrouvé.

Nous avons parlé un peu de maman, de Marguerite et du petit Xavier. Il nous semblait les voir et les entendre, et comme nous étions déjà impatients de retourner en France, et qu'il faisait très-beau, nous nous sommes levés pour aller nous promener.

Je vous dirai en passant que j'ai reconnu de moi-même l'avantage qu'il y a pour un petit garçon de savoir s'habiller tout seul. Je n'ai pas causé le moindre embarras à papa. Il fut si émerveillé de la manière dont je faisais ma toilette, qu'il m'acheta un nécessaire de voyage. Si j'avais été un petit malpropre, jamais mon père n'aurait eu

l'idée de me faire un pareil présent. Bien entendu, nous avons déjeuné à l'anglaise, sauf les œufs frais, parce qu'ils ne sont pas frais à Londres. Je vais vous dire pourquoi : les Anglais mangent toujours des œufs à la coque le matin, alors il en faut beaucoup. Ces œufs viennent de divers endroits de la France. On en expédie trente ou quarante millions par année. Oui, papa l'a dit. Vous comprenez que ces *cocos* ne peuvent pas être frais comme ceux de notre campagne, ni même comme ceux de Paris.

Par exemple, nous avons pris du thé : j'avais une grande tasse, ce qui, je dois le dire, me rendit extrêmement heureux.

Nous avions presque fini, lorsque M. Anderson et Cyrille entrèrent. Ils venaient nous chercher pour nous promener dans Londres.

Oh ! que j'étais content !

Une belle voiture nous attendait, car M. Anderson est ce qu'on appelle un *east Indian merchant*, c'est-à-dire un négociant des Indes, et son commerce lui rapporte beaucoup d'argent.

Je serais fort embarrassé si j'étais obligé de faire une description en ordre de Londres. Songez, s'il vous plaît, que j'avais huit ans l'an passé, et quoiqu'on me trouve très-avancé pour mon âge, je

n'en suis pas moins un petit voyageur. Ainsi, je vous raconterai nos promenades comme cela me reviendra à la mémoire. Très-probablement je ferai des sauts et des bonds ridicules, oubliant de nommer un endroit voisin de celui où je suis, pour aller bien loin et revenir sur mes pas. Il vous sera d'autant plus facile de me pardonner cette irrégularité, qu'elle ne vous causera pas la moindre fatigue.

Londres.

Il y a beaucoup de ponts sur la Tamise, qui ressemble à la mer. Ces ponts sont très beaux. Je me souviens de London bridge (le pont de Londres), Westminster bridge (souvenez-vous que bridge veut dire pont : ce n'est pas difficile), Waterloo bridge et Hangerford suspension bridge.

On voit sur la Tamise une quantité de petits bateaux à vapeur qui courent dans tous les sens; c'est très-amusant.

Notre première visite a été pour le British Museum (vous devinez : le Musée britannique). Cyrille était enchanté de m'expliquer tout pendant que nos papas causaient.

Ce musée me fit beaucoup d'effet; car je n'avais vu que celui de Grenoble qui est moins beau. Les

momies me parurent très-laides et je les aurais bien vite laissées là pour aller voir de magnifiques oiseaux empaillés, mais avec Cyrille il y a toujours des histoires à n'en plus finir. Qu'est-ce que ça me faisait à moi de savoir que ces vilaines momies sont des personnes, embaumées, entortillées de bandelettes par les Égyptiens et qu'elles ont peut-être deux mille ans?

Enfin nous sommes allés voir des bêtes empaillées qui nous regardaient comme si elles avaient été vivantes. Il y a aussi beaucoup de pierres, des plantes sèches et d'autres curiosités.

Papa a bientôt vu que je ne m'amusais pas beaucoup, et nous sommes remontés en voiture pour aller au palais de Cristal à deux lieues de Londres, six milles en anglais. Trois milles font une lieue : n'est-ce pas plus simple de dire une lieue? Les chevaux allaient au grand galop, lorsque tout à coup nous voyons courir les dames, les bonnes et les enfants. « Oh! dit Cyrille, c'est *Punch and Judy*, » autrement dit (car je ne veux pas abuser de ma supériorité), Polichinelle et sa femme Judy.

Ces personnages sont absolument semblables à ceux que vous connaissez; seulement, ils ne restent pas chez eux à attendre les visites. Ils se promènent dans les rues, s'arrêtent et donnent des

représentations : Punch est un méchant qui bat toujours sa femme, et cela fait rire tout le monde. Je n'aime pas Punch ; aussi nous ne sommes pas restés longtemps.

Le palais de Cristal (Cristal palace), bâti sur les collines de Norwood, a été imaginé par un des jardiniers en chef des parcs de Londres. Figurez-vous, cher lecteur, une immense salle toute couverte de vitres avec des galeries à n'en plus finir. C'est là, vous le savez, je pense, qu'a eu lieu la grande exposition. Maintenant on y voit différents produits des manufactures anglaises. Ce n'était pas très-amusant pour moi, mais je me suis bien dédommagé dans les jardins, où il y a des fontaines, des cascades, des gazons verts comme la robe de velours de maman.

Papa craignait presque de m'emmener avec lui à Westminster-Abbey, pensant que ce serait trop sérieux pour un enfant de mon âge. Il a été agréablement surpris, car tous ces tombeaux et ces belles statues me faisaient ouvrir de grands yeux. Cyrille ne sait pas encore très-bien l'histoire d'Angleterre. Je lui ai fait plusieurs questions auxquelles il n'a pas pu répondre. Mais M. Anderson sait tout et parle tant qu'on veut, ce qui est très-commode à Londres.

A propos de l'école de Westminster, il nous a raconté une histoire :

Le roi d'Angleterre qui fonda cette école avait une femme très-bonne et très-savante. Elle se nommait Éditha. Un jour, la reine rencontra le petit Ingulphus se rendant à l'école; elle l'arrêta, et au beau milieu du chemin lui fit passer un examen de grammaire et de logique (qu'est-ce que cela?). Elle fut si charmée de la manière dont il répondit qu'elle lui donna une récompense en lui en promettant d'autres s'il continuait à bien travailler.

Ce petit garçon est devenu un savant et a écrit des livres dans lesquels il n'a pas oublié sa rencontre avec la reine Éditha : c'est bien naturel.

M. Anderson ajouta, en se tournant vers papa, que l'abbaye de Westminster avait été habitée autrefois par des bénédictins et que Caxton y établit la première imprimerie dont ces religieux firent un si grand usage.

J'ai avalé très-respectueusement l'histoire de M. Anderson, mais si je ne l'avais pas écrite sur mon petit livre, je l'aurais très-probablement oubliée. Pourtant je trouve que la reine Éditha était très-aimable de causer avec ce petit garçon!

Cyrille m'avait parlé avec enthousiasme du ca-

binet de figures de cire de Mme Tusseau, une Française. Nous y sommes allés. Je ne l'ai pas dit à Cyrille, mais Mme Tusseau et ses figures de cire ne m'ont pas amusé. Ce n'était rien de nouveau pour moi. J'avais vu des personnages semblables à Lyon.

La Tour de Londres, c'est autre chose ! à la bonne heure ! Des chevaliers bardés de fer, voilà qui est amusant pour les petits garçons et les officiers !

Papa et M. Anderson ont beaucoup causé. Ils se sont un peu querellés ; je ne sais plus pourquoi.... si, si, je m'en souviens. C'est à cause d'une méchante reine, la reine Élisabeth. Je l'ai vue : elle est à cheval au milieu d'une chambre remplie de toutes sortes d'instruments, de machines avec lesquelles on a tourmenté et fait mourir par son ordre beaucoup de monde. Oh ! la méchante reine ! Je la déteste !

Cette tour n'est pas gaie, allez ! Nous avons entendu raconter l'histoire de deux petits princes, qui devaient être rois d'Angleterre et qu'on a tués dans la Tour. Voulez-vous cette histoire ? J'ai entendu : oui.

Eh bien, cher lecteur, le roi Édouard IV étant mort laissa deux fils, Édouard et Richard, sous la

protection de son frère Richard, un très-méchant prince; au lieu d'élever, de protéger ses neveux, il commença par les séparer de leur mère et les fit venir à la Tour sous prétexte de les couronner. Hélas! c'était pour les faire assassiner. Ce monstre trouva un homme aussi barbare que lui : Tyrell et trois de ses compagnons se chargèrent du crime.

L'aîné des princes avait quinze ans, l'autre neuf ou dix, je ne me rappelle pas bien. Quelques heures avant de mourir, les deux frères se rendirent à la chapelle, et à genoux sur le même coussin, ils firent leur prière : c'était pour la dernière fois. O mon Dieu! c'est comme si Marguerite et moi nous faisions notre prière dans la chapelle du château, et qu'à peine endormis on vînt nous étouffer avec des oreillers. C'est affreux! Voilà pourtant comment sont morts ces pauvres petits princes. Leurs corps, qui avaient été déposés au bas d'un escalier, sont maintenant à Westminster-Abbey. Papa me fera voir un beau tableau représentant les enfants d'Édouard.

J'ai pensé longtemps à cette triste histoire; puis voyant beaucoup de choses, j'ai fini par ne plus y penser.

Il y a de magnifiques parcs à Londres. Les prin-

cipaux sont : Hyde-park, Green-park, Saint-James's-park, Regent's-park. Les équipages y entrent : c'est très-agréable, quand on en a.

Le palais de la reine, Saint-James's palace, est bien laid en comparaison des Tuileries. Si j'étais reine, je ne m'en contenterais pas.

M. Anderson dit le bon et le mauvais. Il nous a raconté qu'autrefois il y avait à la place du palais Saint-James un hôpital pour les lépreux ; mais que le roi Henri VIII, qui ne se gênait pas du tout, à ce qu'il paraît, fit bâtir un palais à la place de l'hôpital.

Saint-James's palace m'a encore valu une histoire de petits garçons. Celle-ci est moins affreuse que l'autre :

Après la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre, ses enfants étaient au palais Saint-James et gardés par des soldats, de crainte qu'on ne vînt les enlever, pour leur donner la couronne. Eux jouaient à cache-cache. Heureusement qu'ils avaient enfermé un petit chien à longues oreilles, qu'on leur avait donné, car il les aurait fait découvrir en aboyant, au moment où des amis vinrent enlever le second fils, duc d'York, pour le conduire en France, près de sa mère.

J'ai vu les beaux jardins de Kensington où la

reine Victoria a passé sa jeunesse. Il y a des arbres superbes.

Catherine croit que la rue de la Paix est la plus belle du monde : ma bonne se trompe. Elle serait fort étonnée si elle voyait Regent's street, Oxford street et Piccadilly ! Les trottoirs sont larges comme des rues ordinaires.

M. Anderson riait de mon étonnement. Il m'a dit qu'il y avait neuf mille rues en tout à Londres.

Nous sommes allés au château de Windsor. Ah dame ! n'en déplaise à Cyrille, ce n'est pas beau comme Versailles et Saint-Cloud ! nous avons vu la reine et ses enfants qui se promenaient sur la grande terrasse.

Le jardin des Plantes est superbe ; les animaux y sont très-heureux. On les place au soleil ou à l'ombre pour leur rappeler autant que possible leur pays. Cependant je pense que ceux qui aiment le soleil n'ont pas la simplicité de se croire chez eux, car le soleil de Londres n'est pas fameux ! Il arrive même qu'en hiver on n'y voit pas du tout en plein jour ; alors on allume le gaz et des torches.

Je voudrais bien voir cela.

Que de voitures à Londres ! c'est pire qu'à Pa-

ris. Elles vont très-vite et sans accrocher. Les piétons passent tranquillement au milieu sans s'inquiéter du mouvement et du tapage.

Il ne faut pas vous imaginer que les Anglais soient tous aussi calmes que ceux qu'on voit se promener dans la rue de la Paix. Ils vont vite comme des Français et ont l'air tout aussi affairés.

Je vais vous parler d'une chose très-curieuse : ce sont les docks. Nous savons tous que l'Angleterre est un pays de commerce, que les Anglais vont dans le monde entier chercher de belles choses : aux Indes, des cachemires, des diamants ; en Chine, du thé, des écrans, des étoffes de soie, des drogues et même des Chinois. Il arrive donc des vaisseaux chargés d'immenses richesses. Autrefois, quand les grands bâtiments des Indes arrivaient, la Tamise se couvrait de barques qui allaient chercher les marchandises que l'on déposait dans des magasins à Londres ; beaucoup de ces précieuses marchandises étaient perdues ou volées en route. On imagina donc de construire une sorte de ville sur la Tamise. Les grands bâtiments circulent dans les rues qui sont autant de rivières, s'arrêtent devant les magasins de chaque négociant, et aussitôt on s'empresse de décharger les

bâtiments. Grâce à ce moyen, il n'y a plus de pertes.

Les docks ne m'ont pas seulement amusé; j'ai été très-fier d'y voir des marchandises de France et surtout des vins de l'Ermitage, peut-être de ceux de mon oncle : qui sait?

Voilà bien autre chose! j'ai passé sous la Tamise sans parapluie, sans bonnet de toile cirée, et pourtant je n'avais pas la moindre humidité aux pieds. Je défie un poisson de s'en tirer aussi bien que moi. C'est qu'il y a une rue sous la Tamise.

Si le lecteur a voyagé en chemin de fer, il a passé dans des endroits tout noirs qu'on appelle des *tunnels*. Ces passages sont creusés dans des rochers ou dans les montagnes. Eh! bien, le tunnel dont je vous parle a été creusé sous la Tamise. Je pensais que c'était seulement une curiosité pour amuser les Anglais. Non, c'est utile : un pont ne serait jamais assez élevé à cet endroit pour que les bâtiments pussent passer dessous, et une communication était absolument nécessaire pour les commerçants. Alors M. Brunel, un Français, a entrepris ce fameux tunnel. Il y a une galerie de chaque côté avec des magasins. On y vend du thé et du café comme au-dessus.

Richmond est à trois lieues de Londres, au bord

de la Tamise. C'est un endroit charmant. Plusieurs rois d'Angleterre y sont morts; entre autres cette méchante Élisabeth dont je vous ai parlé. Un peu avant Richmond, se trouvent les belles serres de Kew. C'est une merveille des plus extraordinaires. On monte tout au haut d'un escalier tournant, on arrive dans une espèce de kiosque, et là on voit au-dessous de soi des arbres plus hauts que des maisons, des plantes rares de tous les pays. J'ai pensé à maman, qui aime tant les beaux arbres et les fleurs.

M. Anderson a une jolie maison à Richmond Il pria papa de venir pour le *lunch* à deux heures.

Le *lunch* est un repas et non pas un jeu, comme je l'avais cru d'abord; je me suis pourtant bien amusé!

Ce repas est une grande affaire chez ces bons Anglais. C'est un goûter qui mériterait le nom de dîner; car il y a de tout, excepté de la soupe. Du reste, c'est une idée excellente de supprimer la soupe en Angleterre, attendu qu'elle est très-mauvaise. M. Anderson nous a gardés pendant trois jours. Le brouillard n'a pas osé paraître devant les habitants du Dauphiné. On le conçoit. Le ciel est resté pur tout le temps. Quelles courses dans ces beaux jardins de Richmond! Je ne trouve rien de

si amusant que de courir, même sans savoir où l'on va. Je ne sais pas pourquoi; mais le lecteur peut dire que c'est la vérité. Tous les jours les amis de Cyrille venaient à l'heure du lunch. D'abord ils m'observaient sans rien dire; mais lorsque je leur ai demandé en anglais s'ils voulaient jouer à Croquet, j'ai vu l'étonnement que je causais à messieurs les Anglais en parlant leur langue.

Ah! comme on a tort de ne pas s'appliquer et de ne pas apprendre gentiment! Vous voyez bien que j'aurais eu moitié moins de plaisir à Londres, si je n'avais pas su l'anglais! Et peut-être même que papa n'aurait pas songé à m'emmener avec lui.

La maison de M. Anderson est plus jolie que la nôtre : mais si la Tamise passe devant, il n'a pas de belles montagnes : ce qui prouve, comme le dit Catherine, qu'on ne peut pas avoir tout en ce monde.

Parmi les domestiques de M. Anderson, il y en a de jaunes. Je ne plaisante pas. Ce sont les *native servants*, autrement dit les domestiques des Indes. J'ai été bien surpris en m'apercevant qu'ils ne comprenaient pas mon anglais.

Cyrille m'a expliqué que ces gens-là ont une langue à part appelée *indostance*. Leurs maîtres

sont obligés de l'apprendre, car eux parviennent tout au plus à dire quelques mots d'anglais.

Le soir nous restions au thé, Cyrille et moi; et comme papa causait avec M. Anderson des Indes et du commerce que les Anglais y font, j'ai appris des choses très-intéressantes; car M. Anderson, voyant que ses histoires m'intéressaient, m'expliquait en petit ce qu'il avait dit en grand à papa. J'avais encore une autre raison de bien écouter: Cyrille prétend que les Anglais savent mieux la géographie que les Français. J'ai soutenu le contraire, sans savoir si c'était vrai ou non; mais papa ayant donné raison à Cyrille, je suis décidé à bien apprendre la géographie, et comme il y avait une grande carte des Indes au salon, j'ai commencé par là: sans compter que M. Anderson et ses domestiques jaunes font aussi partie de la géographie.

Cyrille a paru très-satisfait lorsque je lui ai demandé de m'apprendre les Indes; car, lui, il sait cela sur le bout du doigt et parle déjà de ses voyages futurs. Figurez-vous donc les deux amis penchés sur une carte et Cyrille me faisant voir deux grandes presqu'îles de l'Asie méridionale séparées par le golfe de Bengale et le Gange. La première de ces presqu'îles s'appelle Hindoustan. C'est là surtout que les Anglais font le commerce.

Cyrille avait beau mettre toute son éloquence dans ses explications, je vous avoue que j'y prenais peu d'intérêt. Je ne l'ai pas dit: je me suis même montré très-attentif en regardant au nord les montagnes de l'Himalaya, les plus hautes du monde (Cyrille n'oublia pas de le dire, car il avait toujours les miennes sur le cœur); au nord-est, les monts Garrow; au nord-ouest, les Indoukosch, et à l'ouest, la chaîne des Ghats. Puis les fleuves: le Gange, l'Indus et beaucoup d'autres dont je ne me souviens plus.

Si M. Hersant m'avait donné une leçon de géographie en voyage, je ne l'aurais probablement guère écouté, tandis que je donnais toute mon attention aux explications de mon ami.

J'ai souvent remarqué qu'il suffit qu'on m'oblige à faire une chose pour que je refuse de m'appliquer. Il me semble que le contraire devrait arriver; j'en suis même très-sûr.

Les villes ont été plus amusantes: Calcutta est la capitale de tout l'Hindoustan anglais. Je me serais contenté de savoir cela, et vous aussi sans doute; mis Cyrille, qui entend parler de Calcutta depuis qu'il est au monde, n'a pas laissé échapper l'occasion de me placer ses connaissances. Après tout, je ne lui en veux pas de m'avoir dit que Calcutta

est une grande et belle ville bâtie au bord du fleuve Hougly. Ce que je n'aime pas, c'est qu'il y a deux quartiers tout à fait différents: un pour les pauvres, *black town* (ville noire), dans lequel on ne voit que des huttes et des malheureux; l'autre quartier, *white town* (ville blanche), est superbe; des quais magnifiques, de belles maisons comme en Europe, et un palais pour le gouverneur.

Cyrille m'a fait aussi la description du fort William, où il y a beaucoup de canons. Peu s'en est fallu qu'une nouvelle querelle ne s'élevât entre nous, parce que je soutenais que le fort William ne vaut pas la citadelle de Grenoble. J'ai cédé cependant par la raison qu'étant chez mon ami, il serait tout à fait mal de me battre avec lui pour défendre la citadelle de Grenoble, qui saurait bien se défendre elle-même si les Anglais venaient l'attaquer.

Enfin, étant sorti de son Calcutta, nous sommes allés, toujours du bout du doigt, à Bengale, à Madras, à Agrah, à Surate, à Bombay, à Kaschmir.

Cyrille m'a dit, comme un vrai petit *East Indian merchant*, tout ce que ces villes fournissent au commerce de l'Angleterre: sucre, riz, tabac, soieries, coton, etc., etc.

Connaissant mon goût pour les bêtes, il m'a parlé

des éléphants, des lions, des panthères, des crocodiles et des serpents qui sont aux Indes. Puis nous sommes montés dans une chambre où nous avons trouvé une multitude d'oiseaux empaillés. Il y en a de grands et de tout petits. Les uns ont les ailes vertes et la tête rouge, d'autres sont bleus et noirs, d'autres jaunes comme l'or. Quel coup d'œil ce doit être quand tous ces beaux oiseaux étendent leurs ailes en traversant les airs ! Cyrille, ravi de l'intérêt avec lequel je l'écoutais, continua :

« Henri, aux Indes, il y a des forêts d'arbres qui sentent bon ; c'est le bois de sandal.

MOI.

Je sais cela. Marguerite a un étui de sandal.

CYRILLE.

Il y a des cocotiers, des bambous, des mines d'or et d'argent, des diamants, des rubis, des améthystes. »

Cyrille parlait de toutes ces richesses comme si elles étaient à son papa, et cela m'ennuyait. Me rappelant tout à coup la conversation de la veille, je dis à mon ami :

« Tu oublies le choléra dont parlait ton père hier soir. » C'était méchant, n'est ce pas? Je m'en suis aperçu après et j'ai changé de conversation : « Cyrille, parle-moi donc de Kaschmir? Si Mar-

guerite était là, elle ne laisserait pas passer la ville des beaux châles. »

Cyrille sourit et me dit qu'en effet on faisait les plus beaux châles du monde à Kaschmir et qu'il s'en fabrique au moins soixante mille par an. On emploie la laine des chèvres qui paissent sur le mont Thibet, que nous avons vu, sur la carte, au nord de la vallée de Kaschmir. S'il faut en croire mon savant ami, les chèvres ne se portent bien que sur ces hauteurs; elles ont besoin d'air; elles dépériraient en plaine.

Cyrille m'a donné de l'essence de roses pour maman et Marguerite dans un joli flacon plat. La maison de M. Anderson est remplie de choses curieuses. Les paravents noir et or du salon viennent de Kaschmir.

Vous allez être très-surpris, et, j'espère, aussi très-content: M. Anderson nous fit venir dans son cabinet où il était avec papa. C'était pour me donner une jolie petite canne de bambou, rapportée par lui des Indes, et un coffre de Bombay en nacre et en bois précieux pour Marguerite. Je l'ouvris, il y avait dedans un collier d'améthystes.

Je croyais que c'était fini; pas du tout: M. Anderson ouvrit un grand coffre, en sortit des cachemires de toutes couleurs et dit:

« Je prie mon cher Henri, l'ami de Cyrille, de choisir un châle pour sa maman. »

Papa fit des cérémonies; moi, j'en pris tout de suite un beau bleu, parce que ma petite mère aime beaucoup cette couleur-là. J'étais si content, que je ne pensais plus à ma canne.

Le même jour, après le *lunch*, nous sommes retournés à Londres. M. Anderson a voulu nous ramener. C'est très-poli.

Le temps passe vite en Angleterre comme en France, et je fus tout étonné d'entendre papa me dire le lendemain:

« Mon petit Henri, nous irons encore faire une visite à Cyrille et nous retournerons à Paris, où nous sommes attendus avec impatience. »

J'étais fâché et content. Nous devions, outre les aiguilles, emporter un cadeau pour Marguerite. Le choix du présent m'était laissé.

Après beaucoup d'hésitation, je me décidai pour une de ces belles poupées en cire, qui ont le teint, les cheveux et l'air anglais.

Papa riait de mon embarras: j'en voulais une blonde, une brune, une grande, une petite, un *baby*, je les voulais toutes.

Nous venions de décider qu'aussitôt après notre déjeuner nous irions acheter cette fameuse pou-

pée, lorsque le domestique entra pour dire qu'un pauvre homme voulait absolument parler à papa.

« C'est la quatrième fois qu'il vient, je n'ai pas pu m'en débarrasser, dit le domestique.

— Faites entrer cet homme sans tarder, » répondit papa d'un ton de reproche.

Le pauvre homme entra. Il était proprement vêtu, quoiqu'ayant l'air très-pauvre. Il n'était ni jeune, ni vieux; mais s'il avait été content, on l'aurait plutôt cru jeune.

« Pardon, monsieur, vous êtes Français et moi aussi. Depuis quatre jours, j'ai le bonheur de vous voir passer devant ma fenêtre; je vous ai même suivi jusque dans Green-Park pour vous demander votre protection; je voulais vous parler, vous demander un service....

— Vous auriez bien fait, mon ami, répondit papa avec un air si bon, que le pauvre homme n'eut plus peur. Asseyez-vous et contez-moi votre histoire.

PIERRE LEROY.

Mon histoire est bien simple, monsieur : je me nomme Pierre Leroy; je suis de Châlon-sur-Saône, un beau pays, monsieur. Je suis cordonnier; je me mariai à une honnête jeune fille, et pendant deux ans le bonheur nous a été fidèle. Puis l'ou-

vrage est venu à diminuer et à manquer tout à coup. Il y a six ans de cela, monsieur, quelqu'un de mal avisé nous dit: allez à Londres, il y a de l'or et de l'argent à remuer à la pelle dans ce pays-là. Nous l'avons cru, nous avons vendu notre petit ménage, payé nos dettes, et nous sommes arrivés ici avec notre enfant, qui avait deux ans, et une bourse légère à porter.

« J'avais une lettre de recommandation que m'avait donnée un garçon d'hôtel de Paris. Je lui fis une paire de souliers en remercîment; c'était plus que ça ne valait; je fus assez mal reçu. Au bout de deux jours, Marianne et moi avions déjà compris notre erreur. N'importe, monsieur, quand on a une femme et un enfant, on se dit: je gagnerai leur vie.

« A force d'aller et venir, je fis connaissance avec des ouvriers français. Ils furent bons pour moi. Grâce à eux, j'obtins de l'ouvrage. Malheureusement la dépense n'était pas en rapport avec le gain de la journée. Au village on vit quasiment d'air et de soleil. Ici, en travaillant du matin au soir, en faisant des lieues pour reporter l'ouvrage, je gagnais à peine de quoi payer une mauvaise chambre dans Mary le Bone et procurer une nourriture insuffisante à ma femme et à notre enfant.

« Ah! mon cher monsieur, dans notre pays on a du pain, et du bon; mais à Londres, celui des riches ne vaut guère mieux que celui des pauvres. Chez nous, l'ouvrier mord gaiement dans du pain blanc et il se passe du reste. Marianne, cette chère et gentille femme, n'a pas pu prendre son parti de manger des pommes de terre, rien que des pommes de terre. Ajoutez à cela le brouillard et l'humidité. La pauvre petite, si fraîche, si jolie, monsieur, devint pâle et maigre. Sa poitrine se prit, et au bout d'un an j'étais veuf. »

Pierre Leroy s'arrêta un instant. Il avait envie de pleurer.

PAPA.

Pauvre homme! et que pourrais-je faire pour vous aider? J'ai un ami ici, voulez-vous que je lui parle de vous? Car nous partons.

PIERRE LEROY.

Ce n'est pas cela, monsieur; je vais vous dire tout; excusez-moi, et vous ferez ce qu'il vous sera possible.

« Depuis la mort de ma chère femme, je n'ai qu'une idée: quand je me couche, quand je me lève, je vois mon village, le Rhône et le soleil, et je me dis: Dieu des pauvres, rendez-moi mon pays!

« Oui, monsieur, depuis six ans je fais cette prière. Je travaille assez pour payer mon loyer et notre nourriture; mais jamais, monsieur, je le vois maintenant, je n'arriverai à payer mon passage, et je ne connais que des ouvriers comme moi. Dès que j'ai vu monsieur avec son petit garçon, l'espérance m'est venue au cœur. J'ai voulu la repousser: impossible, monsieur, elle y revenait de plus belle.

PAPA.

Elle a eu raison, mon ami; je pourrai peut-être vous obtenir le passage gratis pour vous et votre enfant.

PIERRE LEROY.

Dieu du ciel! avais-je raison de croire à votre bonté, monsieur! Voyez-vous? votre air m'a tout de suite parlé au cœur. Et puis, en regardant ce petit monsieur, je me disais: il a l'air si gentil! son père doit être bon.

PAPA.

Quel âge a votre enfant, mon brave homme?

PIERRE LEROY

Ma petite Marie a huit ans, monsieur. Ah! si vous la voyiez! pauvre ange! Je l'ai élevée de mon mieux. Que de fois je l'ai réchauffée dans mes bras! Elle me rend déjà des services, monsieur: elle fait son

lit, balaye, range la chambre. Jamais une plainte. Une fois, une seule fois, monsieur, elle a pleuré, parce que nous n'avions que des pommes de terre froides. Pourtant, monsieur, ne croyez pas que la charité manque en ce pays. Non, non, il y a de bonnes âmes. Je connais, moi qui vous parle ici présent, des dames qui pourraient se promener dans Hyde-Park ou rester tranquilles dans leur jolie maison, et au lieu de cela, elles courent dans le Strand et dans tous les quartiers populeux pour voir par elles-mêmes la misère et la soulager. J'ai été soigné dans une maladie par ces dames-là, et je peux bien dire que sans elles je serais mort. Et quand ma petite Marie a eu la scarlatine ! autant dire, monsieur, que j'avais dix bonnes à mon service. L'enfant n'était jamais quittée ; les dames se partageaient la journée.

PAPA.

Mon brave homme, emportez le reste de notre déjeuner et revenez à quatre heures savoir le résultat de mes démarches.

PIERRE LEROY.

Ah ! monsieur ! »

Il ne put pas continuer, et il disparut en se cachant le visage dans un vieux mouchoir de poche.

Pierre étant sorti, j'accablai papa de questions sur les moyens qu'il allait employer pour obtenir le passage du pauvre homme.

« Le temps me manque, répondit papa, et j'ai juste dans ma bourse ce qu'il nous faut pour arriver à Paris. Il y aurait bien une ressource....

— Oh ! oui, papa, ayez une bonne idée, m'écriai-je tout joyeux ; j'aime Pierre Leroy et sa petite fille.

PAPA.

Si ce moyen t'imposait une privation, mon cher enfant, le trouverais-tu encore bon ?

MOI.

Oui, mais je ne vois pas de privation...

PAPA.

La poupée de Marguerite, Henri ?

MOI.

La poupée de Marguerite ! C'est impossible, papa ; demandez de l'argent à M. Anderson ou écrivez à maman de vous en envoyer ; nous attendrons bien un peu. »

J'étranglais de chagrin à la pensée de sacrifier le cadeau de ma sœur. Pierre Leroy n'était plus qu'un méchant homme venu pour m'enlever un bonheur que je plaçais au-dessus de tous les autres. Pardonnez-moi, cher lecteur, je ne pus m'empêcher de penser que si papa avait un vrai bon cœur, il ne

regarderait pas à une faible dépense. Je me trouvais bien meilleur que lui.

Heureusement que je ne gardai pas toutes ces vilaines choses pour moi, je dis tout à mon père en sanglotant (c'était la première fois que je pleurais en Angleterre).

« Voyons, Henri, dit papa sans se fâcher ; quoique M. Anderson m'ait reçu en ami, je ne suis qu'une simple connaissance pour lui, et je ne puis absolument pas emprunter de l'argent à un homme qui nous a comblés d'attention et de présents. Je pourrais retarder mon départ, à condition que ta mère et ta sœur en éprouveraient de la peine ; si je promets à Pierre de lui envoyer la somme nécessaire pour quitter Londres, le pauvre homme craindra fort d'être oublié par un étranger, et la joie dont tu as été témoin se changera en tristesse. N'est-il pas plus généreux, plus raisonnable, de sacrifier la poupée de Marguerite ? Ah ! ta petite sœur serait bien vite décidée, elle !

MOI.

C'est vrai ; mais je n'aurai pas le plaisir de faire une surprise à ma sœur. »

Je n'attendis pas de réponse. Je baissai les yeux et j'ajoutai bien vite : Donnez l'argent à Pierre Leroy.

PAPA

Tu es un brave garçon. C'est toi qui annonceras la bonne nouvelle à Pierre.

Cette espérance me remit un peu ; mais, au fond, j'étais inconsolable de ne pas m'être décidé tout de suite pour une certaine blondine qu'il me semblait toujours voir.

Papa m'emmena avec lui pour prendre des renseignements sur Pierre Leroy. Nous allâmes d'abord à son premier logement dans Mary le Bone, puis dans le Strand. Les voisins ont tous été d'accord pour dire du bien de Pierre. Un policeman (sergent de ville) du quartier a donné les meilleurs renseignements.

Oh ! n'allez pas croire que j'en désirais de mauvais, par exemple, je ne suis pas si méchant. Au contraire, je sentais peu à peu mon chagrin s'en aller. Je voudrais bien savoir si le lecteur est comme moi : je suis bon et méchant à la fois. Je voudrais être gentil et ne pas l'être. On dirait deux petits garçons ; mais le bon me rend toujours heureux.

A peine étions-nous rentrés, que Pierre Leroy arriva avec sa petite fille. Pauvre homme ! il avait l'air aussi fier d'elle que papa l'est de Marguerite. Cependant cette petite fille n'était pas belle ; elle était mal mise, mais très-propre. Une chose me frappa pourtant dans sa toilette : ses souliers, des

souliers neufs ! Elle salua très-gentiment, et lorsque papa lui dit :

« Serais-tu contente de venir en France ? »

Pour toute réponse, elle se jeta au cou de son père.

« Eh bien ! mon ami, faites vos préparatifs ; mon petit garçon payera votre passage. »

A ces mots, toutes les poupées de Londres disparurent, et j'éprouvai quelque chose comme lorsque maman me parla de l'honneur : vous en souvenez-vous ? Je me crus un homme riche, d'importance, bon et généreux, et j'aurais voulu m'embarquer tout de suite avec Pierre Leroy et sa petite fille.

Papa remit à Pierre une couronne[1] pour acheter un châle à sa fille ; car il faisait déjà frais, et la pauvre enfant était à peine vêtue. Il lui recommanda de venir le lendemain à neuf heures pour partir avec nous à dix heures moins un quart.

Le brave homme fut exact, comme vous pouvez le croire ; il arriva à l'heure dite avec Marie et un petit paquet, dont la vue ne permettait pas de douter de la misère des voyageurs.

Papa leur fit servir un bon déjeuner et bientôt nous étions en route.

1. Six francs.

Quand je suis content, je saute, je ris, je chante. Je sais bien qu'un homme ne peut pas être comme un enfant ; cependant je m'attendais à voir Pierre Leroy joyeux. Il était pâle et presque tremblant, et me paraissait encore plus triste. Sa petite fille avait peur ; elle se cachait dans les bras de son père.

Ils ne bougèrent pas pendant la traversée. Je fis part de mon étonnement à papa. Il me dit qu'une grande joie se cachait souvent sous une tristesse apparente ; d'où j'ai conclu qu'il y a des bonheurs de différentes espèces, et que j'en ferais la connaissance peu à peu.

La mer n'avait pas de vagues : on aurait dit une grande rivière. Aussi presque tout le monde était de bonne humeur. On causait, on lisait, des dames brodaient. Moi, qui ai toujours des billes dans ma poche, je profitai du calme plat pour faire une partie.

J'ai eu soin de ma petite protégée ; comme elle n'avait pas mal au cœur, je lui portais de bonnes tartines, et son père avait enfin l'air heureux. Quand nous aperçûmes Boulogne, je crus qu'il perdait la tête. Ce fut encore bien autre chose quand nous fûmes débarqués, car papa lui donna de quoi payer sa place jusqu'à Paris, lui recommandant de venir nous trouver à l'hôtel.

J'ai eu soin de ma petite protégée. (Page 298.`

« C'est trop, monsieur, c'est trop de bonté. »

Mais tout en ayant l'air de refuser, sa figure disait :

« Vous avez bien raison, monsieur : sans vous, je ne pourrais pas m'en tirer. »

CHAPITRE XXVII.

Importance des voyageurs.

Le trajet de Boulogne à Paris me sembla encore plus long que la première fois. C'est que j'allais retrouver maman et Marguerite ! Et pourtant, à mesure que nous approchions, il se mêlait du chagrin à mon bonheur. Moi qui me croyais consolé de ne point apporter de poupée à ma sœur, je ne l'étais plus maintenant que Pierre Leroy était revenu en France. Je recommençai à accuser papa. Hélas ! j'étais encore un méchant garçon, comme vous le voyez.

Mon Dieu ! que c'est agréable d'arriver d'Angleterre, de trouver sa maman et sa sœur au débarcadère, de les embrasser et de se laisser embrasser ! C'est peut-être le plus beau du voyage,

Papa n'avait vraiment pas beaucoup d'argent. Il a été obligé de dire à Pierre Leroy de venir à la

maison chercher le reste de l'argent pour payer sa place jusqu'à Châlon.

Maman me demanda quel était cet homme. Je lui racontai l'histoire, mais en passant la poupée.

Nous étions à table lorsque Pierre vint avec sa petite fille. Maman voulut leur faire donner à dîner, mais il n'y eut pas moyen de les retenir. Catherine n'eut que le temps de chercher de vieilles affaires à Marguerite et de les remettre à Pierre, qui partit en bénissant toute la maison.

« Comme tu as bien fait, Georges, de ramener ce brave ouvrier! dit maman. J'aime quand une bonne action s'ajoute au plaisir d'un voyage. »

Marguerite me regardait et riait. Miss Arabella ouvrait aussi de grands yeux et ne se lassait pas d'entendre nos récits. Je crois que mon admiration pour l'Angleterre m'a placé bien avant dans le cœur de miss Arabella.

Je présentai à ma sœur mon journal; mais il était si griffonné, qu'elle me pria de lui raconter mon voyage. Mon récit ne fut pas long. Maman nous fit bientôt signe de nous retirer.

Je m'endormis tout de suite. Je rêvai en anglais: je ne suis pas prêt de rêver en grec.

Catherine me reçut absolument comme si j'avais échappé aux plus grands dangers. Elle m'accabla

de questions pour s'assurer du bon état de ma santé et parut presque regretter qu'aucune de ses vilaines prédictions ne se fût réalisée. Je lui remis des épingles et des aiguilles, et malgré sa mauvaise humeur contre l'Angleterre, elle accorda un sourire à mes présents.

Le déjeuner fut très-amusant. Papa raconta toutes nos expéditions. De temps en temps, je plaçais mon mot, chose qui ne m'était jamais permise. Cette concession me fit comprendre l'importance du voyageur, si petit qu'il soit.

Ma bonne apporta les présents de M. Anderson. Maman admira le châle sans en paraître aussi enchantée que je m'y attendais. Elle l'essaya pour faire plaisir à papa. Quant à Marguerite, il fallut lui agrafer son collier tout de suite. Elle remplit sa belle boîte des objets qu'elle aimait le mieux.

J'aurais pu cacher l'histoire de la poupée à Marguerite. Je ne l'ai pas fait et je sais pourquoi : j'aime tant ma sœur, que je lui dis tout.

Nous étions aux Tuileries :

MOI.

Marguerite, j'ai à te dire une chose qui va bien t'étonner et te fera peut-être de la peine.

MARGUERITE.

Ce n'est pas sûr, Riri !

MOI.

Tu désirais une poupée anglaise, n'est-ce pas?

MARGUERITE.

Oh! oui, mon frère!

MOI.

Tu croyais que je t'en rapporterais une belle?

MARGUERITE.

Oui; mais ce sera pour une autre fois.

MOI.

Ce n'est pas de ma faute, va, et j'ai assez pleuré; quand je dis que ce n'est pas de ma faute, j'ai tort; si je m'étais décidé tout de suite pour un joli baby qui ouvrait les yeux et la bouche, tirait un peu la langue, tout cela ne serait pas arrivé.

MARGUERITE.

Il tirait la langue, mon frère?

MOI.

Oui, ma sœur.

MARGUERITE.

Oh! Henri, qu'as-tu donc fait?

MOI.

Papa n'avait presque plus d'argent à la fin; il voulait partir et Pierre Leroy aussi. Alors papa m'a dit que nous ne pouvions pas acheter une poupée et payer le passage de Pierre. Marguerite, je

crois que papa a voulu me faire faire un sacrifice: ce n'est pas juste, je suis trop petit!

MARGUERITE.

Ne dis pas cela, mon frère, c'est mal. Papa ne nous trompe jamais. Je t'avoue qu'un baby ouvrant et fermant les yeux, tirant la langue surtout, m'eût rendue folle de joie; mais je ne veux plus y penser. Je vais penser à Pierre Leroy et à sa petite fille. Il faut que tu penses à eux aussi, alors nous serons contents tous les deux.

MOI.

Ma sœur!

MARGUERITE.

Mon frère!

MOI.

Je crois que les petites filles valent mieux que les petits garçons. Et toi?

MARGUERITE.

Je ne sais pas, Henri. Nous le demanderons à maman.

Et sans nous être rien dit, nous nous sommes embrassés.

Un monsieur nous vit et s'écria: « Oh! les gentils enfants! »

Je pense comme ce monsieur, nous sommes très-gentils, parce que nous nous aimons, et que, sauf

Nous nous sommes embrassés. (Page 306.)

les petits nuages que le lecteur connaît, il n'y a jamais entre nous de ces vilaines disputes qui font beaucoup de chagrin aux parents.

Il n'a jamais été question de cette poupée, pas même le jour où ma sœur en reçut une semblable, comme par hasard? il est bien clair que maman savait l'histoire.

Catherine ne fit pas la moindre objection au départ. Je pense que vous n'éprouverez aucune surprise en apprenant qu'il ne nous en coûtait pas du tout, à ma sœur et à moi, de quitter Paris. Le Dauphiné est ce que nous aimons le mieux, et c'est là aussi qu'on nous aime le plus. Deux enfants de moins à Paris, ce n'était pas une grande affaire, même pour le monsieur qui nous trouvait gentils. A Saint-Jean, c'est autre chose, et je n'étais pas un orgueilleux en pensant que tout le monde serait content de nous revoir.

CHAPITRE XXVIII QUI EST LE DERNIER.

Nous voici donc en Dauphiné! Décidément je préfère beaucoup l'arrivée au départ.

Je ne m'étais pas trompé: nos fermiers, nos domestiques nous ont reçus comme s'il y avait un an que nous eussions quitté la campagne. Je ne sais pas si c'est un effet de mon imagination, mais il me semblait que les raisins eux-mêmes n'étaient pas fâchés de la perspective d'être cueillis et mangés par nous.

Je n'aurais pas été plus heureux, aussi moi, de revoir les montagnes, notre terrasse et nos animaux, si j'étais arrivé de Calcutta avec Cyrille. Notre chien sautait, aboyait, nous léchait. Pauvre ami! Ah! c'est que nous avons fait de bonnes parties ensemble, et jamais nous ne nous sommes mordus!

M. Hersant m'a dit que le temps lui avait paru très-long. Je n'en crois rien : car moi j'ai trouvé le temps très-court ; ça doit être la même chose pour M. Hersant.

Je m'attendais à reprendre mes études et je trouvais cela très-juste. Aussi je fus bien étonné de voir les vacances se prolonger. Chaque jour c'était une nouvelle promenade.

Le temps où papa me prenait sur son cheval était passé ; j'avais un petit cheval à moi ; je montais très-bien, et nous sortions tous les jours. Je suis obligé d'avouer que cet exercice si salutaire à ma santé ne l'était pas autant à ma modestie. Je me croyais un véritable personnage quand nous arrivions dans la cour d'un château, et que tout le monde me voyait galoper à côté de mon père. Les gens qui marchaient me faisaient presque autant de pitié que mon cher petit frère à cheval sur un bâton.

Cependant, j'espère que vous le croirez sans peine, j'étais bon pour ce petit frère. Je prenais plaisir à jouer avec lui, tout en ne comprenant plus comment il s'amusait de jeux dédaignés par moi depuis longtemps. Je l'aurais voulu grand pour travailler ensemble, car, sauf certaines leçons prises avec Marguerite, nos études n'é-

taient plus les mêmes. Tout le monde était effrayé de ma grande taille, qui n'allait plus avec certains petits caprices entretenus par Catherine en dépit des efforts du bon M. Hersant. Je sentais bien cela, mais je n'avais pas le courage de me faire violence; je me contentais d'avoir supprimé les grosses sottises dont il n'était absolument plus question, le lecteur l'apprendra avec plaisir.

Si le printemps nous réjouissait, Marguerite et moi, l'automne avait bien aussi ses avantages: courir aux châtaignes, au verger, dans les vignes, profiter des *derniers beaux jours*, comme dit maman, pour aller dans la montagne cueillir des fleurs, herboriser, revenir avec une blouse déchirée, raconter les effets du soleil qu'on a vus, et puis faire un peu l'homme courageux avec sa petite sœur, lui dire: « J'ai sauté par-dessus un grand trou; si je ne m'étais retenu à une branche d'arbre, je serais tombé. »

Quoi! j'oubliais la chose à laquelle j'aspirais depuis l'âge de cinq ans: j'avais des bottes, ou plutôt des bottines auxquelles je refusais d'appliquer ce diminutif. Quelle joie c'était de partir de bonne heure avec papa! de lui demander tout ce qui me passait par la tête! J'étais très-heureux et je pensais qu'il en serait ainsi toujours; mais vous

avez déjà peut-être remarqué qu'au moment où l'on s'y attend le moins, il arrive des chagrins. Oh! cher lecteur, si tu m'aimes un peu, comme je l'espère, tu vas me plaindre.

La belle saison engageait nos amis et nos voisins à venir nous voir. Il ne se passait guère de jours sans qu'une voiture ne s'arrêtât devant le perron, et le plus souvent on voyait de petits amis penchés à la portière.

Je ne sais rien de plus délicieux, quand on est à faire un thème difficile, que le roulement d'une voiture entrant dans la cour. C'est comme si quelqu'un venait vous dire à l'oreille: « Mon ami, voilà de l'extraordinaire qui arrive. Peut-être des petits garçons auxquels ta présence sera indispensable. En tout cas, le dîner sera plus beau qu'à l'ordinaire, tu peux espérer de manger à peu près de tout et tu feras une bonne partie de barres. »

On voit que je ne suis pas hypocrite; mais il ne faudrait pas croire que je trouve mes défauts jolis. Non; je me propose de me corriger avec le temps. Notre vieux médecin a un proverbe que je mets en pratique, lorsqu'il me convient: qui va *doucement va sûrement*. Et puis ce bon docteur (il a beaucoup d'expérience) a dit une fois à maman que les en-

fants gourmands ont en général une bonne santé. Comme j'étais là, maman a parlé longuement des indigestions. Mais je ne veux pourtant pas me faire plus mauvais que je ne suis. Jamais je n'ai eu d'indigestion, et je serais très-honteux d'être malade par gourmandise.

Le lecteur se figure aisément ma vie : courses, parties dans la montagne à pied ou à âne avec les petits, boules, ballons, chevaux à grandes guides, fouets à mèches sans cesse renouvelées, goûters préparés par Catherine, des sauts, des cris de joie et pas une goutte de pluie, ce qui n'empêcha pas qu'un beau jour tout cela tomba dans l'eau.

Un matin, pendant le déjeuner, papa reçut une grande lettre, une lettre extraordinaire : un grand cachet et toutes sortes d'histoires dessus. C'était le Ministre de la guerre qui écrivait à papa de rejoindre son régiment. Maman fut bouleversée, car papa croyait rester avec nous encore six mois.

Aussitôt que Marguerite et moi nous eûmes déjeuné, on nous envoya promener. M. Hersant et miss Arabella nous suivirent par discrétion pour laisser papa et maman causer.

Oh ! que j'avais envie de savoir ce qu'ils disaient ! Et pourtant on a bien tort d'être curieux. D'abord

c'est un vilain défaut, et puis vous remarquerez que les mauvaises nouvelles arrivent toujours assez tôt. Grâce à ma discrétion (car j'étais corrigé), j'eus encore quinze jours de bon temps. Voici ce qui arriva : au beau milieu de la montagne, dans un endroit où nous faisions habituellement notre déjeuner, papa me dit :

« Mon cher enfant, je dois d'ici à quelques semaines aller rejoindre mon régiment à Constantine. Je suis très-content de toi, et cependant je crois utile de te mettre au collége. Tu es arrivé à l'âge où il est bon qu'un garçon soit avec d'autres garçons, *qu'il passe aux hommes*, comme on dit. Nous partirons tous pour Lyon où j'ai affaire, et dans quelques jours tu iras au collége. Je compte sur ta raison pour ne pas montrer trop de chagrin à ta mère. Tu sais comme elle aime son petit Henri. »

A ces mots, je fondis en larmes.

« J'ai été au collége, ajouta mon bon père, Nono et Paul y sont entrés l'année dernière. Tous les hommes vont au collége. »

Tous les hommes! Cette dernière considération ranima mon courage. Je me mis à regarder mes bottes, mon bâton ferré, je pensais à Paul et à Nono, et papa m'ayant promis de me placer dans

le même collége qu'eux, je suis obligé d'avouer que mon chagrin disparut comme un gros nuage qui nous avait fait peur le matin.

C'est bien agréable de penser que le chagrin s'en va si vite ! Il a beau revenir, on se console !

Le reste de la promenade se passa en questions auxquelles papa répondit avec encore plus de complaisance qu'à l'ordinaire.

Cependant, tout en me disant *que j'allais passer aux hommes*, je voyais les douceurs qui m'échapperaient : d'abord maman, ma sœur chérie, et enfin Catherine avec sa tasse de chocolat tous les matins !

Le croiriez-vous ? je regrettais aussi M. Hersant. Il avait été si bon pour nous pendant nos petites maladies ! Il avait une si jolie collection de papillons ! Il savait le nom des plantes de la montagne ; c'était lui enfin qui avait poussé à faire acheter un petit cheval pour moi.

Voilà ce que je pensais tout en causant avec papa. Ma tête était remplie d'idées, aussi j'en changeais souvent : je me disais que je reverrais les quais, le jardin des Plantes, enfin !

De retour à la maison, je courus chez maman, elle m'embrassa d'une façon qui voulait dire : tu

le sais mon chéri, — et moi je pleurai encore un peu.

A ma grande surprise, Marguerite prit son parti de l'événement. Elle me parla des jours de congé, des promenades que nous ferions ces jours-là, du plaisir de revenir à la campagne pendant les vacances.

Ce n'était pas naturel : j'ai toujours pensé que maman avait fait la leçon à ma sœur, et qu'elle, si douce et si obéissante, disait ce que maman lui avait recommandé de me dire.

Paul et Noël vinrent fortifier mes bonnes résolutions. Je ne les avais pas vus depuis un an. Ce n'était plus ces petis garçons en blouse et en paletot à la mode ! Ils avaient le costume des collégiens. A la vue de leurs boutons et de leur képi, je sentis mon courage se ranimer, et sans perdre un instant j'emmenai mes amis dans la grande allée pour leur annoncer la nouvelle.

« Quel bonheur ! s'écria Nono en sautant par-dessus un banc. On s'amuse joliment au collége ! on se lève au tambour, on déjeune et on dîne au tambour; on marche en rang et l'on fait du bruit avec ses pieds ; on joue, on se bat! »

Et Nono remplit l'air de ses cris.

« On voit sa maman au parloir, ajouta Paul, on sort, et à la fin de l'année on a des prix. »

Malgré le discours de Paul, moi qui désire toujours que le temps aille vite, j'aurais voulu le faire aller au pas. Mais il n'écoute personne et le jour du départ de papa arriva tranquillement sans s'inquiéter du chagrin de tout le monde. « Dieu le garde! » disaient nos fermiers et nos domestiques. Quant à Catherine, elle ne tarissait pas d'injures contre la guerre, les canons et les Bédouins. Quelle idée de retourner dans cette Afrique! On était si heureux! si tranquilles!

Nous ne pleurions pas encore, Marguerite et moi, parce que nous allions avec papa jusqu'à Lyon. Maman, qui devient pâle quand nous tombons malades et s'inquiète du plus petit *bobo* de Xavier, avait son air ordinaire; ce qui n'empêche pas qu'elle avait beaucoup de chagrin.

Je ne suis pas assez enfant pour vous raconter les détails de notre voyage. C'est toujours la même chose. Ainsi nous sommes à Lyon; il fait beau, on voit passer des bateaux, il y a encore beaucoup de fleurs dans les jardins; seulement les arbres n'ont plus que de vieilles feuilles jaunes.

En Dauphiné, les feuilles d'automne sont de toutes les couleurs. C'est beaucoup plus joli. On

dirait des fleurs... Allons, je ne veux pas m'attrister.

C'est à peine si nous voyions papa, il sortait toute la journée avec maman. J'aurais bien voulu savoir le jour du départ au juste. Personne ne répondait à cette question.

Un plaisir m'attendait encore, c'était de voir papa à la revue dans son uniforme. Papa passait et repassait au galop. Oh! que j'aurais voulu devenir grand tout d'un coup! avoir un sabre, des épaulettes, et commander à mes soldats! j'étais presque honteux de me trouver forcément dans l'*infanterie*.

Le lecteur est prié de ne pas oublier mon enthousiasme pour l'état militaire. J'ai mes raisons pour lui faire cette recommandation.

Papa n'avait pas peur d'aller à la guerre. Mes questions sur les batailles lui plaisaient, et quoique je fusse déjà un peu grand, je rangeais mes soldats de plomb et il les faisait manœuvrer. Une fanfare complétait l'illusion de la manœuvre.

Du champ de bataille nous revenions au collége. De toutes les raisons que me donnait papa sur la nécessité de bien me conduire, d'être sage, celle de faire plaisir à maman et puis encore la pensée que mes bonnes notes iraient en Afrique l'em-

portaient sur toutes les autres. Vous n'en serez pas étonné. Vous connaissez la joie que procure une bonne conduite, et si je vous fais cette confidence, c'est simplement pour mériter votre affection. Oui, cher lecteur, le petit Henri désire être aimé de vous; il désire votre indulgence, et si le récit qu'il vous a fait de ses étourderies peut vous aider à vous corriger, il en sera très-content.

« Enfants, nous dit maman, votre père part ce soir. »

A ces mots, nous pleurons. Catherine nous mène promener, nous ne pleurons plus. Enfin, le soir nous conduisons papa à la gare de Lyon. Ah! que c'était triste! Personne ne parlait. On descend; les paquets sont enlevés : « Gare, gare les jambes, mon petit monsieur. » La cloche sonne. On nous laisse entrer tout près des wagons. Papa nous embrasse comme à l'ordinaire, pourtant j'ai entendu son cœur qui battait quand il m'a pris encore une fois dans ses bras et puis ses yeux étaient tristes. Et cette pauvre maman! Elle a baissé son voile, mais tout le monde voyait de grosses larmes tomber de ses yeux. On la regardait tristement.

Nous sommes restés là jusqu'à la dernière mi-

nute. Enfin le train a filé emportant le meilleur des papas.

Marguerite m'a dit en retournant à la voiture : « Mon frère, ne parlons pas à maman. Nous la consolerons plus tard. »

C'était juste le contraire de ce que je voulais faire. Il me semblait bien naturel d'embrasser sa petite mère chérie qui pleurait. Cependant comme ma sœur a un an de plus que moi, et je suis quelquefois tenté de croire qu'elle en a dix, j'ai suivi son conseil : nous avons gardé le silence jusqu'à la maison. Alors maman nous a embrassés, embrassés si tendrement qu'on voyait la consolation entrer dans son cœur.

Mon enthousiasme pour l'état militaire tomba tout d'un coup. Je me mis à penser combien tous ces départs de papa nous rendaient tristes, et puis je n'avais jamais songé qu'il pourrait bien ne pas revenir. La chute de deux de mes cavaliers renversés sur le champ de bataille par un coup de sabre me fit faire ces sages réflexions. Marguerite me trouva les bras croisés au milieu de la chambre.

MARGUERITE.

A quoi penses-tu, Henri?

MOI.

Je ne veux plus être militaire : on fait trop pleurer quand on part.

MARGUERITE.

Tu as bien raison, Riri ; moi, je n'aime pas la guerre. Ce n'est pas tout d'avoir un bel uniforme ; il faut se battre, tuer. Et pourtant papa qui est si bon ! Mais alors, mon frère, quel état prendras-tu ?

MOI.

Je serai savant, Marguerite. On est plus tranquille ; je resterai dans ma bibliothèque ; j'aurai des livres, des cartes, des globes, des insectes et des bêtes empaillées, et, au lieu d'un uniforme, une jolie robe de chambre et des pantoufles que tu me broderas.

Marguerite accueillit avec transport mes projets, car elle était loin d'avoir mes idées militaires, quoiqu'elle eût plus d'une fois sonné la retraite.

Il me restait encore quelques jours de congé avant d'entrer au collége. Peut-être croyez-vous que j'étais bien triste ? Erreur. Un changement extraordinaire s'était opéré dans ce petit étourdi. Je ne pensais plus à moi du matin au soir ; j'étais rempli d'attention pour maman ; je prévenais tous

ses désirs, et j'avais la joie de voir que son petit Henri la consolait.

On a pu se convaincre, en lisant mes Mémoires, que je suis un honnête garçon, que la vérité a toujours été au bout de ma plume. Oh! certes, j'ai horreur du mensonge. Eh bien! voici quelque chose de très-fort : je pris la résolution de devenir un écolier remarquable, d'être le premier en tout, d'avoir le plus de prix possible, d'être bon avec mes camarades, d'être parfait; oui, c'est bien cela.

Ces pensées me donnèrent du courage et aussi beaucoup de joie. Il me tardait d'endosser l'uniforme, de m'asseoir sur les bancs, de ranger mon pupitre, de composer, de m'appliquer.... d'être le premier.

Ah! si j'avais pu montrer mes bonnes pensées et l'effet qu'elles produisaient dans mon cœur à certains petits garçons de ma connaissance, ils auraient bien vite été corrigés de leur paresse!

La veille du départ j'eus cependant comme une faiblesse, une seule : je dis adieu à mes soldats avec émotion. Marguerite s'en aperçut, et cette bonne petite sœur me promit de les épousseter; et, au besoin, de les mettre sur le champ de ba-

taille, afin qu'ils ne perdissent pas leur humeur guerrière.

J'étais décidé à ne pas pleurer, alors je chantai. Cette méthode me réussit extrêmement bien. Le soir, en embrassant ma petite mère chérie, je lui dis : « Ayons du courage ! » Mais au lieu de la consoler, je fis partir ses larmes.

C'était le 14 octobre 18.... il faisait un temps superbe, un peu froid. Les marchands de marrons étaient déjà installés au coin des rues. A deux heures, je faisais mon entrée au collége. Je trouvai Paul et Noël au parloir; ils battirent des mains en m'apercevant; comme je ne pouvais pas chanter, vu l'importance du lieu, je fus ravi de trouver mes petits camarades. La *grosse boule* qui me pressait le gosier s'en alla, c'était fini. Sans perdre un instant, Nono tira de sa poche des billes et me dit : « En voilà des billes ! » Je lui ripostai en tirant aussi des billes d'agate qui fixèrent l'attention de Paul.

Le tambour battit, je donnai un baiser en l'air à maman et à ma sœur pour ne pas m'attendrir, et je disparus avec mes amis.

Ne vous attendez pas à trouver dans mes Mémoires ma vie de collége. Ce serait chose trop grave d'aborder le grec et le latin; je veux seule-

ment vous dire, pour votre consolation et la mienne, que je me suis tout de suite montré un enfant résolu à donner satisfaction entière à ses maîtres. La dissipation m'a bien dit un mot à l'oreille. Bah! je l'ai envoyée promener; j'ai fermé les yeux pour ne pas voir les sottises de mes camarades.

J'ai suivi l'exemple de mon cher Paul : je suis sur le tableau d'honneur, où je compte prendre mes quartiers (expression militaire); je joue avec Nono, j'arrive radieux au parloir où m'attendent maman et Marguerite. Enfin j'ai des sorties de faveur qui sont employées à me promener, à jouer avec ma sœur, à revoir tout ce que nous aimions ensemble. Je suis heureux et je souhaite que le lecteur le soit autant que moi. Qu'il essaye de ma méthode et je crois qu'il atteindra le même but.

Ce n'est pas fini, comme on aurait pu le croire. Je veux encore vous raconter une joie dont le souvenir durera toujours, j'en suis sûr.

Un jeudi, maman m'apporta : devinez? Des gâteaux? Non. — Un ballon? Pas davantage. Oh! cher lecteur, je n'y tiens pas : maman m'apporta une lettre de papa à mon adresse, sous enveloppe, cachet de cire rouge, timbre de Constantine!

J'eus un moment de stupéfaction, puis de dé-

lire. Cette lettre, que j'ai relue cinquante-cinq fois peut-être, est dans mon portefeuille vert. Je vais la chercher et vous la communiquer.

« Constantine, 14 novembre 18..

« Mon cher Henri,

« Te voilà donc au collége. Tu as commencé des études qui deviendront chaque jour plus sérieuses. Ce n'est pas tout, mon cher enfant, tu es entouré de camarades au milieu desquels il faut apprendre à bien vivre. Ils ont des qualités et des défauts; c'est à toi de bien observer, de prendre le bon chemin et d'y marcher résolûment.

« Jusqu'ici tu as été près de ton excellente mère et de ta gentille sœur : c'était facile et agréable; maintenant il faut penser pour ton propre compte; obéis à ta conscience, elle ne te trompera jamais.

« Tu m'as souvent parlé *du bon et du méchant petit garçon* qui sont en toi. Ils grandiront, c'est-à-dire, cher enfant, que toujours il y aura une lutte entre ta bonne et ta mauvaise volonté, et, suivant le parti que tu prendras, tu deviendras un jeune homme estimable, instruit, aimant bien ses devoirs; tu feras notre bonheur ou notre malheur. Tu entendras parler de tes défauts. Ne te

Maman m'apporta : devinez quoi? (Page 325.)

bouche pas les oreilles, mon petit Henri. Une leçon donnée par un camarade est précieuse. Il ne faut pas t'attendre à trouver dans les meilleurs maîtres l'indulgence que ta mère et moi avons eue pour toi. Tes maîtres, mon fils ! mets au premier rang de tes devoirs de les respecter.

« Sois toujours sincère, obéissant. N'oublie pas la politesse dont tu as eu l'exemple dans la famille.

« Peut-être, mon cher petit, auras-tu des injustices à supporter : on ne te rendra pas tou jours le bien pour le bien. Sois patient.

« Le collége, Henri, c'est le monde en petit; c'est pour cela que j'ai voulu t'y mettre. Tu auras la responsabilité de ta conduite, tu apprendras à te faire aimer, à vaincre les difficultés réservées à un enfant de ton âge.

« Enfin, mon cher Henri, tu vas prendre l'habitude du travail; et si tu l'aimes, tu t'épargneras beaucoup de fautes; tu répareras même celles que tu pourrais commettre.

« Ta mère m'a écrit combien tu es aimable pour elle depuis mon départ; je sais avec quelle généreuse résolution tu l'as quittée. C'est bien, Henri. Tu as compris qu'un fils doit ménager la tendresse de sa mère. Je suis très content de toi. Continue,

cher enfant ; cause beaucoup avec ta mère, lorsqu'elle va te voir. Parle-lui de tes thèmes et de tes versions. Raconte-lui tes petits chagrins, tes plaisirs aussi. Dis-lui tout : c'est le moyen le plus sûr de la rendre heureuse, de lui prouver combien tu l'aimes. Inutile de te recommander Marguerite ; votre affection grandit avec vous. Quant à Xavier, tu t'es déclaré son protecteur depuis longtemps.

« Il y a ici de jolis petits chevaux. L'autre jour, il me semblait te voir bien en selle sur un certain petit noir qui galopait sous mes fenêtres, de sorte que je me suis mis en tête de ne pas rentrer en France sans ramener un joli petit cheval à Henri. Qu'en dis-tu?

« Un de mes soldats a trouvé au désert une chienne. Nous l'élevons pour toi. Elle est d'un blanc rosé et a une tache noire sur le nez. C'est une petite bête très-drôle. Tu t'amuseras bien avec elle. Je ne lui ai pas donné de nom, pensant que tu serais bien aise de lui en donner un toi-même. Quand les dattes seront cueillies, je vous en enverrai une jolie provision, et j'espère que Catherine ne commettra pas une seconde fois l'erreur de prendre l'outre remplie de dattes pour un jambon : tu y veilleras. . . . . .

« N'aie pas peur : nous vivons en bons amis avec les Arabes. D'ailleurs, ils n'oseraient pas attaquer ton papa et ses soldats. Sois tranquille. Adieu, mon cher petit garçon. Je te retrouverai bien grandi, ne fût-ce que dans un an, mais je ne t'en presserai pas moins sur mon cœur comme je l'ai fait en partant.

« Prie Dieu pour moi, mon cher Riri ; embrasse ta mère et ta sœur de ma part.

« TON PAPA. »

Moi, j'embrasse aussi le lecteur, en le priant de ne pas oublier son petit ami.

HENRI.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE			1
INTRODUCTION			3
CHAPITRE	I.	Mon portrait	
—	II.	Papa	14
—	III.	Je vais en garnison. — Notre campagne.	23
—	IV.	La lecture	32
—	V.	Maman	42
—	VI.	Sept ans	49
—	VII.	M. Her-ant	55
—	VIII.	Qui fera plaisir	65
—	IX.	Mes amis	71
—	X.	Le petit frère et le cousins	84
—	XI.	Le baptême	94
—	XII.	Où l'auteur n'est pas fier	102
—	XIII.	Un moment d'erreur. — Plusieurs événements remarquables	113
—	XIV.	Histoire d'une dent	125
—	XV.	La langue anglaise	132
—	XVI.	Nous sommes contents. — Nous avons du chagrin	141
—	XVII.	Le retour à la maison	157
—	XVIII.	La maladie de papa	167
—	XIX.	Plusieurs choses intéressantes	173
—	XX.	Le lecteur aura du chagrin	186
—	XXI.	Superbe et Gentillet	195
—	XXII.	Bonheur de n'être pas malade. — Les abeilles	214
—	XXIII.	L'auteur est obligé d'être un peu savant. — Les fourmis	222
—	XXIV.	L'hospitalité	232
—	XXV.	Le départ. — Paris	247
—	XXVI.	M. Anderson. — La mer	26
—	XXVII.	Importance des voyageurs	30
—	XXVIII.	Qui est le dernier	310

FIN DE LA TABLE.

111322 — Imprimerie générale. — Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

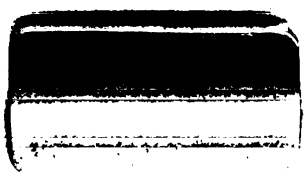
THIS BOOK IS DUE ON THE L
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25

RETURN TO

LD 21-20m-6,'3

TB 5427

472106

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY